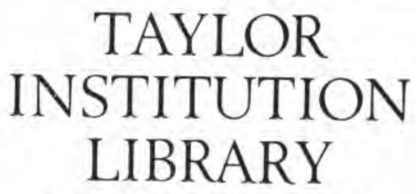
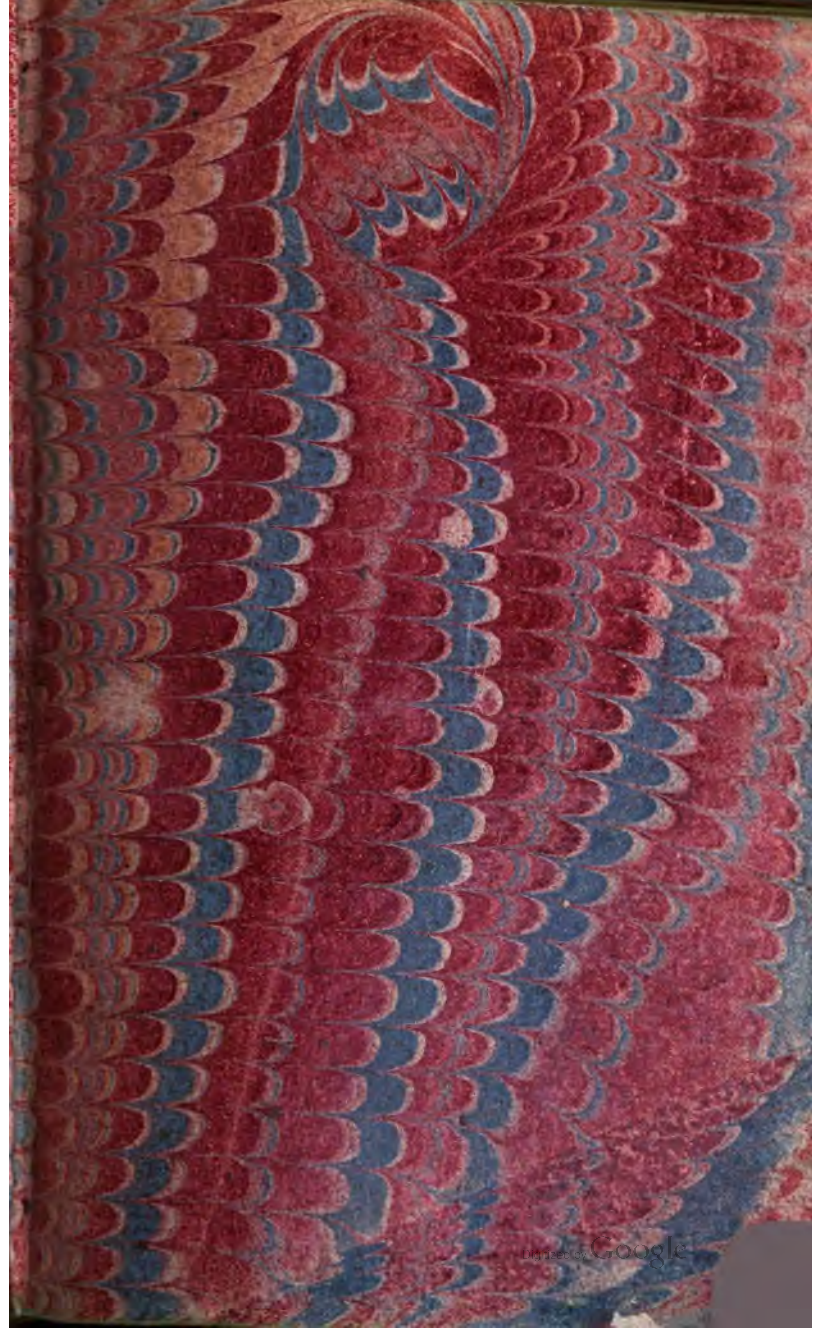








ancien vol. 6 par erreur du relieur

COLLECTION COMPLETTE DES ŒUVRES DE Mr. DE VOLTAIRE.

TOME SEIZIEME.

THÉATRE COMPLET DE Mr. DE VOLTAIRE.

LE TOUT REVU ET CORRIGÉ PAR L'AUTEUR MEME.

TOME TROISIEME,

CONTENANT

SÉMIRAMIS, ORESTE, LES PÉLOPIDES, CATILINA, ET LE TRIUMVIRAT.



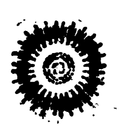
A LAUSANNE,
CHEZ FRANÇ. GRASSET ET COMP.

M. DCC. LXXII.

TABLE
DES PIÉCES

contenues dans ce volume.

Fin de la table.



DISSER-

DISSERTATION
SUR
LA TRAGÉDIE
ANCIENNE ET MODERNE,

A

SON ÉMINENCE

MONSEIGNEUR

LE CARDINAL QUERINI,

NOBLE VENITIEN, ÉVEQUE DE BRESCIA,

BIBLIOTHECAIRE DU VATICAN.

MONSEIGNEUR,

IL était digne d'un génie tel que le vôtre, & d'un homme qui eſt à la tête de la plus ancienne bibliothèque du monde, de vous donner tout entier aux lettres. On doit voir de tels princes de l'égliſe ſous un pontife qui a éclairé le monde chrètien avant de le gouverner. Mais ſi tous les lettrés vous doivent de la reconnaiſſance, je vous en dois plus que perſonne, après l'honneur que vous m'avez fait de traduire en ſi beaux vers *la Henriade & le poëme de Fontenoy*. Les deux héros vertueux que j'ai célébrés ſont devenus les vôtres. Vous avez daigné m'embellir, pour rendre encor plus reſpectables aux nations les noms de *Henri IV* & de *Louis XV*, & pour étendre de plus en plus dans l'Europe le goût des arts.

Parmi les obligations que toutes les nations modernes ont aux Italiens, & ſurtout aux premiers pontifes & à leurs miniſtres, il faut compter la culture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu à peu les mœurs féroces & groſſières de nos peuples ſeptentrionaux, & auxquelles nous devons aujourd'hui notre politeſſe, nos délices & notre gloire.

C'eſt ſous le grand *Léon X* que le théâtre grec renâquit, ainſi que l'éloquence. La *Sophonisbe* du célèbre prélat *Triſſino*, nonce du pape, eſt la première tragédie régulière que l'Europe ait vûe après tant de ſiécles de barbarie, comme la *Ca-*

landra du cardinal *Bibiena* avait été auparavant la première comédie dans l'Italie moderne.

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands théâtres, & qui donnâtes au monde quelque idée de cette ſplendeur de l'ancienne Grèce, qui attirait les nations étrangères à ſes ſolemnités, & qui fut le modèle des peuples en tous les genres.

Si votre nation n'a pas toujours égalé les anciens dans le tragique, ce n'eſt pas que votre langue harmonieuſe, féconde & flexible, ne ſoit propre à tous les ſujets; mais il y a grande apparence que les progrès que vous avez faits dans la muſique, ont nui enfin à ceux de la véritable tragédie. C'eſt un talent qui a fait tort à un autre.

Permettez que j'entre avec votre éminence dans une diſcuſſion littéraire. Quelques perſonnes, accoûtumées au ſtyle des épitres dédicatoires, s'étonneront que je me borne ici à comparer les uſages des Grecs avec les modernes, au lieu de comparer les grands hommes de l'antiquité avec ceux de votre maiſon; mais je parle à un ſavant, à un ſage, à celui dont les lumières doivent m'éclairer, & dont j'ai l'honneur d'être le confrère dans la plus ancienne académie de l'Europe, dont les membres s'occupent ſouvent de ſemblables recherches; je parle enfin à celui qui aime mieux me donner des inſtructions que de recevoir des éloges.



PREMIERE PARTIE.

Des tragédies grecques imitées par quelques opéra italiens & français.

UN célèbre auteur de votre nation dit, que depuis les beaux jours d'Athènes, la tragédie errante & abandonnée, cherche de contrée en contrée quelqu'un qui lui donne la main, & qui lui rende ſes premiers honneurs, mais qu'elle n'a pu le trouver.

S'il entend qu'aucune nation n'a de théâtres, où des chœurs occupent preſque toujours la ſcène, & chantent des ſtrophes, des épodes & des antiſtrophes accompagnées d'une danſe grave; qu'aucune nation ne fait paraître ſes acteurs ſur des eſpèces d'échaſſes, le viſage couvert d'un maſque qui exprime la douleur d'un côté & la joie de l'autre; que la déclamation de nos tragédies n'eſt point notée & ſoutenue par des flûtes; il a ſans doute raiſon: & je ne ſais ſi c'eſt à notre déſavantage. J'ignore ſi la forme de nos tragédies, plus raprochée de la nature, ne vaut pas celle des Grecs, qui avait un apareil plus impoſant.

Si cet auteur veut dire qu'en général ce grand art n'eſt pas auſſi conſidéré, depuis la renaiſſance des lettres, qu'il l'était autrefois; qu'il y a en Europe des nations qui ont quelquefois uſé d'ingratitude envers les ſucceſſeurs des *Sophocles* & des *Euripides*; que nos théâtres ne ſont point de

ces édifices superbes dans lesquels les Athéniens mettaient leur gloire ; que nous ne prenons pas les mêmes soins qu'eux de ces spectacles devenus si nécessaires dans nos villes immenses : on doit être entiérement de son opinion. *Et sapit, & mecum facit, & Jove judicat æquo.*

Où trouver un spectacle qui nous donne une image de la scène grecque ? c'est peut-être dans vos tragédies nommées opéra, que cette image subsiste. Quoi, me dira-t-on, un opéra italien aurait quelque ressemblance avec le théâtre d'Athènes ? Oui. Le récitatif italien est précisément la mélopée des anciens ; c'est cette déclamation notée & soutenue par des instrumens de musique. Cette mélopée, qui n'est ennuyeuse que dans vos mauvaises *tragédies opéra*, est admirable dans vos bonnes piéces. Les chœurs, que vous y avez ajoûtés depuis quelques années, & qui sont liés essentiellement au sujet, aprochent d'autant plus des chœurs des anciens, qu'ils sont exprimés avec une musique diférente du récitatif, comme la strophe, l'épode & l'antistrophe étaient chantées chez les Grecs tout autrement que la mélopée des scènes. Ajoûtez à ces ressemblances, que dans plusieurs *tragédies opéra* du célèbre abbé *Metastasio*, l'unité de lieu, d'action & de tems, sont observées : ajoûtez que ces piéces sont pleines de cette poësie d'expression, & de cette élégance continue, qui embellissent le naturel sans jamais le charger, talent que depuis les Grecs le seul *Racine* a possédé parmi nous, & le seul *Addisson* chez les Anglais.

Je sais que ces tragédies si imposantes par les

charmes de la musique, & par la magnificence du spectacle, ont un défaut que les Grecs ont toujours évité; je sais que ce défaut a fait des monstres des piéces les plus belles, & d'ailleurs les plus régulières : il consiste à mettre dans toutes les scènes de ces petits airs coupés, de ces ariettes détachées, qui interrompent l'action, & qui font valoir les fredons d'une voix efféminée, mais brillante, aux dépens de l'intérêt & du bon sens. Le grand auteur que j'ai déja cité, & qui a tiré beaucoup de ses piéces de notre théâtre tragique, a remédié, à force de génie, à ce défaut qui est devenu une nécessité. Les paroles de ses airs détachés sont souvent des embellissemens du sujet même; elles sont passionnées; elles sont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des odes d'*Horace*; j'en aporterai pour preuve cette strophe touchante que chante *Arbace* accusé & innocent.

Vo solcando un mar crudele
Senza vele
E senza sarte.
Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Cresce il vento, e manca l'arte:
E il voler della fortuna
Son costretto à seguitar.
Infelice in questo stato,
Son da tutti abbandonato;
Meco sola è l'innocenza
Che mi porta à naufragar.

J'y ajouterai encor cette autre ariette sublime

que débite le roi des Parthes vaincu par *Adrien*, quand il veut faire servir sa défaite même à sa vengeance.

Sprezza il furor del vento
Robusta quercia auvezza
Di cento venti è cento
L'injurie a tolerar.
E se pur cade al suolo,
Spiega per l'onde il volo;
E con quel vento istesso
Va contrastando il mar.

Il y en a beaucoup de cette espèce; mais que sont des beautés hors de place? & qu'aurait-on dit dans Athènes, si *Oedipe* & *Oreste* avaient, au moment de la reconnaissance, chanté des petits airs fredonnés, & débité des comparaisons à *Jocaste* & à *Electre*? Il faut donc avouer que l'opéra, en séduisant les Italiens par les agrémens de la musique, a détruit d'un côté la véritable tragédie grecque qu'il faisait renaître de l'autre.

Notre opéra français nous devait faire encor plus de tort; notre mélopée rentre bien moins que la vôtre dans la déclamation naturelle; elle est plus languissante; elle ne permet jamais que les scènes ayent leur juste étendue, elle exige des dialogues courts en petites maximes coupées, dont chacune produit une espèce de chanson.

Que ceux qui sont au fait de la vraie littérature des autres nations, & qui ne bornent pas leur science aux airs de nos ballets, songent à

cette admirable ſcène dans *la Clemenza di Tito*, entre *Titus* & ſon favori, qui a conſpiré contre lui; je veux parler de cette ſcène où *Titus* dit à *Seſtus* ces paroles :

Siam ſoli, il tuo Sovrano
No è preſente; apri il tuo core à Tito,
Confida ti all' amico; io ti promette
Qu'Auguſto no'l ſaprà.

Qu'ils reliſent le monologue ſuivant, où *Titus* dit ces autres paroles, qui doivent être l'éternelle leçon de tous les rois, & le charme de tous les hommes.

. . . . *Il torre' altrui la vita*
E facoltà commune
Al più vil della terra; il darla è ſolo
De' numi, & de' regnanti.

Ces deux ſcènes comparables à tout ce que la Grèce a eu de plus beau, ſi elles ne ſont pas ſupérieures; ces deux ſcènes dignes de *Corneille*, quand il n'eſt pas déclamateur, & de *Racine*, quand il n'eſt pas faible; ces deux ſcènes, qui ne ſont pas fondées ſur un amour d'opéra, mais ſur les nobles ſentimens du cœur humain, ont une durée trois fois plus longue au moins que les ſcènes les plus étendues de nos tragédies en muſique. De pareils morceaux ne ſeraient pas ſuportés ſur notre théâtre lyrique, qui ne ſe ſoutient guères que par des maximes de galanterie, & par des paſſions manquées, à l'exception d'*Ar-*

mide, & des belles ſcènes d'*Iphigénie*, ouvrâges plus admirables qu'imités.

Parmi nos défauts nous avons, comme vous, dans nos opéra les plus tragiques une infinité d'airs détachés, mais qui ſont plus défectueux que les vôtres, parce qu'ils ſont moins liés au ſujet. Les paroles y ſont preſque toujours aſſervies aux muſiciens, qui ne pouvant exprimer dans leurs petites chanſons les termes mâles & énergiques de notre langue, exigent des paroles efféminées, oiſives, vagues, étrangères à l'action, & ajuſtées comme on peut à de petits airs meſurés, ſemblables à ceux qu'on apelle à Veniſe *Barcarole*. Quel raport, par exemple, entre *Théſée*, reconnu par ſon père, ſur le point d'être empoiſonné par lui, & ces ridicules paroles :

> Le plus ſage
> S'enflamme & s'engage,
> Sans ſavoir comment.

Malgré ces défauts, j'oſe encor penſer que nos bonnes tragédies opéra, telles qu'*Atis*, *Armide*, *Théſée*, étaient ce qui pouvait donner parmi nous quelque idée du théâtre d'Athènes, parce que ces tragédies ſont chantées comme celles des Grecs; parce que le chœur, tout vicieux qu'on l'a rendu, tout fade panégyriſte qu'on l'a fait de la morale amoureuſe, reſſemble pourtant à celui des Grecs, en ce qu'il occupe ſouvent la ſcène. Il ne dit pas ce qu'il doit dire, il n'enſeigne pas la vertu, *& regat iratos, & amet peccare timentes*; mais enfin il faut avouer que la forme des tragé-

dies opéra nous retrace la forme de la tragédie grecque à quelques égards. Il m'a donc paru en général, en consultant les gens de lettres qui connaissent l'antiquité, que ces tragédies opéra sont la copie & la ruine de la tragédie d'Athènes. Elles en sont la copie, en ce qu'elles admettent la mélopée, les chœurs, les machines, les divinités : elles en sont la destruction, parce qu'elles ont accoutumé les jeunes gens à se connaître en sons plus qu'en esprit, à préférer leurs oreilles à leur ame, les roulades à des pensées sublimes, à faire valoir quelquefois les ouvrages les plus insipides & les plus mal écrits, quand ils sont soutenus par quelques airs qui nous plaisent. Mais, malgré tous ces défauts, l'enchantement qui résulte de ce mêlange heureux de scènes, de chœurs, de danses, de symphonie, & de cette variété de décorations, subjugue jusqu'au critique même ; & la meilleure comédie, la meilleure tragédie, n'est jamais fréquentée par les mêmes personnes aussi assidûment qu'un opéra médiocre. Les beautés régulières, nobles, sévères, ne sont pas les plus recherchées par le vulgaire ; si on représente une ou deux fois *Cinna*, on joue trois mois *les Fêtes vénitiennes* : un poëme épique est moins lû que des épigrammes licentieuses ; un petit roman sera mieux débité que l'histoire du président *de Thou*. Peu de particuliers font travailler de grands peintres ; mais on se dispute des figures estropiées qui viennent de la Chine, & des ornemens fragiles. On dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble architecture ; enfin dans tous les genres, les petits agrémens l'emportent sur le vrai mérite.

SECONDE PARTIE.

De la tragédie françaiſe comparée à la tragédie grecque.

HEureuſement la bonne & vraie tragédie parut en France avant que nous euſſions ces opéra, qui auraient pû l'étoufer. Un auteur nommé *Mairet* fut le premier qui en imitant la *Sophonisbe* du *Triſſino*, introduiſit la règle des trois unités, que vous aviez priſe des Grecs. Peu à peu notre ſcène s'épura, & ſe défit de l'indécence & de la barbarie qui deshonoraient alors tant de théâtres, & qui ſervaient d'excuſe à ceux dont la ſévérité peu éclairée condamnait tous les ſpectacles.

Les acteurs ne parurent pas élevés, comme dans Athènes, ſur des cothurnes qui étaient de véritables échaſſes; leur viſage ne fut pas caché ſous de grands maſques, dans leſquels des tuyaux d'airain rendaient les ſons de la voix plus frapans & plus terribles. Nous ne pumes avoir la mélopée des Grecs. Nous nous réduiſimes à la ſimple déclamation harmonieuſe, ainſi que vous en aviez d'abord uſé. Enfin nos tragédies devinrent une imitation plus vraie de la nature. Nous ſubſtituames l'hiſtoire à la fable grecque. La politique, l'ambition, la jalouſie, les fureurs de l'amour régnèrent ſur nos théâtres. *Auguſte*, *Cinna*, *Céſar*, *Cornélie*, plus reſpectables que des héros fabuleux, parlèrent ſouvent ſur notre ſcène,

comme ils auraient parlé dans l'ancienne Rome.

Je ne prétens pas que la ſcène françaiſe l'ait emporté en tout ſur celle des Grecs, & doive la faire oublier. Les inventeurs ont toujours la première place dans la mémoire des hommes; mais quelque reſpect qu'on ait pour ces premiers génies, cela n'empèche pas que ceux qui les ont ſuivis ne faſſent ſouvent beaucoup plus de plaiſir. On reſpecte *Homère*, mais on lit le *Taſſe*; on trouve dans lui beaucoup de beautés qu'*Homère* n'a point connues. On admire *Sophocle*; mais combien de nos bons auteurs tragiques ont-ils de traits de maître que *Sophocle* eût fait gloire d'imiter, s'il fût venu après eux? Les Grecs auraient apris de nos grands modernes à faire des expoſitions plus adroites, à lier les ſcènes les unes aux autres, par cet art imperceptible qui ne laiſſe jamais le théâtre vuide, & qui fait venir & ſortir avec raiſon les perſonages. C'eſt à quoi les anciens ont ſouvent manqué, & c'eſt en quoi le *Triſſino* les a malheureuſement imités. Je maintiens, par exemple, que *Sophocle* & *Euripide* euſſent regardé la première ſcène de *Bajazet* comme une école où ils auraient profité, en voyant un vieux général d'armée annoncer, par les queſtions qu'il fait, qu'il médite une grande entrepriſe.

> Que faiſaient cependant nos braves janiſſaires?
> Rendent-ils au ſultan des hommages ſincères?
> Dans le ſecret des cœurs, Oſmin, n'as-tu rien lu?

Et le moment d'après:

> Crois-tu qu'ils me ſuivraient encor avec plaiſir,
> Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur viſir?

Ils auraient admiré comme ce conjuré dévelope ensuite ses desseins, & rend compte de ses actions. Ce grand mérite de l'art n'était point connu aux inventeurs de l'art. Le choc des passions, ces combats de sentimens oposés, ces discours animés de rivaux & de rivales, ces contestations intéressantes, où l'on dit ce que l'on doit dire, ces situations si bien ménagées les auraient étonnés. Ils eussent trouvé mauvais peut-être qu'*Hippolite* soit amoureux assez froidement d'*Aricie*, & que son gouverneur lui fasse des leçons de galanterie, qu'il dise :

> Vous-même où seriez-vous,
> Si toujours votre mère, à l'amour oposée,
> D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?

Paroles tirées du *Pastor fido*, & bien plus convenables à un berger qu'au gouverneur d'un prince : mais ils eussent été ravis en admiration en entendant *Phèdre* s'écrier :

> Oenone, qui l'eût cru ? j'avais une rivale.
> ..... Hippolite aime, & je n'en peux douter.
> Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvait domter,
> Qu'ofensait le respect, qu'importunait la plainte,
> Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
> Soumis, aprivoisé, reconnaît un vainqueur.

Ce desespoir de *Phèdre* en découvrant sa rivale, vaut certainement un peu mieux que la satyre des femmes savantes, que fait si longuement & si mal-à-propos l'*Hippolite* d'*Euripide*, qui devient

là un mauvais perſonage de comédie. Les Grecs auraient ſurtout été ſurpris de cette foule de traits ſublimes qui étincellent de toutes parts dans nos modernes. Quel effet ne ferait point ſur eux ce vers ?

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? Qu'il mourût.

Et cette réponſe, peut-être encor plus belle & plus paſſionnée, que fait *Hermione* à *Oreſte*, lorſqu'après avoir exigé de lui la mort de *Pyrrhus* qu'elle aime, elle aprend malheureuſement qu'elle eſt obéïe, elle s'écrie alors :

Pourquoi l'aſſaſſiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ?
Qui te l'a dit ?

ORESTE.

O dieux, quoi, ne m'avez-vous pas
Vous-même ici tantôt ordonné ſon trépas ?

HERMIONE.

Ah ! falait-il en croire une amante inſenſée ?

Je citerai encor ici ce que dit *Céſar*, quand on lui préſente l'urne qui renferme les cendres de *Pompée*.

Reſtes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis.

Les Grecs ont d'autres beautés ; mais je m'en raporte à vous, MONSEIGNEUR, ils n'en ont aucune de ce caractère.

Je vais plus loin, & je dis, que ces hommes, qui étaient ſi paſſionnés pour la liberté, & qui

ont dit ſi ſouvent qu'on ne peut penſer avec hauteur que dans les républiques, aprendraient à parler dignement de la liberté même, dans quelques-unes de nos piéces, tout écrites qu'elles ſont dans le ſein d'une monarchie.

Les modernes ont encor, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des ſujets de pure invention. Nous eumes beaucoup de ces ouvrages du tems du cardinal *de Richelieu*; c'était ſon goût, ainſi que celui des Eſpagnols : il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre des mœurs & à arranger une intrigue, & qu'enſuite on donnât des noms aux perſonages, comme on en uſe dans la comédie ; c'eſt ainſi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait ſe délaſſer du poids du miniſtère. Le *Venceſlas* de *Rotrou* eſt entiérement dans ce goût, & toute cette hiſtoire eſt fabuleuſe. Mais l'auteur voulut peindre un jeune homme fougueux dans ſes paſſions, avec un mêlange de bonnes & de mauvaiſes qualités; un père tendre & faible; & il a réuſſi dans quelques parties de ſon ouvrage. Le *Cid* & *Héraclius*, tirés des Eſpagnols, ſont encor des ſujets feints; il eſt bien vrai qu'il y a eu un empereur nommé *Héraclius*, un capitaine eſpagnol qui eut le nom de *Cid*, mais preſqu'aucune des avantures qu'on leur attribue n'eſt véritable. Dans *Zayre* & dans *Alzire*, (ſi j'oſe en parler, & je n'en parle que pour donner des exemples connus,) tout eſt feint juſqu'aux noms. Je ne conçois pas après cela, comment le père *Brumoy* a pû dire dans ſon *théâtre des Grecs*, que la tragédie ne peut ſoufrir de ſujets feints, & que jamais on ne prit cette liberté dans

dans Athènes. Il s'épuiſe à chercher la raiſon d'une choſe qui n'eſt pas ; " Je crois en trou-
„ ver une raiſon, dit-il, dans la nature de l'eſ-
„ prit humain : il n'y a que la vraiſemblance
„ dont il puiſſe être touché. Or il n'eſt pas vrai-
„ ſemblable que des faits auſſi grands que ceux
„ de la tragédie ſoient abſolument inconnus ; ſi
„ donc le poete invente tout le ſujet juſqu'aux
„ noms, le ſpectateur ſe révolte, tout lui pa-
„ raît incroyable, & la piéce manque ſon effet,
„ faute de vraiſemblance ".

Premiérement, il eſt faux que les Grecs ſe ſoient interdit cette eſpèce de tragédie. *Ariſtote* dit expreſſément qu'*Agathon* s'était rendu très-célèbre dans ce genre. Secondement il eſt faux que ces ſujets ne réuſſiſſent point ; l'expérience du contraire dépoſe contre le père *Brumoy*. En troiſiéme lieu, la raiſon qu'il donne du peu d'effet que ce genre de tragédie peut faire, eſt encor très-fauſſe ; c'eſt aſſurément ne pas connaître le cœur humain, que de penſer qu'on ne peut le remuer par des fictions. En quatriéme lieu, un ſujet de pure invention, & un ſujet vrai, mais ignoré, ſont abſolument la même choſe pour les ſpectateurs ; & comme notre ſcène embraſſe des ſujets de tous les tems & de tous les pays, il faudrait qu'un ſpectateur allât conſulter tous les livres, avant qu'il ſût ſi ce qu'on lui repréſente eſt fabuleux ou hiſtorique : il ne prend pas aſſurément cette peine ; il ſe laiſſe attendrir quand la pièce eſt touchante, & il ne s'aviſe pas de dire, en voyant *Polyeucte*, je n'ai jamais entendu parler de *Sévère* & de *Pauline*, ces gens-là ne

doivent pas me toucher. Le père *Brumoy* devait ſeulement remarquer que les piéces de ce genre ſont beaucoup plus dificiles à faire que les autres. Tout le caractère de *Phédre* était déja dans *Euripide*, ſa déclaration d'amour dans *Sénèque* le tragique, toute la ſcène d'*Auguſte* & de *Cinna* dans *Sénèque* le philoſophe ; mais il falait tirer *Sévère* & *Pauline* de ſon propre fonds. Au reſte, ſi le père *Brumoy* s'eſt trompé dans cet endroit & dans quelques autres, ſon livre eſt d'ailleurs un des meilleurs & des plus utiles que nous ayons ; & je ne combats ſon erreur qu'en eſtimant ſon travail & ſon goût.

Je reviens, & je dis, que ce ſerait manquer d'ame & de jugement, que de ne pas avouer combien la ſcène françaiſe eſt au-deſſus de la ſcène grecque, par l'art de la conduite, par l'invention, par les beautés de détail, qui ſont ſans nombre. Mais auſſi on ſerait bien partial & bien injuſte, de ne pas tomber d'accord que la galanterie a preſque partout afaibli tous les avantages que nous avons d'ailleurs. Il faut convenir que, d'environ cinq cents tragédies qu'on a données au théâtre, depuis qu'il eſt en poſſeſſion de quelque gloire en France, il n'y en a pas dix ou douze qui ne ſoient fondées ſur une intrigue d'amour, plus propre à la comédie qu'au genre tragique. C'eſt preſque toujours la même piéce, le même nœud, formé par une jalouſie & une rupture, & dénoué par un mariage ; c'eſt une coquetterie continuelle, une ſimple comédie, où des princes ſont acteurs, & dans laquelle il y a quelquefois du ſang répandu pour la forme.

La plûpart de ces piéces ressemblent si fort à des comédies, que les acteurs étaient parvenus, depuis quelques tems, à les réciter du ton dont ils jouent les piéces qu'on apelle du haut comique; ils ont par-là contribué à dégrader encor la tragédie: la pompe & la magnificence de la déclamation ont été mises en oubli. On s'est piqué de réciter des vers comme de la prose; on n'a pas considéré qu'un langage au-dessus du langage ordinaire, doit être débité d'un ton au-dessus du ton familier. Et si quelques acteurs ne s'étaient heureusement corrigés de ces défauts, la tragédie ne serait bientôt, parmi nous, qu'une suite de conversations galantes, froidement récitées: aussi n'y a-t-il pas encor longtems que parmi les acteurs de toutes les troupes, les principaux rôles dans la tragédie n'étaient connus que sous le nom de *l'Amoureux* & de *l'Amoureuse*. Si un étranger avait demandé dans Athènes: quel est votre meilleur acteur pour les amoureux dans *Iphigénie*, dans *Hécube*, dans les *Héraclides*, dans *Oedipe* & dans *Electre?* on n'aurait pas même compris le sens d'une telle demande. La scène française s'est lavée de ce reproche par quelques tragédies, où l'amour est une passion furieuse & terrible, & vraiment digne du théâtre; & par d'autres, où le nom d'amour n'est pas même prononcé. Jamais l'amour n'a fait verser tant de larmes que la nature. Le cœur n'est qu'éfleuré, pour l'ordinaire, des plaintes d'une amante; mais il est profondément attendri de la douloureuse situation d'une mère, prête de per-

dre son fils ; c'eſt donc aſſurément par condeſcendance pour ſon ami, que *Deſpréaux* diſait :

> .... De l'amour la ſenſible peinture
> Eſt pour aller au cœur la route la plus ſûre.

La route de la nature eſt cent fois plus ſûre, comme plus noble ; les morceaux les plus frapans d'*Iphigénie*, ſont ceux où *Clytemneſtre* défend ſa fille, & non pas ceux où *Achille* défend ſon amante.

On a voulu donner dans *Sémiramis* un ſpectacle encor plus pathétique que dans *Mérope* ; on y a déployé tout l'apareil de l'ancien théâtre grec. Il ſerait triſte, après que nos grands maîtres ont ſurpaſſé les Grecs en tant de choſes dans la tragédie, que notre nation ne pût les égaler dans la dignité de leurs repréſentations. Un des plus grands obſtacles qui s'opoſent, ſur notre théâtre, à toute action grande & pathétique, eſt la foule des ſpectateurs, confondue ſur la ſcène avec les acteurs ; cette indécence ſe fit ſentir particuliérement à la première repréſentation de *Sémiramis*. La principale actrice de Londres, qui était préſente à ce ſpectacle, ne revenait point de ſon étonnement : elle ne pouvait concevoir comment il y avait des hommes aſſez ennemis de leurs plaiſirs, pour gâter ainſi le ſpectacle ſans en jouir. Cet abus a été corrigé dans la ſuite aux repréſentations de *Sémiramis* ; & il pourait aiſément être ſuprimé pour jamais. Il ne faut pas s'y méprendre ; un inconvénient, tel que celui-là ſeul, a ſufi pour priver la France

de beaucoup de chefs-d'œuvres qu'on aurait ſans doute hazardés, ſi on avait eu un théatre libre, propre pour l'action, & tel qu'il eſt chez toutes les autres nations de l'Europe.

Mais ce grand défaut n'eſt pas aſſurément le ſeul qui doive être corrigé. Je ne peux aſſez m'étonner ni me plaindre du peu de ſoin qu'on a en France de rendre les théâtres dignes des excellens ouvrages qu'on y repréſente, & de la nation qui en fait ſes délices. *Cinna*, *Athalie*, méritaient d'être repréſentés ailleurs que dans un jeu de paume, au bout duquel on a élevé quelques décorations du plus mauvais goût, & dans lequel les ſpectateurs ſont placés, contre tout ordre & contre toute raiſon (*a*), les uns debout ſur le théâtre même, les autres debout dans ce qu'on apelle *parterre*, où ils ſont gênés & preſſés indécemment, & où ils ſe précipitent quelquefois en tumulte les uns ſur les autres, comme dans une ſédition populaire. On repréſente au fond du nord nos ouvrages dramatiques dans des ſalles mille fois plus magnifiques, mieux entendues, & avec beaucoup plus de décence.

Que nous ſommes loin, ſurtout, de l'intelligence & du bon goût qui règne en ce genre dans preſque toutes vos villes d'Italie! Il eſt honteux de laiſſer ſubſiſter encor ces reſtes de barbarie dans une ville ſi grande, ſi peuplée, ſi opulente & ſi polie. La dixiéme partie de ce que nous dépenſons tous les jours en bagatelles, auſſi magnifiques qu'inutiles & peu durables, ſufirait

(*a*) Cette indécence barbare a été abolie depuis par la générosité du comte de *Lauraguais-Brancas*.

pour élever des monumens publics en tous les genres, pour rendre Paris aussi magnifique qu'il est riche & peuplé, & pour l'égaler un jour à Rome, qui est notre modèle en tant de choses. C'était un des projets de l'immortel *Colbert*. J'ose me flater qu'on pardonnera cette petite digression à mon amour pour les arts & pour ma patrie; & que peut-être même un jour elle inspirera aux magistrats qui sont à la tète de cette ville, la noble envie d'imiter les magistrats d'Athènes & de Rome, & ceux de l'Italie moderne.

Un théâtre construit selon les règles doit être très-vaste; il doit représenter une partie d'une place publique, le péristyle d'un palais, l'entrée d'un temple. Il doit être fait de sorte qu'un personnage, vû par les spectateurs, puisse ne l'être point par les autres personnages selon le besoin. Il doit en imposer aux yeux, qu'il faut toujours séduire les premiers. Il doit être susceptible de la pompe la plus majestueuse. Tous les spectateurs doivent voir & entendre également, en quelqu'endroit qu'ils soient placés. Comment cela peut-il s'exécuter sur une scène étroite, au milieu d'une foule de jeunes gens qui laissent à peine dix pieds de place aux acteurs? De-là vient que la plûpart des piéces ne sont que de longues conversations; toute action théâtrale est souvent manquée & ridicule. Cet abus subsiste, comme tant d'autres, par la raison qu'il est établi, & parce qu'on jette rarement sa maison par terre, quoiqu'on sache qu'elle est mal tournée. Un abus public n'est jamais corrigé qu'à la dernière extrémité. Au reste, quand je parle d'une

action théâtrale, je parle d'un apareil, d'une cérémonie, d'une assemblée, d'un événement nécessaire à la piéce, & non pas de ces vains spectacles plus puérils que pompeux, de ces ressources du décorateur qui supléent à la stérilité du poëte, & qui amusent les yeux, quand on ne sait pas parler aux oreilles & à l'ame. J'ai vû à Londres une piéce où l'on représentait le couronnement du roi d'Angleterre, dans toute l'exactitude possible. Un chevalier armé de toutes piéces entrait à cheval sur le théâtre. J'ai quelquefois entendu dire à des étrangers : *Ah! le bel opéra que nous avons eu! on y voyait passer au galop plus de deux cents gardes.* Ces gens-là ne savaient pas que quatre beaux vers valent mieux dans une piéce qu'un régiment de cavalerie. Nous avons à Paris une troupe comique étrangère, qui ayant rarement de bons ouvrages à représenter, donne sur le théâtre des feux d'artifice. Il y a longtems qu'*Horace*, l'homme de l'antiquité qui avait le plus de goût, a condamné ces sotises qui leurrent le peuple.

> *Esseda festinant, pilenta, petorrita, naves;*
> *Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.*
> *Si foret in terris, rideret Democritus;*
> *Spectaret populum ludis attentius ipsis.*



TROISIEME PARTIE.

De Sémiramis.

PAr tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, MONSEIGNEUR, vous voyez que c'était une entreprise assez hardie de représenter *Sémiramis* assemblant les ordres de l'état pour leur annoncer son mariage ; l'ombre de *Ninus*, sortant de son tombeau, pour prévenir un inceste, & pour venger sa mort; *Sémiramis* entrant dans ce mausolée, & en sortant expirante, & percée de la main de son fils. Il était à craindre que ce spectacle ne révoltât : & d'abord, en effet, la plûpart de ceux qui fréquentent les spectacles, accoûtumés à des élégies amoureuses, se liguèrent contre ce nouveau genre de tragédie. On dit qu'autrefois dans une ville de la grande Grèce, on proposait des prix pour ceux qui inventeraient des plaisirs nouveaux. Ce fut ici tout le contraire. Mais quelques efforts qu'on ait faits pour faire tomber cette espèce de drame, vraiment terrible & tragique, on n'a pu y réussir ; on disait & on écrivait de tous côtés, que l'on ne croit plus aux revenans, & que les aparitions des morts ne peuvent être que puériles aux yeux d'une nation éclairée. Quoi ! toute l'antiquité aura cru ces prodiges ; & il ne sera pas permis de se conformer à l'antiquité? Quoi ! notre religion aura consacré ces coups extraordinaires de

la Providence, & il ſerait ridicule de les renouveller ?

Les Romains philoſophes ne croyaient pas aux revenans du tems des empereurs, & cependant le jeune *Pompée* évoque une ombre dans la *Pharſale.* Les Anglais ne croyent pas aſſurément plus que les Romains aux revenans ; cependant ils voyent tous les jours avec plaiſir dans la tragédie d'*Hamlet*, l'ombre d'un roi qui paraît ſur le théâtre dans une occaſion à peu près ſemblable à celle où l'on a vû à Paris le ſpectre de *Ninus.* Je ſuis bien loin aſſurément de juſtifier en tout la tragédie d'*Hamlet* ; c'eſt une piéce groſſière & barbare, qui ne ſerait pas ſuportée par la plus vile populace de France & d'Italie. *Hamlet* y devient fou au ſecond acte, & ſa maîtreſſe devient folle au troiſiéme ; le prince tue le père de ſa maîtreſſe feignant de tuer un rat, & l'héroïne ſe jette dans la rivière. On fait ſa foſſe ſur le théâtre ; des foſſoyeurs diſent des quolibets dignes d'eux, en tenant dans leurs mains des têtes de morts ; le prince *Hamlet* répond à leurs groſſiéretés abominables par des folies non moins dégoûtantes. Pendant ce tems-là, un des acteurs fait la conquête de la Pologne. *Hamlet*, ſa mère, & ſon beau-père boivent enſemble ſur le théâtre ; on chante à table, on s'y querelle, on ſe bat, on ſe tue, on croirait que cet ouvrage eſt le fruit de l'imagination d'un ſauvage yvre. Mais parmi ces irrégularités groſſières, qui rendent encor aujourd'hui le théâtre anglais ſi abſurde & ſi barbare, on trouve dans *Hamlet*, par une bizarrerie encor plus grande, des traits

ſublimes, dignes des plus grands génies. Il ſemble que la nature ſe ſoit plue à raſſembler dans la tête de *Shakeſpear*, ce qu'on peut imaginer de plus fort & de plus grand, avec ce que la groſſiéreté ſans eſprit peut avoir de plus bas & de plus déteſtable.

Il faut avouer que parmi les beautés qui étincellent au milieu de ces horribles extravagances, l'ombre du père d'*Hamlet* eſt un des coups de théâtre des plus frapans. Il fait toujours un grand effet ſur les Anglais, je dis ſur ceux qui ſont les plus inſtruits, & qui ſentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien théâtre. Cette ombre inſpire plus de terreur à la ſeule lecture, que n'en fait naître l'aparition de *Darius* dans la tragédie d'*Eſchyle*, intitulée *les Perſes*. Pourquoi? parce que *Darius*, dans *Eſchyle*, ne paraît que pour annoncer les malheurs de ſa famille; au lieu que dans *Shakeſpear*, l'ombre du père d'*Hamlet* vient demander vengeance, vient révéler des crimes ſecrets; elle n'eſt ni inutile, ni amenée par force; elle ſert à convaincre qu'il y a un pouvoir inviſible, qui eſt le maître de la nature. Les hommes, qui ont tous un fond de juſtice dans le cœur, ſouhaitent naturellement que le ciel s'intéreſſe à venger l'innocence: on verra avec plaiſir en tout tems & en tout pays, qu'un Etre ſuprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent apeller en jugement; c'eſt une conſolation pour le faible, c'eſt un frein pour le pervers qui eſt puiſſant.

Du ciel, quand il le faut, la juſtice ſuprême
Suſpend l'ordre éternel, établi par lui-même:

Il permet à la mort d'interrompre ses loix,
Pour l'effroi de la terre, & l'exemple des rois.

Voilà ce que dit à *Sémiramis* le pontife de Babylone, & ce que le successeur de *Samuël* aurait pû dire à *Saül*, quand l'ombre de *Samuël* vint lui annoncer sa condamnation.

Je vai plus avant, & j'ose afirmer, que lorsqu'un tel prodige est annoncé dans le commencement d'une tragédie, quand il est préparé, quand on est parvenu enfin jusqu'au point de le rendre nécessaire, de le faire désirer même par les spectateurs, il se place alors au rang des choses naturelles.

On sait bien que ces grands artifices ne doivent pas être prodigués. *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.* Je ne voudrais pas assurément, à l'imitation d'*Euripide*, faire descendre *Diane*, à la fin de la tragédie de *Phèdre*, ni *Minerve* dans l'*Iphigénie* en Tauride. Je ne voudrais pas, comme *Shakespear*, faire aparaître à *Brutus* son mauvais génie. Je voudrais que de telles hardiesses ne fussent employées que quand elles servent à la fois à mettre dans la piéce de l'intrigue & de la terreur: & je voudrais, surtout, que l'intervention de ces êtres surnaturels ne parût pas absolument nécessaire. Je m'explique: si le nœud d'un poéme tragique est tellement embrouillé, qu'on ne puisse se tirer d'embarras que par le secours d'un prodige, le spectateur sent la gène où l'auteur s'est mis, & la faiblesse de la ressource. Il ne voit qu'un écrivain qui se tire mal-adroitement d'un mauvais pas.

Plus d'illusion, plus d'intérèt. *Quodcunque ostendis mihi, sic incredulus odi.* Mais je supose que l'auteur d'une tragédie se fût proposé pour but d'avertir les hommes, que DIEU punit quelquefois de grands crimes par des voies extraordinaires; je supose que sa piéce fût conduite avec un tel art, que le spectateur attendît à tout moment l'ombre d'un prince assassiné, qui demande vengeance, sans que cette aparition fût une ressource absolument nécessaire à une intrigue embarrassée: je dis qu'alors ce prodige, bien ménagé, ferait un très-grand effet en toute langue, en tout tems & en tout pays; & c'est ce qu'on voit en partie dans la tragédie anglaise d'*Hamlet*.

Tel est, à peu près, l'artifice de la tragédie de *Sémiramis*, (aux beautés près; dont je n'ai pû l'orner.) On voit dès la première scène, que tout doit se faire par le ministère céleste; tout roule, d'acte en acte, sur cette idée. C'est un Dieu vengeur, qui inspire à *Sémiramis* des remors qu'elle n'eût point eus dans ses prospérités, si les cris de *Ninus* même ne fussent venus l'épouvanter au milieu de sa gloire. C'est ce Dieu qui se sert de ces remors mêmes qu'il lui donne, pour préparer son châtiment; & c'est de-là même que résulte l'instruction qu'on peut tirer de la piéce. Les anciens avaient souvent dans leurs ouvrages le but d'établir quelque grande maxime; ainsi *Sophocle* finit son *Oedipe*, en disant, qu'il ne faut jamais apeller un homme heureux avant sa mort: ici toute la morale de la piéce est renfermée dans ces vers:

- - - - - - - Il eſt donc des forfaits,
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais.

Maxime bien autrement importante que celle de *Sophocle*. Mais quelle inſtruction, dira-t-on, le commun des hommes peut-il tirer d'un crime ſi rare, & d'une punition plus rare encore? J'avoue que la cataſtrophe de *Sémiramis* n'arrivera pas ſouvent; mais ce qui arrive tous les jours ſe trouve dans les derniers vers de la piéce:

- - - - - - - Aprenez tous du moins,
Que les crimes ſecrets ont les dieux pour témoins.

Il y a peu de familles ſur la terre où l'on ne puiſſe quelquefois s'apliquer ces vers; c'eſt par-là que les ſujets tragiques, les plus au-deſſus des fortunes communes, ont les raports les plus vrais avec les mœurs de tous les hommes.

Je pourais, ſurtout, apliquer à la tragédie de *Sémiramis* la morale par laquelle *Euripide* finit ſon *Alceſte*; piéce dans laquelle le merveilleux règne bien davantage: *Que les dieux employent des moyens étonnans pour exécuter leurs éternels décrets! Que les grands événemens qu'ils ménagent ſurpaſſent les idées des mortels!*

Enfin, MONSEIGNEUR, c'eſt uniquement parce que cet ouvrage reſpire la morale la plus pure, & même la plus ſévère, que je le préſente à votre éminence. La véritable tragédie eſt l'école de la vertu; & la ſeule diférence qui ſoit entre le théatre épuré & les livres de morale, c'eſt que l'inſtruction ſe trouve dans la tragédie

toute en action ; c'est qu'elle y est intéressante, & qu'elle se montre relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé autrefois que pour instruire la terre, & pour bénir le ciel, & qui, par cette raison, fut apellé le langage des dieux. Vous qui joignez ce grand art à tant d'autres, vous me pardonnez, sans doute, le long détail où je suis entré, sur des choses qui n'avaient pas peut-être été encor tout-à-fait éclaircies, & qui le seraient, si votre éminence daignait me communiquer ses lumières sur l'antiquité, dont elle a une si profonde connaissance.



SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT.

Cette tragédie d'une eſpèce particulière, & qui demande un apareil peu commun ſur le théâtre de Paris, avait été demandée par l'infante d'Eſpagne dauphine de France, qui, remplie de la lecture des anciens, aimait les ouvrages de ce caractère. Si elle eût vécu, elle eût protégé les arts, & donné au théâtre plus de pompe & de dignité. Le roi paya la décoration des jardins ſuſpendus qui ſe monta à ſix mille livres.

ACTEURS.

SÉMIRAMIS, reine de Babylone.

ARZACE, ou NINIAS fils de Sémiramis.

AZEMA, princeſſe du ſang de Bélus.

ASSUR, prince du ſang de Bélus.

OROES, grand-prêtre.

OTANE, miniſtre attaché à Sémiramis.

MITRANE, ami d'Arzace.

CEDAR, attaché à Aſſur.

Gardes, mages, eſclaves, ſuite.

SÉMI-



SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vaste peristile, au fond duquel est le palais de Sémiramis. *Les jardins en terrasse sont élevés au-dessus du palais; le temple des mages est à droite, & un mausolée à gauche orné d'obélisques.*

SCENE PREMIERE.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE. *Deux esclaves portent une cassette dans le lointain.*

OUI, Mitrane, en secret l'ordre émané du trône,
Remet, entre tes bras, Arzace à Babylone.
Que la reine en ces lieux brillans de sa splendeur,
De son puissant génie imprime la grandeur!
Quel art a pû former ces enceintes profondes,
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ses ondes,

Ce temple, ces jardins dans les airs ſoutenus,
Ce vaſte mauſolée où repoſe Ninus?
Eternels monumens moins admirables qu'elle!
C'eſt ici qu'à ſes pieds Sémiramis m'apelle.
Les rois de l'orient, loin d'elle proſternés,
N'ont point eu ces honneurs qui me ſont deſtinés;
Je vai dans ſon éclat voir cette reine heureuſe.

MITRANE.

La renommée, Arzaçe, eſt ſouvent bien trompeuſe;
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez,
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

ARZACE.

Comment?

MITRANE.

Sémiramis à ſes douleurs livrée,
Sème ici les chagrins dont elle eſt dévorée:
L'horreur qui l'épouvante eſt dans tous les eſprits.
Tantôt rempliſſant l'air de ſes lugubres cris,
Tantôt morne, abattue, égarée, interdite,
De quelque dieu vengeur évitant la pourſuite,
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,
A la nuit, au ſilence, à la mort conſacrés;
Séjour où nul mortel n'oſa jamais deſcendre,
Où de Ninus, mon maître, on conſerve la cendre.
Elle aproche à pas lents, l'air ſombre, intimidé,
Et ſe frapant le ſein de ſes pleurs inondé.
A travers les horreurs d'un ſilence farouche,
Les noms de fils, d'époux échapent de ſa bouche.
Elle invoque les dieux; mais les dieux irrités
Ont corrompu le cours de ſes proſpérités.

ARZACE.

Quelle est d'un tel état l'origine imprévue?

MITRANE.

L'effet en est affreux; la cause est inconnue.

ARZACE.

Et depuis quand les dieux l'accablent-ils ainsi?

MITRANE.

Du tems qu'elle ordonna que vous vinssiez ici.

ARZACE.

Moi?

MITRANE.

Vous; ce fut, seigneur, au milieu de ces fêtes,
Quand Babylone en feu célébrait vos conquêtes;
Lorsqu'on vit déployer ces drapeaux suspendus,
Monumens des états à vos armes rendus:
Lorsqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître
Cette jeune Azéma, la niéce de mon maître,
Ce pur sang de Bélus, & de nos souverains,
Qu'aux Scythes ravisseurs ont arraché vos mains;
Ce trône a vû flétrir sa majesté suprême,
Dans des jours de triomphe, au sein du bonheur même.

ARZACE.

Azéma n'a point part à ce trouble odieux:
Un seul de ses regards adoucirait les dieux.
Azéma d'un malheur ne peut être la cause:
Mais de tout, cependant, Sémiramis dispose;
Son cœur en ces horreurs n'est pas toujours plongé?

MITRANE.

De ces chagrins mortels son esprit dégagé,

Souvent reprend sa force & sa splendeur première.
J'y revois tous les traits de cette ame si fière,
A qui les plus grands rois sur la terre adorés,
Même par leurs flateurs ne sont pas comparés;
Mais lorsque succombant au mal qui la déchire,
Ses mains laissent floter les rênes de l'empire,
Alors le fier Assur, ce satrape insolent,
Fait gémir le palais sous son joug accablant.
Ce secret de l'état, cette honte du trône,
N'ont point encor percé les murs de Babylone.
Ailleurs on nous envie; ici nous gémissons.

ARZACE.

Pour les faibles humains quelles hautes leçons!
Que partout le bonheur est mêlé d'amertume!
Qu'un trouble aussi cruel m'agite & me consume!
Privé de ce mortel, dont les yeux éclairés
Auraient conduit mes pas à la cour égarés,
Accusant le destin qui m'a ravi mon père,
En proye aux passions d'un âge téméraire,
A mes vœux orgueilleux sans guide abandonné,
De quels écueils nouveaux je marche environné!

MITRANE.

J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable;
Phradate m'était cher, & sa perte m'accable;
Hélas! Ninus l'aimait; il lui donna son fils;
Ninias notre espoir à ses mains fut remis.
Un même jour ravit & le fils & le père;
Il s'imposa dès-lors un exil volontaire;
Mais enfin son exil a fait votre grandeur.
Elevé près de lui dans les champs de l'honneur,

Vous avez à l'empire ajoûté des provinces,
Et placé par la gloire au rang des plus grands princes,
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

ARZACE.

Je ne sais en ces lieux quels seront mes destins.
Aux plaines d'Arbazan quelques succès peut-être,
Quelques travaux heureux, m'ont assez fait connaître;
Et quand Sémiramis, aux rives de l'Oxus,
Vint imposer des loix à cent peuples vaincus,
Elle laissa tomber, de son char de victoire,
Sur mon front jeune encor, un rayon de sa gloire:
Mais souvent dans les camps un soldat honoré
Rampe à la cour des rois, & languit ignoré.
Mon père en expirant me dit que ma fortune
Dépendait en ces lieux de la cause commune.
Il remit dans mes mains ces gages précieux,
Qu'il conserva toujours loin des profânes yeux;
Je dois les déposer dans les mains du grand-prêtre?
Lui seul doit en juger, lui seul doit les connaître;
Sur mon sort en secret je dois le consulter;
A Sémiramis même il peut me présenter.

MITRANE.

Rarement il l'aproche; obscur & solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministère,
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son temple, & jamais à la cour.
Il n'a point afecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa thiare auprès du diadême.
Moins il veut être grand, plus il est révéré.
Quelqu'accès m'est ouvert en ce séjour sacré;

Je puis même en secret lui parler à cette heure.
Vous le verrez ici, non loin de sa demeure,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

SCENE II.

ARZACE *seul.*

EH ! quelle est donc sur moi la volonté des dieux !
Que me réservent-ils ? & d'où vient que mon père
M'envoye en expirant aux pieds du sanctuaire ?
Moi soldat, moi nourri dans l'horreur des combats,
Moi, qu'enfin l'amour seul entraîne sur ses pas !
Aux dieux des Caldéens quel service ai-je à rendre ?
Mais quelle voix plaintive ici se fait entendre ?

(*On entend des gémissemens sortir du fond du tombeau, où l'on supose qu'ils sont entendus*).

Du fond de cette tombe, un cri lugubre, afreux,
Sur mon front pâlissant fait dresser mes cheveux;
De Ninus, m'a-t-on dit, l'ombre en ces lieux habite....
Les cris ont redoublé, mon ame est interdite.
Séjour sombre & sacré, mânes de ce grand roi,
Voix puissantes des dieux, que voulez-vous de moi ?

SCENE III.

ARZACE, le grand mage OROES, suite de mages, MITRANE.

MITRANE *au mage Oroès.*

Oui, seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre
Ces monumens secrets que vous semblez attendre.

ARZACE.

Du dieu des Caldéens pontife redouté,
Permettez qu'un guerrier à vos yeux présenté,
Aporte à vos genoux la volonté dernière
D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière.
Vous daignâtes l'aimer.

OROES.

Jeune & brave mortel,
D'un Dieu qui conduit tout, le décret éternel
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un père.
De Phradate, à jamais, la mémoire m'est chère;
Son fils me l'est encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux, par son ordre envoyés,
Où sont-ils?

ARZACE.

Les voici.

Les esclaves donnent le coffre aux deux mages, qui le posent sur un autel.

OROES, *ouvrant le coffre, & se panchant avec respect & avec douleur.*

C'eſt donc vous que je touche,

Reſtes chers & ſacrés, je vous vois: & ma bouche
Preſſe avec des ſanglots ces triſtes monumens,
Qui m'arrachant des pleurs atteſtent mes ſermens:
Que l'on nous laiſſe ſeuls; allez: & vous, Mitrane,
De ce ſecret myſtère écartez tout profâne.

Les mages ſe retirent.

Voici ce même ſceau, dont Ninus autrefois
Tranſmit aux nations l'empreinte de ſes loix:
Je la vois, cette lettre à jamais éfrayante,
Que prête à ſe glaçer traça ſa main mourante.
Adorez ce bandeau, dont il fut couronné;
A venger ſon trépas ce fer eſt deſtiné,
Ce fer qui ſubjugua la Perſe & la Médie,
Inutile inſtrument contre la perfidie,
Contre un poiſon trop ſûr, dont les mortels aprêts....

ARZACE.

Ciel! que m'aprenez-vous?

OROES.

Ces horribles ſecrets

Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du ſein de ce ſépulcre inacceſſible au monde,
Les mânes de Ninus, & les dieux outragés,
Ont élevé leurs voix, & ne ſont point vengés.

ARZACE.

Jugez de quelle horreur j'ai dû ſentir l'atteinte.
Ici même, & du fond de cette auguſte enceinte,
D'afreux gémiſſemens ſont vers moi parvenus.

OROES.

Ces accens de la mort ſont la voix de Ninus.

ARZACE.

Deux fois à mon oreille ils se sont fait entendre.

OROES.

Ils demandent vengeance.

ARZACE.

Il a droit de l'attendre;

Mais de qui?

OROES.

Les cruels, dont les coupables mains
Du plus juste des rois ont privé les humains,
Ont de leur trahison caché la trame impie:
Dans la nuit de la tombe elle est ensevelie.
Aisément des mortels ils ont séduit les yeux;
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des dieux,
Des plus obscurs complots il perce les abîmes.

ARZACE.

Ah! si ma faible main pouvait punir ces crimes!
Je ne sais; mais l'aspect de ce fatal tombeau,
Dans mes sens étonnés porte un trouble nouveau.
Ne puis-je y consulter ce roi qu'on y révère?

OROES.

Non, le ciel le défend; un oracle sévère
Nous interdit l'accès de ce séjour de pleurs,
Habité par la mort, & par des dieux vengeurs.
Attendez avec moi le jour de la justice.
Il est tems qu'il arrive, & que tout s'accomplisse.
Je n'en peux dire plus. Des pervers éloigné,
Je lève en paix mes mains vers le ciel indigné.
Sur ce grand intérêt, qui peut-être vous touche,
Ce ciel, quand il lui plait, ouvre & ferme ma bouche.

J'ai dit ce que j'ai dû. Tremblez qu'en ces remparts,
Une parole, un geste, un seul de vos regards,
Ne trahisse un secret que mon Dieu vous confie.
Il y va de sa gloire, & du sort de l'Asie,
Il y va de vos jours. Vous, mages, aprochez;
Que ces chers monumens sous l'autel soient cachés.

La grande porte du palais s'ouvre, & se remplit de gardes. Assur parait avec sa suite d'un autre côté.

Déja le palais s'ouvre, on entre chez la reine;
Vous voyez cet Assur, dont la grandeur hautaine
Traîne ici sur ses pas un peuple de flateurs.
A qui, Dieu tout-puissant, donnez-vous les grandeurs?
O monstre!

ARZACE.

Quoi, Seigneur!

OROES.

Adieu. Quand la nuit sombre
Sur ces coupables murs viendra jetter son ombre,
Je pourai vous parler en présence des dieux;
Redoutez-les, Arzace: ils ont sur vous les yeux.

SCENE IV.

ARZACE *sur le devant du théâtre, avec* MITRANE, *qui reste auprès de lui.* ASSUR *vers un des côtés, avec* CEDAR *& sa suite.*

ARZACE.

De tout ce qu'il m'a dit, que mon ame est émue!
Quels crimes! quelle cour! & qu'elle est peu connue!

Quoi! Ninus, quoi! mon maître est mort empoisonné!
Et je ne vois que trop qu'Assur est soupçonné.

MITRANE, *aprochant d'Arzace.*

Des rois de Babylone Assur tient sa naissance;
Sa fière autorité veut de la déférence;
La reine le ménage, on craint de l'ofenser,
Et l'on peut sans rougir devant lui s'abaisser.

ARZACE.

Devant lui!

ASSUR, *dans l'enfoncement, à Cédar.*

Me trompai-je, Arzace à Babylone?
Sans mon ordre! qui? lui! tant d'audace m'étonne.

ARZACE.

Quel orgueil!

ASSUR.

Aprochez; quels intérêts nouveaux
Vous font abandonner vos camps & vos drapeaux?
Des rives de l'Oxus quel sujet vous amène?

ARZACE.

Mes services, seigneur, & l'ordre de la reine.

ASSUR.

Quoi! la reine vous mande?

ARZACE.

Oui.

ASSUR.

Mais savez-vous bien
Que pour avoir son ordre on demande le mien?

ARZACE.

Je l'ignorais, seigneur, & j'aurais pensé même
Blesser, en le croyant, l'honneur du diadème.

Pardonnez, un soldat est mauvais courtisan.
Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pu servir la cour, & non pas la connaître.

ASSUR.

L'âge, le tems, les lieux vous l'aprendront peut-être;
Mais ici par moi seul aux pieds du trône admis,
Que venez-vous chercher près de Sémiramis?

ARZACE.

J'ose lui demander le prix de mon courage,
L'honneur de la servir.

ASSUR.

Vous osez davantage:
Vous ne m'expliquez pas vos vœux présomptueux;
Je sais pour Azéma vos desseins & vos feux.

ARZACE.

Je l'adore, sans doute, & son cœur où j'aspire,
Est d'un prix à mes yeux au-dessus de l'empire:
Et mes profonds respects, mon amour....

ASSUR.

Arrêtez.
Vous ne connaissez pas à qui vous insultez.
Qui? vous, associer la race d'un Sarmate
Au sang des demi-dieux du Tigre & de l'Euphrate?
Je veux bien par pitié vous donner un avis;
Si vous osez porter jusqu'à Sémiramis
L'injurieux aveu que vous osez me faire,
Vous m'avez entendu, frémissez, téméraire:
Mes droits impunément ne sont pas ofensés.

ARZACE.

J'y cours de ce pas même, & vous m'enhardissez:

C'eſt l'effet que ſur moi fit toujours la menace.
Quels que ſoient en ces lieux les droits de votre place,
Vous n'avez pas celui d'outrager un ſoldat,
Qui ſervit & la reine, & vous-même, & l'état.
Je vous parais hardi, mon feu peut vous déplaire;
Mais vous me paraiſſez cent fois plus téméraire,
Vous qui ſous votre joug prétendant m'accabler,
Vous croyez aſſez grand pour m'avoir fait trembler.

ASSUR.

Pour vous punir peut-être: & je vais vous aprendre;
Quel prix de tant d'audace un ſujet doit attendre.

ARZACE.

Tous deux nous l'aprendrons.

SCENE V.

SÉMIRAMIS *paraît dans le fond, apuyée ſur ſes femmes;* OTANE *ſon confident va au-devant d'Aſſur,* ASSUR, ARZACE, MITRANE.

OTANE.

Seigneur, quittez ces lieux;
La reine en ce moment ſe cache à tous les yeux.
Reſpectez les douleurs de ſon ame éperdue.
Dieux, retirez la main ſur ſa tête étendue.

ARZACE.

Que je la plains!

ASSUR, *à l'un des ſiens.*

Sortons; & ſans plus conſulter,
De ce trouble inouï ſongeons à profiter.

SÉMIRAMIS *avance sur la scène.*

OTANE, *revenant à Sémiramis.*

O reine, rapellez votre force premiére;
Que vos yeux sans horreur s'ouvrent à la lumiére.

SÉMIRAMIS.

O voiles de la mort, quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs, & lassés de s'ouvrir?

Elle marche éperdue sur la scène, croyant voir l'ombre de Ninus.

Abîmes, fermez vous, fantôme horrible, arrête;
Frape, ou cesse à la fin de menacer ma tête.
Arzace est-il venu?

OTANE.

Madame, en cette cour,
Arzace auprès du temple a devancé le jour.

SÉMIRAMIS.

Cette voix formidable, infernale, ou céleste,
Qui dans l'ombre des nuits pousse un cri si funeste,
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir,
Mes douloureux tourmens seront prêts à finir.

OTANE.

Au sein de ces horreurs goûtez donc quelque joye;
Espérez dans ces dieux, dont le bras se déploye.

SÉMIRAMIS.

Arzace est dans ma cour.... Ah! je sens qu'à son nom
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raison.

OTANE.

Perdez-en pour jamais l'importune mémoire;
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire

Effacent ce moment heureux ou malheureux,
Qui d'un fatal hymen brisa le joug afreux.
Ninus en vous chassant de son lit & du trône,
En vous perdant, madame, eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévintes ses coups;
Babylone & la terre avaient besoin de vous;
Et quinze ans de vertus & de travaux utiles,
Les arides déserts par vous rendus fertiles,
Les sauvages humains soumis au frein des loix,
Les arts dans nos cités naissans à votre voix,
Ces hardis monumens, que l'univers admire,
Les acclamations de ce puissant empire,
Sont autant de témoins, dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des dieux.
Enfin, si leur justice emportait la balance,
Si la mort de Ninus excitait leur vengeance,
D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur couroux?
Assur fut en effet plus coupable que vous;
Sa main, qui prépara le breuvage homicide,
Ne tremble point pourtant; & rien ne l'intimide.

SÉMIRAMIS.

Nos destins, nos devoirs étaient trop diférens;
Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.
J'étais épouse, Otane, & je suis sans excuse;
Devant les dieux vengeurs mon desespoir m'accuse.
J'avais cru que ces dieux justement ofensés,
En m'arrachant mon fils, m'avaient punie assez;
Que tant d'heureux travaux rendaient mon diadême,
Ainsi qu'au monde entier, respectable au ciel même.
Mais depuis quelques mois, ce spectre furieux

Vient afliger mon cœur, mon oreille, mes yeux;
Je me traîne à la tombe, où je ne puis descendre;
J'y révère de loin cette fatale cendre;
Je l'invoque en tremblant: des sons, des cris afreux,
De longs gémissemens répondent à mes vœux.
D'un grand événement je me vois avertie,
Et peut-être il est tems que le crime s'expie.

OTANE.

Mais est-il assuré que ce spectre fatal
Soit en effet sorti du séjour infernal?
Souvent de ses erreurs notre ame est obsédée;
De son ouvrage même elle est intimidée,
Croit voir ce qu'elle craint, & dans l'horreur des nuits,
Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

SEMIRAMIS.

Je l'ai vû; ce n'est point une erreur passagère,
Qu'enfante du sommeil la vapeur mensongère;
Le sommeil à mes yeux refusant ses douceurs,
N'a point sur mes esprits répandu ses erreurs.
Je veillais, je pensais au sort qui me menace,
Lorsqu'au bord de mon lit j'entens nommer Arzace.
Ce nom me rassurait: tu sais quel est mon cœur.
Assur depuis un tems l'a pénétré d'horreur.
Je frémis quand il faut ménager mon complice:
Rougir devant ses yeux est mon premier suplice;
Et je déteste en lui cet avantage afreux,
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.
Je voudrais... mais faut-il, dans l'état qui m'oprime,
Par un crime nouveau punir sur lui mon crime?

Je

Je demandais Arzace, afin de l'opofer
Au complice odieux qui penfe m'impofer;
Je m'occupais d'Arzace, & j'étais moins troublée.
Dans ces momens de paix, qui m'avaient confolée;
Ce miniftre de mort a reparu foudain,
Tout dégoutant de fang, & le glaive à la main:
Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.
Vient-il pour me punir, vient-il pour me défendre?
Arzace au moment même arrivait dans ma cour;
Le ciel à mon repos a réfervé ce jour:
Cependant toute en proie au trouble qui me tue,
La paix ne rentre point dans mon ame abattue.
Je paffe à tout moment de l'efpoir à l'effroi.
Le fardeau de la vie eft trop pefant pour moi.
Mon trône m'importune, & ma gloire paffée
N'eft qu'un nouveau tourment de ma trifte penfée.
J'ai nourri mes chagrins, fans les manifefter;
Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de confulter
Ce mage révéré, que chérit Babylone,
D'avilir devant lui la majefté du trône,
De montrer une fois, en préfence du ciel,
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
Mais j'ai fait en fecret, moins fiére ou plus hardie,
Confulter Jupiter aux fables de Libie,
Comme fi loin de nous le Dieu de l'univers
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déferts.
Le dieu qui s'eft caché dans cette fombre enceinte,
A reçu dès longtems mon hommage & ma crainte.
J'ai comblé fes autels & de dons & d'encens.
Répare-t-on le crime, hélas, par des préfens?

De Memphis aujourd'hui j'attens une réponse.

SCENE VI.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

MITRANE.

AUx portes du palais, en secret on annonce
Un prêtre de l'Egypte, arrivé de Memphis.

SÉMIRAMIS.

Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.
Allons, cachons, surtout, au reste de l'empire,
Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire;
Et qu'Arzace à l'instant à mon ordre rendu,
Puisse aporter le calme à ce cœur éperdu.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, AZEMA.

AZEMA.

ARzace, écoutez-moi; cet empire indomté
Vous doit son nouveau lustre & moi ma liberté.
Quand les Scythes vaincus réparant leurs défaites,
S'élancèrent sur nous de leurs vastes retraites,
Quand mon père en tombant me laissa dans leurs fers,
Vous seul portant la foudre au fond de leurs déserts,
Brisâtes mes liens, remplites ma vengeance.
Je vous dois tout; mon cœur en est la récompense;
Je ne serai qu'à vous; mais notre amour nous perd.
Votre cœur généreux trop simple & trop ouvert,
A cru qu'en cette cour, ainsi qu'en votre armée,
Suivi de vos exploits, & de la renommée,
Vous pouviez déployer, sincère impunément,
La fierté d'un héros, & le cœur d'un amant.
Vous outragez Assur, vous devez le connaître;
Vous ne pouvez le perdre, il menace, il est maître;
Il abuse en ces lieux de son pouvoir fatal;
Il est inexorable,.. il est votre rival.

ARZACE.

Il vous aime! qui? lui?

AZEMA.

Ce cœur sombre & farouche,
Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,
Ambitieux esclave, & tyran tour à tour,
S'est-il flaté de plaire, & connait-il l'amour?
Des rois Assyriens comme lui descendue,
Et plus près de ce trône, où je suis attendue,
Il pense en m'immolant à ses secrets desseins,
Apuyer de mes droits ses droits trop incertains.
Pour moi si Ninias, à qui, dès sa naissance,
Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance,
Si l'héritier du sceptre à moi seule promis,
Voyait encor le jour près de Sémiramis,
S'il me donnait son cœur, avec le rang suprême,
J'en atteste l'amour, j'en jure par vous-même,
Ninias me verrait préférer aujourd'hui
Un exil avec vous, à ce trône avec lui.
Les campagnes du Scythe, & ses climats stériles,
Pleins de votre grand nom, sont d'assez doux asyles.
Le sein de ces déserts, où nâquit notre amour,
Est pour moi Babylone, & deviendra ma cour.
Peut-être l'ennemi, que cet amour outrage,
A ce doux châtiment ne borne point sa rage.
J'ai démêlé son ame, & j'en vois la noirceur;
Le crime, ou je me trompe, étonne peu son cœur.
Votre gloire déja lui fait assez d'ombrage;
Il vous craint, il vous hait.

ARZACE.

Je le hais davantage;

Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.
Conservez vos bontés, je brave son courroux.
La reine entre nous deux tient au moins la balance.
Je me suis vû d'abord admis en sa présence;
Elle m'a fait sentir, à ce premier accueil,
Autant d'humanité, qu'Assur avait d'orgueil;
Et relevant mon front, prosterné vers son trône,
M'a vingt fois apellé l'apui de Babylone.
Je m'entendais flater, de cette auguste voix,
Dont tant de souverains ont adoré les loix;
Je la voyais franchir cet immense intervalle,
Qu'a mis entre elle & moi la majesté royale:
Que j'en étais touché! qu'elle était à mes yeux
La mortelle, après vous, la plus semblable aux dieux!

AZEMA.

Si la reine est pour nous, Assur en vain menace;
Je ne crains rien.

ARZACE.

J'allais plein d'une noble audace,
Mettre à ses pieds mes vœux jusqu'à vous élevés,
Qui révoltent Assur, & que vous aprouvez.
Un prêtre de l'Egypte aproche au moment même,
Des oracles d'Ammon portant l'ordre suprême.
Elle ouvre le billet d'une tremblante main,
Fixe les yeux sur moi, les détourne soudain,
Laisse couler des pleurs, interdite, éperdue,
Me regarde, soupire, & s'échape à ma vue.
On dit qu'au desespoir son grand cœur est réduit,
Que la terreur l'accable, & qu'un Dieu la poursuit.
Je m'attendris sur elle; & je ne puis comprendre,

Qu'après plus de quinze ans, foigneux de la défendre,
Le ciel la perfécute, & paraiffe outragé.
Qu'a-t-elle fait aux dieux? d'où vient qu'ils ont changé?

AZEMA.

On ne parle en effet que d'augures funeftes,
De mânes en courroux, de vengeances céleftes.
Sémiramis troublée a femblé, quelques jours,
Des foins de fon empire abandonner le cours:
Et j'ai tremblé qu'Affur, en ces jours de trifteffe,
Du palais éfrayé n'accablât la faibleffe.
Mais la reine a paru, tout s'eft calmé foudain,
Tout a fenti le poids du pouvoir fouverain.
Si déja de la cour mes yeux ont quelque ufage,
La reine hait Affur, l'obferve, le ménage:
Ils fe craignent l'un l'autre, & tout prêts d'éclater,
Quelque intérêt fecret femble les arrêter.
J'ai vû Sémiramis à fon nom courroucée:
La rougeur de fon front trahiffait fa penfée;
Son cœur paraiffait plein d'un long reffentiment;
Mais fouvent à la cour tout change en un moment.
Retournez, & parlez.

ARZACE.

J'obéis; mais j'ignore
Si je puis à fon trône être introduit encore.

AZEMA.

Ma voix fecondera mes vœux & votre efpoir;
Je fais de vous aimer ma gloire & mon devoir.
Que de Sémiramis on adore l'empire,
Que l'Orient vaincu la refpecte & l'admire,

Dans mon triomphe heureux j'envirai peu les fiens.
Le monde eft à fes pieds, mais Arzace eft aux miens.
Allez. Affur paraît.

ARZACE.

Qui? ce traître? à fa vue,
D'une invincible horreur je fens mon ame émue.

SCENE II.

ASSUR, CÉDAR, ARZACE, AZEMA.

ASSUR *à Cédar.*

VA, dis-je, & vois enfin fi les tems font venus
De lui porter des coups trop longtems retenus.

(*Cédar fort.*)

Quoi, je le vois encor, il brave encor ma haine?

ARZACE.

Vous voyez un fujet protégé par fa reine.

ASSUR.

Elle a daigné vous voir; mais vous a-t-elle apris
De l'orgueil d'un fujet quel eft le digne prix?
Savez-vous qu'Azéma, la fille de vos maîtres,
Ne doit unir fon fang qu'au fang de fes ancêtres?
Et que de Ninias époufe en fon berceau...

ARZACE.

Je fais que Ninias, feigneur, eft au tombeau,
Que fon père avec lui mourut d'un coup funefte;
Il me fufit.

ASSUR.

Eh bien, aprenez donc le refte.

Sachez que de Ninus le droit m'eſt aſſuré,
Qu'entre ſon trône & moi je ne vois qu'un degré,
Que la reine m'écoute, & ſouvent ſacrifie
A mes juſtes conſeils un ſujet qui s'oublie;
Et que tous vos reſpects ne pouront effacer
Les téméraires vœux qui m'oſaient ofenſer.

ARZACE.

Inſtruit à reſpecter le ſang qui vous fit naître,
Sans redouter en vous l'autorité d'un maître,
Je ſais ce qu'on vous doit, ſurtout en ces climats,
Et je m'en ſouviendrais, ſi vous n'en parliez pas.
Vos ayeux, dont Bélus a fondé la nobleſſe,
Sont votre premier droit au cœur de la princeſſe.
Vos intérêts préſens, le ſoin de l'avenir,
Le beſoin de l'état, tout ſemble vous unir.
Moi, contre tant de droits, qu'il me faut reconnaître,
J'oſe en opoſer un qui les vaut tous peut-être:
J'aime: & j'ajouterais, ſeigneur, que mon ſecours
A vengé ſes malheurs, a défendu ſes jours,
A ſoutenu ce trône où ſon deſtin l'apelle,
Si j'oſais, comme vous, me vanter devant elle.
Je vais remplir ſon ordre à mon zèle commis;
Je n'en reçois que d'elle, & de Sémiramis.
L'état peut quelque jour être en votre puiſſance;
Le ciel donne ſouvent des rois dans ſa vengeance:
Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,
Si vous comptez Arzace au rang de vos ſujets.

ASSUR.

Tu combles la meſure, & tu cours à ta perte.

SCENE III.

ASSUR, AZEMA.

ASSUR.

MAdame, ſon audace eſt trop longtems ſouferte.
Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous,
Sur un ſujet plus noble & plus digne de nous?

AZEMA.

En eſt-il? mais parlez.

ASSUR.

Bientôt l'Aſie entière
Sous vos pas & les miens ouvre une autre carrière:
Les faibles intérêts doivent peu nous fraper;
L'univers nous apelle, & va nous occuper.
Sémiramis n'eſt plus que l'ombre d'elle-même;
Le ciel ſemble abaiſſer cette grandeur ſuprême:
Cet aſtre ſi brillant, ſi longtems reſpecté,
Panche vers ſon déclin, ſans force & ſans clarté.
On le voit, on murmure, & déja Babylone
Demande à haute voix un héritier du trône.
Ce mot en dit aſſez; vous connaiſſez mes droits;
Ce n'eſt point à l'amour à nous donner des rois.
Non qu'à tant de beautés mon ame inacceſſible,
Se faſſe une vertu de paraître inſenſible;
Mais pour vous & pour moi, j'aurais trop à rougir,
Si le ſort de l'état dépendait d'un ſoupir.

Un fentiment plus digne, & de l'un & de l'autre,
Doit gouverner mon fort, & commander au vôtre;
Vos ayeux font les miens, & nous les trahiffons;
Nous perdons l'univers, fi nous nous divifons.
Je peux vous étonner; cet auftère langage
Éfarouche aifément les graces de votre âge;
Mais je parle aux héros, aux rois dont vous fortez,
A tous ces demi-dieux que vous repréfentez.
Longtems foulant aux pieds leur grandeur & leur cendre,
Ufurpant un pouvoir où nous devons prétendre,
Donnant aux nations, ou des loix, ou des fers,
Une femme impofa filence à l'univers.
De fa grandeur qui tombe afermiffez l'ouvrage;
Elle eut votre beauté, poffédez fon courage.
L'amour à vos genoux ne doit fe préfenter,
Que pour vous rendre un fceptre, & non pour vous l'ôter.
C'eft ma main qui vous l'ofre; & du moins je me flate,
Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate,
La majefté d'un nom qu'il vous faut refpecter,
Et le trône du monde où vous devez monter.

AZEMA.

Repofez vous fur moi, fans infulter Arzace,
Du foin de maintenir la fplendeur de ma race.
Je défendrai, furtout, quand il en fera tems,
Les droits que m'ont tranfmis les rois dont je defcens.
Je connais nos ayeux: mais après tout j'ignore,
Si parmi ces héros, que l'Affyrie adore,
Il en eft un plus grand, plus chéri des humains,
Que ce même Sarmate, objet de vos dédains.

Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de justice;
Pour moi quand il faudra que l'hymen m'asservisse,
C'est à Sémiramis à faire mes destins,
Et j'attendrai, seigneur, un maître de ses mains.
J'écoute peu ces bruits, que le peuple répète,
Échos tumultueux d'une voix plus secrète;
J'ignore si vos chefs, aux révoltes poussés,
De servir une femme en secret sont lassés.
Je les vois à ses pieds baisser leur tête altière;
Ils peuvent murmurer, mais c'est dans la poussière.
Les dieux, dit-on, sur elle ont étendu leurs bras:
J'ignore son ofense, & je ne pense pas,
Si le ciel a parlé, seigneur, qu'il vous choisisse,
Pour annoncer son ordre, & servir sa justice.
Elle règne en un mot. Et vous qui gouvernez,
Vous prenez à ses pieds les loix que vous donnez;
Je ne connais ici que son pouvoir suprême;
Ma gloire est d'obéir; obéissez de même.

SCENE IV.

ASSUR, CÉDAR.

ASSUR.

Obéir! ah! ce mot fait trop rougir mon front;
J'en ai trop dévoré l'insuportable afront.
Parle, as-tu réussi? Ces semences de haine,
Que nos soins en secret cultivaient avec peine,

Pouront-elles porter, au gré de ma fureur,
Les fruits que j'en attens de discorde & d'horreur?

CÉDAR.

J'ose espérer beaucoup. Le peuple enfin commence
A sortir du respect, & de ce long silence,
Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis,
Ont enchaîné les cœurs étonnés & soumis.
On veut un successeur au trône d'Assyrie;
Et quiconque, seigneur, aime encor la patrie,
Ou qui gagné par moi se vante de l'aimer,
Dit qu'il nous faut un maître, & qu'il faut vous nommer.

ASSUR.

Chagrins toujours cuisans! honte toujours nouvelle!
Quoi! ma gloire, mon rang, mon destin dépend d'elle!
Quoi! j'aurai fait mourir & Ninus & son fils,
Pour ramper le premier devant Sémiramis,
Pour languir dans l'éclat d'une illustre disgrace,
Près du trône du monde à la seconde place!
La reine se bornait à la mort d'un époux;
Mais j'étendis plus loin ma fureur & mes coups.
Ninias en secret privé de la lumière,
Du trône où j'aspirais m'entr'ouvrait la barrière,
Quand sa puissante main la ferma sous mes pas.
C'est en vain que flatant l'orgueil de ses apas,
J'avais cru chaque jour prendre sur sa jeunesse
Cet heureux ascendant, que les soins, la souplesse,
L'attention, le tems, savent si bien donner
Sur un cœur sans dessein, facile à gouverner.
Je connus mal cette ame inflexible & profonde;
Rien ne la put toucher que l'empire du monde.

Elle en parut trop digne, il le faut avouer:
Je ſuis dans mes fureurs contraint à la louer.
Je la vis retenir, dans ſes mains aſſurées,
De l'état chancelant les rênes égarées,
Apaiſer le murmure, étoufer les complots,
Gouverner en monarque, & combattre en héros.
Je la vis captiver & le peuple & l'armée.
Ce grand art d'impoſer même à la renommée,
Fut l'art qui ſous ſon joug enchaîna les eſprits;
L'univers à ſes pieds demeure encor ſurpris.
Que dis-je? ſa beauté, ce flateur avantage,
Fit adorer les loix qu'impoſa ſon courage;
Et quand dans mon dépit j'ai voulu conſpirer,
Mes amis conſternés n'ont ſû que l'admirer.

CÉDAR.

Ce charme ſe diſſipe, & ce pouvoir chancelle.
Son génie égaré ſemble s'éloigner d'elle.
Un vain remors la trouble; & ſa crédulité
A depuis quelque tems en ſecret conſulté
Ces oracles menteurs d'un temple mépriſable,
Que les fourbes d'Egypte ont rendu vénérable.
Son encens & ſes vœux fatiguent les autels:
Elle devient ſemblable au reſte des mortels:
Elle a connu la crainte.

ASSUR.

Accablons ſa faibleſſe.
Je ne puis m'élever, qu'autant qu'elle s'abaiſſe.
De Babylone, au moins, j'ai fait parler la voix.
Sémiramis, enfin, va céder une fois.

Ce premier coup porté, ſa ruine eſt certaine.
Me donner Azéma, c'eſt ceſſer d'être reine;
Oſer me refuſer, ſoulève ſes états;
Et de tous les côtés le piége eſt ſous ſes pas.
Mais peut-être, après tout, quand je crois la ſurprendre,
J'ai laſſé ma fortune à force de l'attendre.

CÉDAR.

Si la reine vous cède, & nomme un héritier,
Aſſur de ſon deſtin peut-il ſe défier?
De vous, & d'Azéma, l'union déſirée
Rejoindra de nos rois la tige ſéparée.
Tout vous porte à l'empire, & tout parle pour vous.

ASSUR.

Pour Azéma, ſans doute, il n'eſt point d'autre époux.
Mais pourquoi de ſi loin faire venir Arzace?
Elle a favoriſé ſon inſolente audace.
Tout prêt à le punir, je me vois retenu
Par cette même main dont il eſt ſoutenu.
Prince, mais ſans ſujets, miniſtre & ſans puiſſance,
Environné d'honneurs, & dans la dépendance,
Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,
Des prêtres conſultés, qui font parler leurs dieux;
Sémiramis enfin toujours en défiance,
Qui me ménage à peine, & qui craint ma préſence!
Nous verrons ſi l'ingrate, avec impunité,
Oſe pouſſer à bout un complice irrité.

Il veut ſortir.

SCENE V.

ASSUR, OTANE, CÉDAR.

OTANE.

SEigneur, Sémiramis vous ordonne d'attendre;
Elle veut en ſecret vous voir & vous entendre,
Et de cet entretien qu'aucun ne ſoit témoin.

ASSUR.

A ſes ordres ſacrés j'obéis avec ſoin,
Otane, & j'attendrai ſa volonté ſuprême.

SCENE VI.

ASSUR, CÉDAR.

ASSUR.

EH! d'où peut donc venir ce changement extrême?
Depuis près de trois mois, je lui ſemble odieux;
Mon aſpect importun lui fait baiſſer les yeux;
Toujours quelque témoin nous voit & nous écoute.
De nos froids entretiens, qui lui péſent ſans doute,
Ses ſoudaines frayeurs interrompent le cours;
Son ſilence ſouvent répond à mes diſcours.
Que veut-elle me dire? ou que veut-elle aprendre?
Elle avance vers nous, c'eſt elle. Va m'attendre.

SCENE VII.

SEMIRAMIS, ASSUR.

SÉMIRAMIS.

Seigneur, il faut enfin que je vous ouvre un cœur,
Qui longtems devant vous dévora sa douleur.
J'ai gouverné l'Asie, & peut-être avec gloire;
Peut-être Babylone, honorant ma mémoire,
Mettra Sémiramis à côté des grands rois.
Vos mains de mon empire ont soutenu le poids.
Partout victorieuse, absolue, adorée,
De l'encens des humains je vivais enyvrée:
Tranquille, j'oubliai, sans crainte & sans ennuis,
Quel degré m'éleva dans ce rang où je suis.
Des dieux, dans mon bonheur, j'oubliai la justice;
Elle parle, je cède; & ce grand édifice,
Que je crus à l'abri des outrages du tems,
Veut être raffermi jusqu'en ses fondemens.

ASSUR.

Madame, c'est à vous d'achever votre ouvrage,
De commander au tems, de prévoir son outrage.
Qui pourrait obscurcir des jours si glorieux?
Quand la terre obéit, que craignez-vous des dieux?

SÉMIRAMIS.

La cendre de Ninus repose en cette enceinte,
Et vous me demandez le sujet de ma crainte?
Vous!

ASSUR.

Je vous avoûrai que je suis indigné,

Qu'on

Qu'on se souvienne encor, si Ninus a régné.
Craint-on, après quinze ans, ses mânes en colère?
Ils se seraient vengés, s'ils avaient pû le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je suis épouvanté, mais c'est de vos remords.
Ah! ne consultez point d'oracles inutiles:
C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles.
Ce fantôme inouï, qui paraît en ce jour,
Qui nâquit de la crainte, & l'enfante à son tour,
Peut-il vous éfrayer par tous ses vains prestiges?
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges:
Ils sont l'apas grossier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, & le mépris des grands.
Mais si quelque intérêt, plus noble & plus solide,
Éclaire votre esprit, qu'un vain trouble intimide,
S'il vous faut de Bélus éterniser le sang,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang...

SÉMIRAMIS.

Je viens vous en parler. Ammon & Babylone
Demandent sans détour un héritier du trône.
Il faut que de mon sceptre on partage le faix;
Et le peuple & les dieux vont être satisfaits.
Vous le savez assez, mon superbe courage
S'était fait une loi de régner sans partage:
Je tins sur mon hymen l'univers en suspens;
Et quand la voix du peuple, à la fleur de mes ans,
Cette voix qu'aujourd'hui le ciel même seconde,
Me pressait de donner des souverains au monde,

Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux,
Cet honneur, je le ſais, n'apartenait qu'à vous.
Vous deviez l'eſpérer; mais vous pûtes connaître
Combien Sémiramis craignait d'avoir un maître.
Je vous fis, ſans former un lien ſi fatal,
Le ſecond de la terre, & non pas mon égal.
C'était aſſez, ſeigneur, & j'ai l'orgueil de croire,
Que ce rang aurait pû ſufire à votre gloire.
Le ciel me parle enfin, j'obéis à ſa voix;
Écoutez ſon oracle, & recevez mes loix.
„ Babylone doit prendre une face nouvelle,
„ Quand d'un ſecond hymen allumant le flambeau,
„ Mère trop malheureuſe, épouſe trop cruelle,
„ Tu calmeras Ninus au fond de ſon tombeau.
C'eſt ainſi que des dieux l'ordre éternel s'explique.
Je connais vos deſſeins, & votre politique;
Vous voulez dans l'état vous former un parti;
Vous m'opoſez le ſang dont vous êtes ſorti.
De vous & d'Azéma mon ſucceſſeur peut naître;
Vous briguez cet hymen, elle y prétend peut-être.
Mais moi, je ne veux pas que vos droits & les ſiens,
Enſemble confondus, s'arment contre les miens:
Telle eſt ma volonté, conſtante, irrévocable.
C'eſt à vous de juger ſi le Dieu qui m'accable
A laiſſé quelque force à mes ſens interdits,
Si vous reconnaiſſez encor Sémiramis,
Si je peux ſoutenir la majeſté du trône.
Je vai donner, ſeigneur, un maître à Babylone.
Mais ſoit qu'un ſi grand choix honore un autre ou vous,
Je ſerai ſouveraine, en prenant un époux.

Assemblez seulement les princes & les mages ;
Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs sufrages ;
Le don de mon empire, & de ma liberté,
Est l'acte le plus grand de mon autorité.
Loin de le prévenir, qu'on l'attende en silence.
Le ciel à ce grand jour attache sa clémence.
Tout m'annonce des dieux qui daignent se calmer ;
Mais c'est le repentir qui doit les désarmer :
Croyez-moi ; les remords, à vos yeux méprisables,
Sont la seule vertu qui reste à des coupables.
Je vous parais timide & faible ; désormais
Connaissez la faiblesse, elle est dans les forfaits.
Cette crainte n'est pas honteuse au diadême ;
Elle convient aux rois, & surtout à vous-même ;
Et je vous aprendrai qu'on peut, sans s'avilir,
S'abaisser sous les dieux, les craindre & les servir.

SCENE VIII.

ASSUR *seul.*

QUels discours étonnans ! quels projets ! quel langage !
Est-ce crainte, artifice, ou faiblesse, ou courage ?
Prétend-elle en cédant rafermir ses destins ?
Et s'unit-elle à moi pour tromper mes desseins ?
A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre !
C'est m'assurer du sien que je dois seul attendre.
Ce que n'ont pû mes soins, & nos communs forfaits,
L'hommage dont jadis je flatai ses attraits,

Mes brigues, mon dépit, la crainte de sa chute;
Un oracle d'Egypte, un songe l'exécute?
Quel pouvoir inconnu gouverne les humains!
Que de faibles ressorts font d'illustres destins!
Doutons encor de tout; voyons encor la reine.
Sa résolution me paraît trop soudaine;
Trop de soins, à mes yeux, paraissent l'occuper;
Et qui change aisément, est faible, ou veut tromper.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SÉMIRAMIS, OTANE.

Le théâtre repréſente un cabinet du palais.

SÉMIRAMIS.

OTane, qui l'eût crû, que les dieux en colère
Me tendaient en effet une main ſalutaire?
Qu'ils ne m'épouvantaient que pour ſe déſarmer?
Ils ont ouvert l'abîme, & l'ont daigné fermer:
C'eſt la foudre à la main qu'ils m'ont donné ma grace;
Ils ont changé mon ſort; ils ont conduit Arzace;
Ils veulent mon hymen; ils veulent expier,
Par ce lien nouveau, les crimes du premier.
Non, je ne doute plus que des cœurs ils diſpoſent:
Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'impoſent.
Arzace, c'en eſt fait, je me rens, & je voi,
Que tu devais régner ſur le monde & ſur moi.

OTANE.

Arzace! Lui?

SÉMIRAMIS.

Tu ſais qu'aux plaines de Scythie,
Quand je vengeais la Perſe, & ſubjuguais l'Aſie,
Ce héros, (ſous ſon père il combattait alors)
Ce heros entouré de captifs & de morts,

M'ofrit, en rougissant, de ses mains triomphantes,
Des ennemis vaincus les dépouilles sanglantes:
A son premier aspect tout mon cœur étonné,
Par un pouvoir secret se sentit entraîné;
Je n'en pus afaiblir le charme inconcevable;
Le reste des mortels me sembla méprisable.
Assur qui m'observait, ne fut que trop jaloux.
Dès lors le nom d'Arzace aigrissait son courroux.
Mais l'image d'Arzace occupa ma pensée,
Avant que de nos dieux la main me l'eût tracée,
Avant que cette voix qui commande à mon cœur,
Me désignât Arzace, & nommât mon vainqueur.

OTANE.

C'est beaucoup abaisser ce superbe courage,
Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage,
Qui n'écoutant jamais de faibles sentimens,
Veut des rois pour sujets, & non pas pour amans.
Vous avez méprisé jusqu'à la beauté même,
Dont l'empire accroissait votre empire suprême:
Et vos yeux sur la terre exerçaient leur pouvoir,
Sans que vous daignassiez vous en apercevoir.
Quoi! de l'amour enfin connaissez-vous les charmes?
Et pouvez-vous passer, de ces sombres allarmes,
Au tendre sentiment qui vous parle aujourd'hui?

SÉMIRAMIS.

Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui:
Mon ame par les yeux ne peut être vaincuë.
Ne croi pas qu'à ce point de mon rang descendue,
Écoutant dans mon trouble un charme suborneur,
Je donne à la beauté le prix de la valeur.

Je crois sentir du moins de plus nobles tendresses.
Malheureuse ! est-ce à moi d'éprouver des faiblesses !
De connaître l'amour & ses fatales loix ?
Otane, que veux-tu ? je fus mère autrefois.
Mes malheureuses mains à peine cultivèrent
Ce fruit d'un triste hymen, que les dieux m'enlevèrent.
Seule, en proie aux chagrins, qui venaient m'allarmer,
N'ayant autour de moi rien que je pusse aimer,
Sentant ce vuide afreux de ma grandeur suprême,
M'arrachant à ma cour, & m'évitant moi-même,
J'ai cherché le repos dans ces grands monumens,
D'une ame qui se fuit trompeurs amusemens.
Le repos m'échapait ; je sens que je le trouve :
Je m'étonne en secret du charme que j'éprouve.
Arzace me tient lieu d'un époux & d'un fils,
Et de tous mes travaux, & du monde soumis.
Que je vous dois d'encens, ô puissance céleste !
Qui me forçant de prendre un joug jadis funeste,
Me préparez au nœud que j'avais abhorré,
En m'embrasant d'un feu par vous-même inspiré !

OTANE.

Mais vous avez prévû la douleur & la rage,
Dont va frémir Assur à ce nouvel outrage.
Car enfin il se flate, & la commune voix
A fait tomber sur lui l'honneur de votre choix :
Il ne bornera pas son dépit à se plaindre.

SÉMIRAMIS.

Je ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.
J'ai sû quinze ans entiers, quel que fût son projet,
Le tenir dans le rang de mon premier sujet ;

A fon ambition, pour moi toujours fufpecte,
Je prefcrivis quinze ans les bornes qu'il refpecte.
Je régnais feule alors : & fi ma faible main
Mit à fes vœux hardis ce redoutable frein,
Que pouront déformais fa brigue & fon audace,
Contre Sémiramis unie avec Arzace?
Oui, je crois que Ninus content de mes remords,
Pour preffer cet hymen quitte le fein des morts.
Sa grande ombre, en effet, déja trop ofenfée,
Contre Sémiramis ferait trop courroucée;
Elle verrait donner, avec trop de douleur,
Sa couronne & fon lit à fon empoifonneur.
Du fein de fon tombeau voilà ce qui l'apelle;
Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle;
La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler:
Pour entendre mes loix je l'ai fait apeller,
Je l'attens.

OTANE.

Son crédit, fon facré caractère,
Peut apuyer le choix que vous prétendez faire.

SÉMIRAMIS.

Sa voix achévera de raffurer mon cœur.

OTANE.

Il vient.



SCENE II.

SÉMIRAMIS, OROES.

SÉMIRAMIS.

De Zoroaftre augufte fucceffeur,
Je vai nommer un roi, vous, couronnez fa tête:
Tout eft-il préparé pour cette augufte fête?

OROES.

Les mages & les grands attendent votre choix;
Je remplis mon devoir, & j'obéis aux rois;
Le foin de les juger n'eft point notre partage:
C'eft celui des dieux feuls.

SÉMIRAMIS.

A ce fombre langage,
On dirait qu'en fecret vous condamnez mes vœux.

OROES.

Je ne les connais pas; puiffent-ils être heureux?

SÉMIRAMIS.

Mais vous interprétez les volontés céleftes.
Ces fignes que j'ai vûs me feraient-ils funeftes?
Une ombre, un dieu peut-être, à mes yeux s'eft montré;
Dans le fein de la terre il eft foudain rentré.
Quel pouvoir a brifé l'éternelle barrière,
Dont le ciel fépara l'enfer & la lumière?
D'où vient que les humains, malgré l'arrêt du fort,
Reviennent à mes yeux du féjour de la mort?

OROES.

Du ciel, quand il le faut, la juſtice ſuprême
Suſpend l'ordre éternel établi par lui-même :
Il permet à la mort d'interrompre ſes loix
Pour l'éffroi de la terre, & l'exemple des rois.

SÉMIRAMIS.

Les oracles d'Ammon veulent un ſacrifice.

OROES.

Il ſe fera, madame.

SÉMIRAMIS.

Eternelle juſtice,
Qui liſez dans mon ame avec des yeux vengeurs,
Ne la rempliſſez plus de nouvelles horreurs;
De mon premier hymen oubliez l'infortune.

à Oroès qui s'éloignait.

Revenez.

OROES, *revenant.*

Je croyais ma préſence importune.

SÉMIRAMIS.

Répondez : ce matin aux pieds de vos autels
Arzace a préſenté des dons aux immortels?

OROES.

Oui, ces dons leur ſont chers; Arzace a ſû leur plaire.

SÉMIRAMIS.

Je le crois, & ce mot me raſſure & m'éclaire.
Puis-je d'un ſort heureux me repoſer ſur lui?

OROES.

Arzace de l'empire eſt le plus digne apui;
Les dieux l'ont amené : ſa gloire eſt leur ouvrage.

SÉMIRAMIS.

J'accepte avec tranſport ce fortuné préſage;

L'espérance & la paix reviennent me calmer ;
Allez ; qu'un pur encens recommence à fumer ;
De vos mages, de vous, que la présence auguste,
Sur l'hymen le plus grand, sur le choix le plus juste,
Attirent de nos dieux les regards souverains.
Puissent de cet état les éternels destins
Reprendre avec les miens une splendeur nouvelle !
Hâtez de ce beau jour la pompe solemnelle.
Allez.

SCENE III.

SÉMIRAMIS, OTANE.

SÉMIRAMIS.

AInsi le ciel est d'accord avec moi ;
Je suis son interprète, en choisissant un roi.
Que je vai l'étonner, par le don d'un empire !
Qu'il est loin d'espérer ce moment où j'aspire !
Qu'Assur & tous les siens vont être humiliés !
Quand j'aurai dit un mot, la terre est à ses pieds.
Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde !
Je l'épouse, & pour dot, je lui donne le monde.
Enfin ma gloire est pure, & je puis la goûter.



SCENE IV.

SÉMIRAMIS, OTANE, MITRANE,
Un officier du palais.

OTANE.

ARzace à vos genoux demande à ſe jetter ;
Daignez à ſes douleurs accorder cette grace.

SÉMIRAMIS.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace ?
De mes chagrins lui ſeul a diſſipé l'horreur :
Qu'il vienne ; il ne ſait pas ce qu'il peut ſur mon cœur.
Vous dont le ſang s'apaiſe, & dont la voix m'inſpire,
O mânes redoutés, & vous dieux de l'empire,
Dieux des Aſſyriens, de Ninus, de mon fils,
Pour le favoriſer, ſoyez tous réunis.
Quel trouble en le voyant m'a ſoudain pénétrée !

SCENE V.

SÉMIRAMIS, ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

O Reine, à vous ſervir ma vie eſt conſacrée ;
Je vous devais mon ſang, & quand je l'ai verſé,
Puiſqu'il coula pour vous, je fus récompenſé.
Mon père avait joui de quelque renommée ;
Mes yeux l'ont vû mourir, commandant votre armée ;

Il a laissé, madame, à son malheureux fils
Des exemples frapans peut-être mal suivis.
Je n'ose devant vous rapeller la mémoire
Des services d'un père & de sa faible gloire,
Qu'afin d'obtenir grace à vos sacrés genoux,
Pour un fils téméraire, & coupable envers vous
Qui de ses vœux hardis écoutant l'imprudence,
Craint même en vous servant de vous faire une ofense.

SÉMIRAMIS.

Vous m'ofenser? qui, vous? ah! ne le craignez pas.

ARZACE.

Vous donnez votre main, vous donnez vos états.
Sur ces grands intérêts, sur ce choix que vous faites,
Mon cœur doit renfermer ses plaintes indiscrètes.
Je dois dans le silence, & le front prosterné,
Attendre, avec cent rois, qu'un roi nous soit donné.
Mais d'Assur hautement le triomphe s'aprête;
D'un pas audacieux il marche à sa conquête;
Le peuple nomme Assur, il est de votre sang:
Puisse-t-il mériter & son nom, & son rang!
Mais enfin je me sens l'ame trop élevée,
Pour adorer ici la main que j'ai bravée,
Pour me voir écrasé de son orgueil jaloux.
Soufrez que loin de lui, malgré moi loin de vous,
Je retourne aux climats où je vous ai servie.
J'y suis assez puissant contre sa tyrannie,
Si des bienfaits nouveaux dont j'ose me flater...

SÉMIRAMIS.

Ah! que m'avez-vous dit? vous, fuir? vous me quitter?

Vous pouriez craindre Aſſur ?

ARZACE.

Non. Ce cœur téméraire
Craint dans le monde entier votre ſeule colère.
Peut-être avez-vous ſû mes deſirs orgueilleux :
Votre indignation peut confondre mes vœux.
Je tremble.

SÉMIRAMIS.

Eſpérez tout ; je vous ferai connaître,
Qu'Aſſur en aucun tems ne ſera votre maître.

ARZACE.

Eh bien ! je l'avoûrai ; mes yeux avec horreur,
De votre époux en lui verraient le ſucceſſeur.
Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hyménée,
Verra-t-on à ſes loix Azéma deſtinée ?
Pardonnez à l'excès de ma préſomption ;
Ne redoutez-vous point ſa ſourde ambition ?
Jadis à Ninias Azéma fut unie ;
C'eſt dans le même ſang qu'Aſſur puiſa la vie ;
Je ne ſuis qu'un ſujet, mais j'oſe contre lui....

SÉMIRAMIS.

Des ſujets tels que vous ſont mon plus noble apui.
Je ſais vos ſentimens : votre ame peu commune
Chérit Sémiramis, & non pas ma fortune.
Sur mes vrais intérêts vos yeux ſont éclairés :
Je vous en fais l'arbitre, & vous les ſoutiendrez.
D'Aſſur & d'Azéma je romps l'intelligence ;
J'ai prévû les dangers d'une telle alliance ;
Je ſais tous ſes projets, ils ſeront confondus.

ARZACE.

Ah! puiſqu'ainſi mes vœux ſont par vous entendus,
Puiſque vous avez lû dans le fond de mon ame...

AZEMA *arrive avec précipitation.*

Reine, j'oſe à vos pieds...

SÉMIRAMIS, *relevant Azéma.*

Raſſurez-vous, madame:
Quel que ſoit mon époux, je vous garde en ces lieux
Un ſort & des honneurs dignes de vos ayeux.
Deſtinée à mon fils, vous m'êtes toujours chère;
Et je vous vois encor avec des yeux de mère.
Placez vous l'un & l'autre avec ceux que ma voix
A nommés pour témoins de mon auguſte choix.

à Arzace.

Que l'apui de l'état ſe range auprès du trône.

SCENE VI.

Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand ſalon magnifiquement orné. Pluſieurs officiers, avec les marques de leurs dignités, ſont ſur des gradins. Un trône eſt placé au milieu du ſalon. Les ſatrapes ſont auprès du trône. Le grand-prêtre entre avec les mages. Il ſe place debout entre Aſſur & Arzace. La reine eſt au milieu avec Azéma & ſes femmes. Des gardes occupent le fond du ſalon.

OROES.

PRinces, mages, guerriers, ſoutiens de Babylone,
Par l'ordre de la reine en ces lieux raſſemblés,

Les décrets de nos dieux vous feront révélés :
Ils veillent fur l'empire, & voici la journée
Qu'à de grands changemens ils avaient deftinée.
Quel que foit le monarque, & quel que foit l'époux,
Que la reine ait choifi pour l'élever fur nous,
C'eft à nous d'obéir... J'aporte au nom des mages
Ce que je dois aux rois, des vœux & des hommages,
Des fouhaits pour leur gloire, & furtout pour l'état.
Puiffent ces jours nouveaux de grandeur & d'éclat
N'être jamais changés en des jours de ténèbres,
Ni ces chants d'allégreffe en des plaintes funèbres !

AZEMA.

Pontife, & vous, feigneurs, on va nommer un roi :
Ce grand choix, tel qu'il foit, peut n'ofenfer que moi.
Mais je nâquis fujette, & je le fuis encore ;
Je m'abandonne aux foins dont la reine m'honore ;
Et fans ofer prévoir un finiftre avenir,
Je donne à fes fujets l'exemple d'obéir.

ASSUR.

Quoi qu'il puiffe arriver, quoi que le ciel décide,
Que le bien de l'état à ce grand jour préfide.
Jurons tous par ce trône, & par Sémiramis,
D'être à ce choix augufte aveuglément foumis,
D'obéir fans murmure au gré de fa juftice.

ARZACE.

Je le jure ; & ce bras armé pour fon fervice,
Ce cœur à qui fa voix commande après les dieux,
Ce fang dans les combats répandu fous fes yeux,
Sont à mon nouveau maître, avec le même zèle
Qui fans fe démentir les anima pour elle.

LE

LE GRAND-PRETRE.

De la reine & des dieux j'attens les volontés.

SÉMIRAMIS.

Il fufit ; prenez place ; & vous, peuple, écoutez.

(Elle s'affied fur le trône.)

Azéma, Affur, le grand-prêtre, Arzace prennent leurs places : elle continue :

Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le fceptre avec l'épée,
Dans cette même main qu'un ufage jaloux
Deftinait au fufeau fous les loix d'un époux ;
Si j'ai, de mes fujets furpaffant l'efpérance,
De cet empire heureux porté le poids immenfe ;
Je vai le partager, pour le mieux maintenir,
Pour étendre fa gloire aux fiécles à venir,
Pour obéir aux dieux, dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier fi longtems indomtable.
Ils m'ont ôté mon fils, puiffent-ils m'en donner,
Qui, dignes de me fuivre, & de vous gouverner,
Marchant dans les fentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éternifent l'ouvrage !
J'ai pu choifir, fans doute, entre des fouverains ;
Mais ceux dont les états entourent mes confins,
Ou font mes ennemis, ou font mes tributaires.
Mon fceptre n'eft point fait pour leurs mains étrangères ;
Et mes premiers fujets font plus grands à mes yeux,
Que tous ces rois vaincus par moi-même ou par eux.
Bélus nâquit fujet ; s'il eut le diadême,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.

J'ai par les mêmes droits le ſceptre que je tiens.
Maitreſſe d'un état plus vaſte que les ſiens,
J'ai rangé ſous vos loix vingt peuples de l'aurore,
Qu'au ſiécle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le ſus achever.
Ce qui fonde un état le peut ſeul conſerver.
Il vous faut un héros digne d'un tel empire,
Digne de tels ſujets, & ſi j'oſe le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indomté que je vai lui donner.
J'ai conſulté les loix, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'état, l'intérêt de la terre;
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le héros qui va régner ſur vous;
Voyez revivre en lui les princes de ma race.
Ce héros, cet époux, ce monarque, eſt ARZACE.

Elle deſcend du trône, & tout le monde ſe léve.

AZEMA.

Arzace! ô perfidie!

ASSUR.

O vengeance! ô fureurs!

ARZACE *à Azéma.*

Ah! croyez...

OROES.

Juſte ciel! écartez ces horreurs!

SÉMIRAMIS,

avançant ſur la ſcène, & s'adreſſant aux mages.

Vous qui ſanctifiez de ſi pures tendreſſes,
Venez ſur les autels garantir nos promeſſes;
Ninus & Ninias vous ſont rendus en lui.

Le tonnerre gronde, & le tombeau parait s'ébranler.

Ciel! qu'eſt-ce que j'entens?

ОROES.

Dieux! ſoyez notre apui.

SÉMIRAMIS.

Le ciel tonne ſur nous : eſt-ce faveur ou haine?
Grace, dieux tout-puiſſans! qu'Arzace me l'obtienne.
Quels funèbres accens redoublent mes terreurs!
La tombe s'eſt ouverte; il paraît... ciel!... je meurs...

L'ombre de Ninus ſort de ſon tombeau.

ASSUR.

L'ombre de Ninus même! ô dieux! eſt-il poſſible?

ARZACE.

Eh bien! qu'ordonnes-tu! parle nous, dieu terrible.

ASSUR.

Parle.

SÉMIRAMIS.

Veux-tu me perdre, ou veux-tu pardonner?
C'eſt ton ſceptre & ton lit que je viens de donner;
Juge ſi ce héros eſt digne de ta place...
Prononce. J'y conſens.

L'OMBRE *à Arzace.*

Tu régneras, Arzace;
Mais il eſt des forfaits que tu dois expier.
Dans ma tombe, à ma cendre, il faut ſacrifier.
Sers & mon fils & moi; ſouvien-toi de ton père:
Ecoute le pontife.

ARZACE.

Ombre que je révère,
Demi-dieu dont l'eſprit anime ces climats,
Ton aſpect m'encourage, & ne m'étonne pas.

F 4

Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.
Achève, que veux-tu que ma main sacrifie?

L'ombre retourne de son estrade à la porte du tombeau.

Il s'éloigne, il nous fuit.

SÉMIRAMIS.

Ombre de mon époux,
Permets qu'en ce tombeau j'embrasse tes genoux,
Que mes regrets....

L'OMBRE *à la porte du tombeau.*

Arrête, & respecte ma cendre;
Quand il en sera tems, je t'y ferai descendre.

Le spectre rentre, & le mausolée se referme.

ASSUR.

Quel horrible prodige!

SÉMIRAMIS.

O peuples, suivez-moi,
Venez tous dans ce temple, & calmez votre éfroi.
Les mânes de Ninus ne sont point implacables:
S'ils protégent Arzace, ils me sont favorables:
C'est le ciel qui m'inspire, & qui vous donne un roi;
Venez tous l'implorer pour Arzace & pour moi.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

Le théâtre représente le vestibule du temple.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

N'Irritez point mes maux ; ils m'accablent assez.
Cet oracle est afreux, plus que vous ne pensez.
Des prodiges sans nombre étonnent la nature.
Le ciel m'a tout ravi ; je vous perds.

AZEMA.

Ah ! parjure !
Va, cesse d'ajouter aux horreurs de ce jour
L'indigne souvenir de ton perfide amour.
Je ne combattrai point la main qui te couronne,
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne.
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'éfroi,
Ta barbare inconstance est le plus grand pour moi.
Achève, ren Ninus à ton crime propice :
Commence ici par moi ton afreux sacrifice :
Frape, ingrat.

ARZACE.

C'en est trop : mon cœur desespéré
Contre ces derniers traits n'était point préparé.
Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,
Si ce cœur vous préfère à l'empire du monde.

Ces victoires, ce nom, dont j'étais ſi jaloux,
Vous en étiez l'objet; j'avais tout fait pour vous;
Et mon ambition au comble parvenue,
Juſqu'à vous mériter avait porté ſa vue.
Sémiramis m'eſt chère; oui, je dois l'avouer;
Votre bouche avec moi conſpire à la louer.
Nos yeux la regardaient comme un dieu tutélaire,
Qui de nos chaſtes feux protégeait le myſtère.
C'eſt avec cette ardeur, & ces vœux épurés,
Que peut-être les dieux veulent être adorés.
Jugez de ma ſurpriſe au choix qu'a fait la reine:
Jugez du précipice où ce choix nous entraîne:
Aprenez tout mon ſort.

AZEMA.

Je le ſais.

ARZACE.

Aprenez,
Que l'empire ni vous ne me ſont deſtinés.
Ce fils qu'il faut ſervir, ce fils de Ninus même,
Cet unique héritier de la grandeur ſuprême...

AZEMA.

Eh bien?

ARZACE.

Ce Ninias, qui preſque en ſon berceau,
De l'hymen avec vous alluma le flambeau,
Qui nâquit à la fois mon rival & mon maître...

AZEMA.

Ninias!

ARZACE.

Il reſpire, il vient, il va paraître.

AZEMA.

Ninias, juste ciel ! Eh quoi, Sémiramis....

ARZACE.

Jusqu'à ce jour trompée elle a pleuré son fils.

AZEMA.

Ninias est vivant !

ARZACE.

C'est un secret encore,
Renfermé dans le temple, & que la reine ignore.

AZEMA.

Mais Ninus te couronne, & sa veuve est à toi.

ARZACE.

Mais son fils est à vous : mais son fils est mon roi ;
Mais je dois le servir. Quel oracle funeste !

AZEMA.

L'amour parle ; il sufit ; que m'importe le reste ?
Ses ordres plus certains n'ont point d'obscurité ;
Voilà mon seul oracle, il doit être écouté.
Ninias est vivant ! eh bien, qu'il reparaisse ;
Que sa mère à mes yeux attestant sa promesse,
Que son père avec lui rapellé du tombeau,
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau ;
Que Ninias mon roi, ton rival & ton maître,
Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être ;
Vien voir tout cet amour devant toi confondu,
Voi fouler à mes pieds le sceptre qui m'est dû.
Où donc est Ninias ? quel secret, quel mystère
Le dérobe à ma vue, & le cache à sa mère ?
Qu'il revienne, en un mot ; lui, ni Sémiramis,
Ni ces mânes sacrés que l'enfer a vomis,

Ni le renverfement de toute la nature,
Ne pouront de mon ame arracher un parjure.
Arzace, c'eft à toi de te bien confulter;
Voi fi ton cœur m'égale, & s'il m'ofe imiter.
Quels font donc ces forfaits, que l'enfer en furie,
Que l'ombre de Ninus ordonnent qu'on expie?
Cruel, fi tu trahis un fi facré lien,
Je ne connais ici de crime que le tien.
Je vois de tes deftins le fatal interprête,
Pour te dicter leurs loix fortir de fa retraite;
Le malheureux amour, dont tu trahis la foi,
N'eft point fait pour paraître entre les dieux & toi.
Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace;
Ton fort dépend des dieux, le mien dépend d'Arzace.

Elle fort.

ARZACE.

Arzace eft à vous feule. Ah! cruelle, arrêtez.
Quel mélange d'horreurs & de félicités!
Quels étonnans deftins l'un à l'autre contraires!...

SCENE II.

ARZACE, OROES *fuivi des mages.*

OROES *à Arzace.*

VEnez, retirons-nous vers ces lieux folitaires;
Je vois quel trouble afreux a dû vous pénétrer:
A de plus grands affauts il faut vous préparer.

aux mages.

Aportez ce bandeau d'un roi que je révère ;
Prenez ce fer facré, cette lettre.

Les mages vont chercher ce que le grand-prêtre demande.

ARZACE.

O mon père !
Tirez moi de l'abîme où mes pas font plongés,
Levez le voile afreux dont mes yeux font chargés.

OROES.

Le voile va tomber, mon fils ; & voici l'heure
Où dans fa redoutable & profonde demeure,
Ninus attend de vous, pour apaifer fes cris,
L'ofrande réfervée à fes mânes trahis.

ARZACE.

Quel ordre, quelle ofrande ! & qu'eft-ce qu'il défire ?
Qui moi ! venger Ninus, & Ninias refpire ?
Qu'il vienne, il eft mon roi, mon bras va le fervir.

OROES.

Son père a commandé, ne fachez qu'obéir.
Dans une heure à fa tombe, Arzace, il faut vous rendre,

(*Il donne le diadême & l'épée à Ninias.*)

Armé du fer facré que vos mains doivent prendre,
Ceint du même bandeau que fon front a porté,
Et que vous-même ici vous m'avez préfenté.

ARZACE.

Du bandeau de Ninus !

OROES.

Ses mânes le commandent :
C'eft dans cet apareil, c'eft ainfi qu'ils attendent

Ce sang qui devant eux doit être ofert par vous.
Ne songez qu'à fraper, qu'à servir leur couroux:
La victime y sera; c'est assez vous instruire.
Reposez vous sur eux du soin de la conduire.

ARZACE.

S'il demande mon sang, disposez de ce bras.
Mais vous ne parlez point, seigneur, de Ninias:
Vous ne me dites point comment son père même
Me donnerait sa femme avec son diadême?

OROES.

Sa femme, vous! la reine! ô ciel! Sémiramis!
Eh bien, voici l'instant que je vous ai promis.
Connaissez vos destins, & cette femme impie.

ARZACE.

Grands dieux!

OROES.

De son époux elle a tranché la vie.

ARZACE.

Elle! la reine!

OROES.

Assur, l'oprobre de son nom,
Le détestable Assur a donné le poison.

ARZACE, *après un peu de silence.*

Ce crime dans Assur n'a rien qui me surprenne:
Mais croirai-je en effet qu'une épouse, une reine,
L'amour des nations, l'honneur des souverains,
D'un attentat si noir ait pû souiller ses mains?
A-t-on tant de vertus, après un si grand crime?

OROES.

Ce doute, cher Arzace, eſt d'un cœur magnanime;
Mais ce n'eſt plus le tems de rien diſſimuler:
Chaque inſtant de ce jour eſt fait pour révéler
Les éfrayans ſecrets dont frémit la nature;
Elle vous parle ici; vous ſentez ſon murmure;
Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.
Ne ſoyez plus ſurpris ſi Ninus irrité
Eſt monté de la terre à ces voûtes impies:
Il vient briſer des nœuds tiſſus par les furies;
Il vient montrer au jour des crimes impunis;
Des horreurs de l'inceſte il vient ſauver ſon fils;
Il parle, il vous attend; Ninus eſt votre père;
Vous êtes Ninias; la reine eſt votre mère.

ARZACE.

De tous ces coups mortels en un moment frapé,
Dans la nuit du trépas je reſte envelopé:
Moi, ſon fils? moi?

OROES.

Vous-même: en doutez-vous encore?
Aprenez que Ninus, à ſa dernière aurore,
Sûr qu'un poiſon mortel en terminait le cours,
Et que le même crime attentait ſur vos jours,
Qu'il attaquait en vous les ſources de la vie,
Vous arracha mourant à cette cour impie.
Aſſur comblant ſur vous ſes crimes inouïs,
Pour épouſer la mère empoiſonna le fils.
Il crut que de ſes rois exterminant la race,
Le trône était ouvert à ſa perfide audace:

Et lorſque le palais déplorait votre mort,
Le fidèle Phradate eut ſoin de votre ſort.
Ces végétaux puiſſans, qu'en Perſe on voit éclore,
Bienfaits nés dans ſes champs de l'aſtre qu'elle adore,
Par les ſoins de Phradate avec art préparés,
Firent ſortir la mort de vos flancs déchirés;
De ſon fils qu'il perdit il vous donna la place!
Vous ne futes connu que ſous le nom d'Arzace;
Il attendait le jour d'un heureux changement.
Dieu qui juge les rois en ordonne autrement.
La vérité terrible eſt du ciel deſcendue,
Et du ſein des tombeaux la vengeance eſt venue.

ARZACE.

Dieu, maître des deſtins, ſuis-je aſſez éprouvé?
Vous me rendez la mort, dont vous m'avez ſauvé.
Eh bien! Sémiramis... oui, je reçus la vie
Dans le ſein des grandeurs & de l'ignominie.
Ma mère... ô ciel! Ninus! ah! quel aveu cruel!
Mais ſi le traître Aſſur était ſeul criminel,
S'il ſe pouvait....

OROES *prenant la lettre & la lui donnant.*

Voici ces ſacrés caractères,
Ces garans trop certains de ces cruels myſtères;
Le monument du crime eſt ici ſous vos yeux:
Douterez-vous encor?

ARZACE.

Que ne le puis-je, ô dieux!

Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flate;
Donnez.

(*Il lit.*)

Ninus mourant, au fidèle Phradate.
Je meurs empoisonné, prenez soin de mon fils:
Arrachez Ninias à des bras ennemis;
Ma criminelle épouse....

OROES.

En faut-il davantage?
C'est de vous que je tiens cet afreux témoignage.
Ninus n'acheva point: l'aproche de la mort
Glaça sa faible main qui traçait votre sort:
Phradate en cet écrit vous aprend tout le reste;
Lisez, il vous confirme un secret si funeste.
Il sufit, Ninus parle, il arme votre bras,
De sa tombe à son trône il va guider vos pas;
Il veut du sang.

ARZACE, *après avoir lu.*

O jour trop fécond en miracles!
Enfer, qui m'as parlé, tes funestes oracles
Sont plus obscurs encor à mon esprit troublé,
Que le sein de la tombe où je suis apellé.
Au sacrificateur on cache la victime;
Je tremble sur le choix.

OROES.

Tremblez, mais sur le crime.
Allez, dans les horreurs dont vous êtes troublé,
Le ciel vous conduira comme il vous a parlé.
Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire;
Des éternels décrets sacré dépositaire,

Marqué du sceau des dieux, séparé des humains,
Avancez dans la nuit qui couvre vos destins.
Mortel, faible instrument des dieux de vos ancêtres,
Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.
A la mort échapé, malheureux Ninias,
Adorez, rendez grace, & ne murmurez pas.

SCENE III.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

NOn, je ne reviens point de cet état horrible;
Sémiramis ma mère! ô ciel est-il possible!

MITRANE *arrivant.*

Babylone, seigneur, en ce commun éfroi,
Ne peut se rassurer qu'en revoyant son roi.
Soufrez que le premier je vienne reconnaître,
Et l'époux de la reine, & mon auguste maître.
Sémiramis vous cherche, elle vient sur mes pas;
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.
Vous ne répondez point. Un desespoir farouche
Fixe vos yeux troublés, & vous ferme la bouche;
Vous pâlissez d'éfroi, tout votre corps frémit.
Qu'est-ce qui s'est passé? qu'est-ce qu'on vous a dit?

ARZACE.

Fuyons vers Azéma.

MITRANE.

Quel étonnant langage!
Seigneur, est-ce bien vous? faites-vous cet outrage
Aux bontés de la reine, à ses feux, à son choix,
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de rois?
Son espérance en vous est-elle confondue?

ARZACE.

Dieux! c'est Sémiramis, qui se montre à ma vue!
O tombe de Ninus! ô séjour des enfers!
Cachez son crime & moi dans vos goufres ouverts.

SCENE IV.

SÉMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

SÉMIRAMIS.

On n'attend plus que vous; venez, maître du monde;
Son sort, comme le mien, sur mon hymen se fonde.
Je vois avec transport ce signe révéré,
Qu'a mis sur votre front un pontife inspiré,
Ce sacré diadême, assuré témoignage,
Que l'enfer & le ciel confirment mon sufrage.
Tout le parti d'Assur frapé d'un saint respect,
Tombe à la voix des dieux, & tremble à mon aspect;
Ninus veut une ofrande, il en est plus propice:
Pour hâter mon bonheur, hâtez ce sacrifice.
Tous les cœurs sont à nous, tout le peuple aplaudit;
Vous régnez, je vous aime; Assur en vain frémit.

ARZACE *hors de lui.*

Affur ! allons... il faut dans le fang du perfide...

Dans cet infâme fang lavons fon parricide ;

Allons venger Ninus....

SÉMIRAMIS.

Qu'entens-je ? jufte ciel !

Ninus !

ARZACE, *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que fon bras criminel

Revenant à lui,

Avait.... que l'infolent s'arme contre fa reine.

Et n'eft-ce pas affez pour mériter ma haine ?

SÉMIRAMIS.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE.

Mon père !

SÉMIRAMIS.

Ah ! quels regards vos yeux lancent fur moi !

Arzace, eft-ce donc là ce cœur foumis & tendre,

Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre ?

Je ne m'étonne point que ce prodige afreux,

Que les morts déchaînés du féjour ténébreux,

De la terreur en vous laiffent encor la trace ;

Mais j'en fuis moins troublée en revoyant Arzace.

Ah ! ne répandez pas cette funefte nuit

Sur ces premiers momens du beau jour qui me luit.

Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vû paraître,

Lorfque vous redoutiez d'avoir Affur pour maître.

Ne

Ne craignez point Ninus, & ſon ombre en courroux.
Arzace, mon apui, mon ſecours, mon époux;
Cher prince....

ARZACE, *ſe détournant.*

C'en eſt trop: le crime m'environne....
Arrêtez;

SÉMIRAMIS.

A quel trouble, hélas! il s'abandonne;
Quand lui ſeul à la paix a pû me rapeller!

ARZACE.

Sémiramis....

SÉMIRAMIS.

Eh bien?

ARZACE.

Je ne puis lui parler;
Fuyez-moi pour jamais, ou m'arrachez la vie.

SÉMIRAMIS.

Quels tranſports! quels diſcours! qui, moi, que je vous fuye?
Eclairciſſez ce trouble inſuportable, afreux,
Qui paſſe dans mon ame, & fait deux malheureux.
Les traits du deſeſpoir ſont ſur votre viſage;
De moment en moment vous glacez mon courage;
Et vos yeux allarmés me cauſent plus d'éfroi
Que le ciel & les morts ſoulevés contre moi.
Je tremble en vous ofrant ce ſacré diadême;
Ma bouche en frémiſſant prononce, je vous aime;
D'un pouvoir inconnu l'invincible aſcendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repouſſe à l'inſtant;

Et par un ſentiment, que je ne peux comprendre,
Méle une horreur afreuſe à l'amour le plus tendre.

ARZACE.

Haïſſez-moi.

SÉMIRAMIS.

Cruel, non tu ne le veux pas;
Mon cœur ſuivra ton cœur, mes pas ſuivront tes pas.
Quel eſt donc ce billet, que tes yeux pleins d'allarmes
Liſent avec horreur, & trempent de leurs larmes?
Contient-il les raiſons de tes refus afreux?

ARZACE.

Oui.

SÉMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah! je ne puis.... oſez-vous?...

SÉMIRAMIS.

Je le veux.

ARZACE.

Laiſſez-moi cet écrit horrible & néceſſaire....

SÉMIRAMIS.

D'où le tiens-tu?

ARZACE.

Des dieux.

SÉMIRAMIS.

Qui l'écrivit?

ARZACE.

Mon père...

SÉMIRAMIS.

Que me dis-tu?

ARZACE.

Tremblez.

SÉMIRAMIS.

Donne : apren-moi mon ſort.

ARZACE.

Ceſſez... A chaque mot vous trouvériez la mort.

SÉMIRAMIS.

N'importe ; éclairciſſez ce doute qui m'accable :
Ne me réſiſtez plus, ou je vous crois coupable.

ARZACE.

Dieux qui conduiſez tout, c'eſt vous qui m'y forçez !

SÉMIRAMIS *prenant le billet.*

Pour la dernière fois, Arzace, obéiſſez.

ARZACE.

Eh bien, que ce billet ſoit donc le ſeul ſuplice
Qu'à ſon crime, grand Dieu, réſerve ta juſtice !

Sémiramis lit.

Vous allez trop ſavoir, c'en eſt fait.

SÉMIRAMIS *à Otane.*

Qu'ai-je lû ?
Soutien-moi, je me meurs....

ARZACE.

Hélas ! tout eſt connu !

SÉMIRAMIS *revenant à elle après un long ſilence.*

Eh bien ! ne tarde plus, rempli ta deſtinée ;
Puni cette coupable & cette infortunée ;
Etoufe dans mon ſang mes déteſtables feux.
La nature trompée eſt horrible à tous deux ;
Venge tous mes forfaits, venge la mort d'un père ;
Reconnai-moi, mon fils, frape, & puni ta mère.

ARZACE.

Que ce glaive plutôt épuiſe ici mon flanc
De ce ſang malheureux formé de votre ſang !
Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère ;
Et qui porte d'un fils le ſacré caractère !

SÉMIRAMIS *ſe jettant à genoux.*

Ah ! je fus ſans pitié ; ſois barbare à ton tour ;
Sois le fils de Ninus, en m'arrachant le jour ;
Frape. Mais quoi ! tes pleurs ſe mêlent à mes larmes !
O Ninias ! ô jour plein d'horreur & de charmes !...
Avant de me donner la mort que tu me dois,
De la nature encor laiſſe parler la voix ;
Soufre au moins que les pleurs de ta coupable mère
Arroſent une main ſi fatale & ſi chère.

ARZACE NINIAS.

Ah ! je ſuis votre fils, & ce n'eſt pas à vous,
Quoi que vous ayez fait, d'embraſſer mes genoux.
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure
Les plus profonds reſpects, & l'amour la plus pure.
C'eſt un nouveau ſujet, plus cher & plus ſoumis ;
Le ciel eſt apaiſé, puiſqu'il vous rend un fils :
Livrez l'infâme Aſſur au Dieu qui vous pardonne.

SÉMIRAMIS.

Reçoi pour te venger mon ſceptre & ma couronne ;
Je les ai trop ſouillés.

ARZACE.

Je veux tout ignorer ;
Je veux avec l'Aſie encor vous admirer.

SÉMIRAMIS.

Non, mon crime est trop grand.

ARZACE.

Le repentir l'efface.

SÉMIRAMIS.

Ninus t'a commandé de régner en ma place;
Crain ses mânes vengeurs.

ARZACE.

Ils seront attendris
Des remords d'une mère & des larmes d'un fils.
Otane, au nom des dieux, ayez soin de ma mère,
Et cachez comme moi cet horrible mystère,

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SÉMIRAMIS, OTANE.

OTANE.

SOngez qu'un dieu propice a voulu prévenir
Cet éfroyable hymen, dont je vous vois frémir.
La nature étonnée à ce danger funeste,
En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceste.
Des oracles d'Ammon les ordres absolus,
Les infernales voix, les mânes de Ninus,
Vous disaient que le jour d'un nouvel hyménée
Finirait les horreurs de votre destinée:
Mais ils ne disaient pas qu'il dût être accompli;
L'hymen s'est préparé, votre sort est rempli;
Ninias vous révère. Un secret sacrifice
Va contenter des dieux la facile justice:
Ce jour si redouté fera votre bonheur.

SÉMIRAMIS.

Ah! le bonheur, Otane, est-il fait pour mon cœur?
Mon fils s'est attendri; je me flate, j'espère,
Qu'en ces premiers momens la douleur d'une mère
Parle plus hautement à ses sens opressés,
Que le sang de Ninus, & mes crimes passés.
Mais peut-être bientôt, moins tendre & plus sévère,
Il ne se souviendra que du meurtre d'un père.

OTANE.

Que craignez-vous d'un fils? quel noir pressentiment!

SÉMIRAMIS.

La crainte suit le crime, & c'est son châtiment.
Le détestable Assur sait-il ce qui se passe?
N'a-t-on rien attenté? Sait-on quel est Arzace?

OTANE.

Non; ce secret terrible est de tous ignoré.
De l'ombre de Ninus l'oracle est adoré;
Les esprits consternés ne peuvent le comprendre.
Comment servir son fils? pourquoi venger sa cendre?
On l'ignore, on se tait. On attend ces momens,
Où fermé sans réserve au reste des vivans,
Ce lieu saint doit s'ouvrir pour finir tant d'allarmes.
Le peuple est aux autels; vos soldats sont en armes.
Azéma, pâle, errante, & la mort dans les yeux,
Veille autour du tombeau, lève les mains aux cieux.
Ninias est au temple, & d'une ame éperdue,
Se prépare à fraper sa victime inconnue.
Dans ses sombres fureurs Assur envelopé,
Rassemble les débris d'un parti dissipé;
Je ne sais quels projets il peut former encore.

SÉMIRAMIS.

Ah! c'est trop ménager un traître que j'abhorre;
Qu'Assur chargé de fers en vos mains soit remis;
Otane, allez livrer le coupable à mon fils.
Mon fils apaisera l'éternelle justice,
En répandant, du moins, le sang de mon complice;
Qu'il meure; qu'Azéma rendue à Ninias,
Du crime de mon règne épure ces climats.

Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te ſatisfaire:
Tu vois du moins en moi des entrailles de mere.
Ah! qui vient dans ces lieux à pas précipités?
Que tout rend la terreur à mes ſens agités!

SCENE II.

SÉMIRAMIS, AZEMA.

AZEMA.

MAdame, pardonnez, ſi ſans être apellée,
De mortelles frayeurs trop juſtement troublée,
Je viens avec tranſport embraſſer vos genoux.

SÉMIRAMIS.

Ah! princeſſe, parlez, que me demandez-vous?

AZEMA.

D'arracher un héros au coup qui le menace,
De prévenir le crime, & de ſauver Arzace.

SÉMIRAMIS.

Arzace? lui? quel crime?

AZEMA.

Il devient votre époux;
Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

SÉMIRAMIS.

Lui mon époux? grands dieux!

AZEMA.

Quoi l'hymen qui vous lie...

SÉMIRAMIS.

Cet hymen eſt afreux, abominable, impie;

Arzace? il eſt... parlez; je friſſonne, achevez:
Quels dangers! hâtez vous...

AZEMA.

Madame, vous ſavez
Que peut-être au moment que ma voix vous implore....

SÉMIRAMIS.

Eh bien?

AZEMA.

Ce demi-dieu, que je redoute encore,
D'un ſecret ſacrifice en doit être honoré,
Au fond du labyrinthe à Ninus conſacré.
J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie.

SÉMIRAMIS.

Quels forfaits, juſte dieu!

AZEMA.

Cet Aſſur, cet impie,
Va violer la tombe où nul n'eſt introduit.

SÉMIRAMIS.

Qui? lui!

AZEMA.

Dans les horreurs de la profonde nuit,
Des ſouterrains ſecrets, où ſa fureur habile
A tout événement ſe creuſait un aſyle,
Ont ſervi les deſſeins de ce monſtre odieux;
Il vient braver les morts, il vient braver les dieux:
D'une main ſacrilège aux forfaits enhardie,
Du généreux Arzace il va trancher la vie.

SÉMIRAMIS.

O ciel! qui vous l'a dit? comment, par quel détour?

AZEMA.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour;

J'ai vû du traître Assur la haine envenimée,
Sa faction tremblante, & par lui ranimée,
Ses amis rassemblés, qu'a séduits sa fureur:
De ses desseins secrets j'ai démêlé l'horreur.
J'ai feint de réunir nos causes mutuelles;
Je l'ai fait épier par des regards fidelles:
Il ne commet qu'à lui ce meurtre détesté;
Il marche au sacrilège avec impunité:
Sûr que dans ce lieu saint nul n'osera paraître,
Que l'accès en est même interdit au grand-prêtre,
Il y vole: & le bruit par ses soins se répand,
Qu'Arzace est la victime, & que la mort l'attend;
Que Ninus dans son sang doit laver son injure.
On parle au peuple, aux grands, on s'assemble, on murmure.
Je crains Ninus, Assur, & le ciel en courroux.

SÉMIRAMIS.

Eh bien, chère Azema, ce ciel parle par vous;
Il me sufit. Je vois ce qui me reste à faire.
On peut s'en reposer sur le cœur d'une mère.
Ma fille, nos destins à la fois sont remplis;
Défendez votre époux: je vai sauver mon fils.

AZEMA.

Ciel!

SÉMIRAMIS.

Prête à l'épouser, les dieux m'ont éclairée;
Ils inspirent encor une mère éplorée;
Mais les momens sont chers. Laissez moi dans ces lieux:
Ordonnez en mon nom que les prêtres des dieux,
Que les chefs de l'état viennent ici se rendre.

Azéma passe dans le vestibule du temple ; Sémiramis, de l'autre côté, s'avance vers le mausolée.

Ombre de mon époux ! je vai venger ta cendre.
Voici l'instant fatal, où ta voix m'a promis,
Que l'accès de ta tombe allait m'être permis :
J'obéirai ; mes mains qui guidaient des armées,
Pour secourir mon fils à ta voix sont armées.
Venez, gardes du trône, accourez à ma voix ;
D'Arzace désormais reconnaissez les loix :
Arzace est votre roi, vous n'avez plus de reine ;
Je dépose en ses mains la grandeur souveraine.
Soyez ses défenseurs, ainsi que ses sujets.
Allez.

Les gardes se rangent au fond de la scène.

Dieux tout-puissans, secondez mes projets.

Elle entre dans le tombeau.

SCENE III.

AZEMA,

revenant de la porte du temple sur le devant de la scène.

Que méditait la reine, & quel dessein l'anime ?
A-t-elle encor le tems de prévenir le crime ?
O prodige, ô destin, que je ne conçois pas !
Moment cher & terrible, Arzace Ninias !
Arbitres des humains, puissances que j'adore,
Me l'avez-vous rendu, pour le ravir encore ?

SCENE IV.

AZEMA, ARZACE, ou NINIAS.

AZEMA.

AH! cher prince, arrêtez. Ninias, eſt-ce vous?
Vous le fils de Ninus, mon maître & mon époux?

NINIAS.

Ah! vous me revoyez confus de me connaître.
Je ſuis du ſang des dieux, & je frémis d'en être.
Ecartez ces horreurs, qui m'ont environné;
Fortifiez ce cœur au trouble abandonné;
Encouragez ce bras prêt à venger un père.

AZEMA.

Gardez vous de remplir cet afreux miniſtère.

NINIAS.

Je dois un ſacrifice, il le faut, j'obéis.

AZEMA.

Non. Ninus ne veut pas qu'on immole ſon fils.

NINIAS.

Comment?

AZEMA.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable;
Un traître y tend pour vous un piége inévitable.

NINIAS.

Qui peut me retenir, & qui peut m'éfrayer?

AZEMA.

C'eſt vous que dans la tombe on va ſacrifier;

Affur, l'indigne Affur, a, d'un pas facrilège,
Violé du tombeau le divin privilège:
Il vous attend.

NINIAS.

Grands dieux! tout eft donc éclairci.
Mon cœur eft raffuré, la victime eft ici.
Mon père empoifonné par ce monftre perfide,
Demande à haute voix le fang du parricide.
Inftruit par le grand-prêtre, & conduit par le ciel,
Par Ninus même armé contre le criminel,
Je n'aurai qu'à fraper la victime funefte,
Qu'amène à mon courroux la juftice célefte.
Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,
D'un pouvoir invincible eft l'aveugle inftrument.
Les dieux feuls ont tout fait; & mon ame étonnée
S'abandonne à la voix qui fait ma deftinée.
Je vois que malgré nous tous nos pas font marqués;
Je vois que des enfers ces mânes évoqués,
Sur le chemin du trône ont femé les miracles:
J'obéis fans rien craindre, & j'en crois les oracles.

AZEMA.

Tout ce qu'ont fait les dieux ne m'aprend qu'à frémir:
Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laiffé périr.

NINIAS.

Ils le vengent enfin: étoufez ce murmure.

AZEMA.

Ils choififfent fouvent une victime pure;
Le fang de l'innocence a coulé fous leurs coups.

NINIAS.

Puifqu'ils nous ont unis, ils combattent pour nous.

Ce font éux qui parlaient par la voix de mon père:
Ils me rendent un trône, une époufe, une mère:
Et couvert à vos yeux du fang du criminel,
Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.
J'obéis, c'eft affez, le ciel fera le refte.

SCENE V.

AZEMA *feule.*

Dieux! veillez fur fes pas, dans ce tombeau funefte.
Que voulez-vous? quel fang doit aujourd'hui couler?
Impénétrables dieux, vous me faites trembler.
Je crains Affur, je crains cette main fanguinaire;
Il peut percer le fils fur la cendre du père.
Abîmes redoutés, dont Ninus eft forti,
Dans vos antres profonds, que ce monftre englouti
Porte au fein des enfers la fureur qui le preffe.
Cieux, tonnez, cieux, lancez la foudre vengereffe.
O fon père! ô Ninus, quoi tu n'as pas permis
Qu'une époufe éplorée accompagnât ton fils!
Ninus, combats pour lui, dans ce lieu de ténèbres.
N'entens-je pas fa voix parmi des cris funèbres.
Dût ce facré tombeau, profané par mes pas,
Ouvrir pour me punir les goufres du trépas,
J'y defcendrai, j'y vole.., Ah! quels coups de tonnerre
Ont enflammé le ciel, & font trembler la terre!
Je crains, j'efpère.... il vient.

SCENE VI.

NINIAS *une épée sanglante à la main*, AZEMA.

NINIAS.

Ciel ! où suis-je ?

AZEMA.

Ah ! seigneur,
Vous êtes teint de sang, pâle, glacé d'horreur.

NINIAS, *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du sang du parricide.
Au fond de ce tombeau, mon père était mon guide.
J'errais dans les détours de ce grand monument,
Plein de respect, d'horreur & de saisissement ;
Il marchait devant moi : j'ai reconnu la place,
Que son ombre en courroux marquait à mon audace.
Auprès d'une colonne, & loin de la clarté,
Qui sufisait à peine à ce lieu redouté,
J'ai vû briller le fer dans la main du perfide ;
J'ai cru le voir trembler : tout coupable est timide :
J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer vengeur ;
Et d'un bras tout sanglant, qu'animait ma fureur,
Déja je le traînais, roulant sur la poussière,
Vers les lieux d'où partait cette faible lumière :
Mais je vous l'avoûrai, ses sanglots redoublés,
Ses cris plaintifs & sourds, & mal articulés,
Les dieux qu'il invoquait, & le repentir même,
Qui semblait le saisir à son heure suprême ;

La ſainteté du lieu, la pitié dont la voix,
Alors qu'on eſt vengé, fait entendre ſes loix;
Un ſentiment confus, qui même m'épouvante,
M'ont fait abandonner la victime ſanglante.
Azéma, quel eſt donc ce trouble, cet éfroi,
Cette invincible horreur qui s'empare de moi?
Mon cœur eſt pur, ô dieux! mes mains ſont innocentes;
D'un ſang proſcrit par vous vous les voyez fumantes;
Quoi, j'ai ſervi le ciel, & je ſens des remords!

AZEMA.

Vous avez ſatisfait la nature & les morts.
Quittons ce lieu terrible, allons vers votre mère;
Calmez à ſes genoux ce trouble involontaire;
Et puiſqu'Aſſur n'eſt plus...

SCENE VII.

NINIAS, AZEMA, ASSUR.

Aſſur paraît dans l'enfoncement avec Otane & les gardes de la reine.

AZEMA.

Ciel! Aſſur à mes yeux!

NINIAS.

Aſſur!

AZEMA.

Accourez tous, miniſtres de nos dieux;
Miniſtres de nos rois, défendez votre maître.

SCENE

SCENE VIII.

Le grand-prêtre OROES, les mages & le peuple; NINIAS, AZEMA, ASSUR *désarmé*, MITRANE, OTANE.

OTANE.

IL n'en eſt pas beſoin; j'ai fait ſaiſir le traître,
Lorſque dans ce lieu ſaint il allait pénétrer.
La reine l'ordonna, je viens vous le livrer.

NINIAS.

Qu'ai-je fait? & quelle eſt la victime immolée?

OROES.

Le ciel eſt ſatisfait; la vengeance eſt comblée.

En montrant Aſſur.

Peuples, de votre roi voilà l'empoiſonneur:

En montrant Ninias.

Peuples, de votre roi voilà le ſucceſſeur.
Je viens vous l'annoncer, je viens le reconnaître;
Revoyez Ninias, & ſervez votre maître.

ASSUR.

Toi Ninias?

OROES.

Lui-même; un dieu qui l'a conduit
Le ſauva de ta rage, & ce dieu te pourſuit.

ASSUR.

Toi de Sémiramis tu reçus la naiſſance!

NINIAS.

Oui; mais pour te punir j'ai reçu ſa puiſſance.

Allez, délivrez-moi de ce monſtre inhumain.
Il ne méritait pas de tomber ſous ma main.
Qu'il meure dans l'oprobre, & non de mon épée;
Et qu'on rende au trépas ma victime échapée.

Sémiramis parait au pied du tombeau mourante; un mage qui eſt à cette porte la relève.

ASSUR.

Va : mon plus grand ſuplice eſt de te voir mon roi;

Apercevant Sémiramis.

Mais je te laiſſe encor plus malheureux que moi!
Regarde ce tombeau; contemple ton ouvrage.

NINIAS.

Quelle victime, ô ciel, a donc frapé ma rage!

AZEMA.

Ah! fuyez, cher époux!

MITRANE.

Qu'avez-vous fait?

OROES *ſe mettant entre le tombeau & Ninias.*

Sortez,
Venez purifier vos bras enſanglantés;
Remettez dans mes mains ce glaive trop funeſte,
Cet aveugle inſtrument de la fureur céleſte.

NINIAS, *courant vers Sémiramis.*

Ah! cruels, laiſſez-moi le plonger dans mon cœur.

OROES, *tandis qu'on le déſarme.*

Gardez de le laiſſer à ſa propre fureur.

SÉMIRAMIS,

qu'on fait avancer, & qu'on place ſur un fauteuil.

Vien me venger, mon fils : un monſtre ſanguinaire,
Un traître, un ſacrilège, aſſaſſine ta mère.

NINIAS.

O jour de la terreur ! ô crimes inouïs !
Ce facrilège afreux, ce monftre eft votre fils.
Au fein qui m'a nourri cette main s'eft plongée :
Je vous fuis dans la tombe, & vous ferez vengée.

SÉMIRAMIS.

Hélas ! j'y defcendis pour défendre tes jours.
Ta malheureufe mère allait à ton fecours...
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était due.

NINIAS.

Ah ! c'eft le dernier trait à mon ame éperdue.
J'attefte ici les dieux qui conduifaient mon bras,
Ces dieux qui m'égaraient...

SÉMIRAMIS.

Mon fils, n'achève pas :
Je te pardonne tout, fi pour grace dernière,
Une fi chère main ferme au moins ma paupière.

Il fe jette à genoux.

Vien, je te le demande, au nom du même fang,
Qui t'a donné la vie, & qui fort de mon flanc.
Ton cœur n'a pas fur moi conduit ta main cruelle.
Quand Ninus expira, j'étais plus criminelle.
J'en fuis affez punie. Il eft donc des forfaits,
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais !
Ninias, Azéma, que votre hymen éface
L'oprobre dont mon crime a fouillé votre race ;
D'une mère expirante aprochez vous tous deux ;
Donnez-moi votre main ; vivez, régnez heureux,
Cet efpoir me confole... il mêle quelque joie
Aux horreurs de la mort où mon ame eft en proie.

Je la sens... elle vient... songe à Sémiramis,
Ne hai point sa mémoire : ô mon fils, mon cher fils...
C'en est fait....

ORÖES.

La lumière à ses yeux est ravie.
Secourez Ninias, prenez soin de sa vie.
Par ce terrible exemple, aprenez tous, du moins,
Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.
Plus le coupable est grand, plus grand est le suplice.
Rois, tremblez sur le trône, & craignez leur justice.

Fin du cinquiéme & dernier acte.



ORESTE,

TRAGÉDIE;

Telle qu'on la joue aujourd'hui sur le théatre du roi à Paris.

ÉPITRE

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

MADAME,

VOus avez vû paſſer ce ſiécle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût & par vos exemples ; ce ſiécle qui ſert de modéle au nôtre en tant de choſes, & peut-être de reproche, comme il en ſervira à tous les âges. C'eſt dans ces tems illuſtres que les *Condés* vos ayeux, couverts de tant de lauriers, cultivaient & encourageaient les arts ; où un *Boſſuet* immortaliſait les héros, & inſtruiſait les rois ; où un *Fénélon*, le ſecond des hommes dans l'éloquence, & le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enſeignait avec tant de charmes la juſtice & l'humanité ; où les *Racines*, les *Deſ-*

préaux préſidaient aux belles-lettres, *Lully* à la muſique, *le Brun* à la peinture. Tous ces arts, MADAME, furent accueillis ſurtout dans votre palais. Je me ſouviendrai toujours que preſque au ſortir de l'enfance j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme, dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, & qui cultiva l'eſprit de monſeigneur le duc de Bourgogne, ainſi que le vôtre & celui de monſieur le duc du Maine; travaux heureux, dans leſquels il fut ſi puiſſamment ſecondé par la nature. Il prenait quelquefois devant V. A. S. un *Sophocle*, un *Euripide*; il traduiſait ſur le champ en français une de leurs tragédies. L'admiration, l'entouſiaſme dont il était ſaiſi, lui inſpirait des expreſſions qui répondaient à la mâle & harmonieuſe énergie des vers grecs, autant qu'il eſt poſſible d'en aprocher dans la proſe d'une langue à peine tirée de la barbarie, & qui polie par tant de grands auteurs, manque encor pourtant de préciſion, de force & d'abondance. On ſait qu'il eſt impoſſible de faire paſſer dans aucune langue moderne la valeur des expreſſions grecques; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples. Un ſeul terme y ſufit, pour repréſenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un dieu qui lance au loin ſes traits, ou les ſommets des rochers frapés ſouvent de la foudre. Non-ſeulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination; mais chaque terme, comme on ſait, avait une mélo-

die marquée, & charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'eſprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poëte grec eſt toujours faible, ſéche & indigente. C'eſt du caillou & de la brique, avec quoi on veut imiter des palais de porphyre. Cependant monſieur *de Maléſieu*, par des éforts que produiſait un entouſiaſme ſubit, & par un récit véhément, ſemblait ſupléer à la pauvreté de la langue, & mettre dans ſa déclamation toute l'ame des grands hommes d'Athènes. Permettez-moi, MADAME, de rapeller ici ce qu'il penſait de ce peuple inventeur, ingénieux & ſenſible, qui enſeigna tout aux Romains ſes vainqueurs, & qui longtems après ſa ruine & celle de l'empire romain, a ſervi encor à tirer l'Europe moderne de ſa groſſière ignorance.

Il connaiſſait Athènes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connaiſſent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de ſtatues des plus grands maîtres, ces colonnes qui ornaient les marchés publics, ces monumens de génie & de grandeur, ce théâtre ſuperbe & immenſe, bâti dans une grande place, entre la ville & la citadelle, où les ouvrages des *Sophocles* & des *Euripides* étaient écoutés par les *Périclès* & par les *Socrates*, & où de jeunes gens n'aſſiſtaient pas debout & en tumulte; en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les arts en tous les genres, était préſent à ſon eſprit. Il était bien loin de penſer comme ces hommes ridiculement auſtères, & ces faux poli-

tiques, qui blâment encor les Athéniens d'avoir été trop ſomptueux dans leurs jeux publics, & qui ne ſavent pas que cette magnificence même enrichiſſait Athènes, en attirant dans ſon ſein une foule d'étrangers, qui venaient l'admirer & prendre chez elle des leçons de vertu & d'éloquence.

Vous engageâtes, MADAME, cet homme d'un eſprit preſque univerſel, à traduire avec une fidélité pleine d'élégance & de force l'*Iphigénie en Tauride* d'*Euripide*. On la repréſenta dans une fète qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S., fète digne de celle qui la recevait, & de celui qui en faiſait les honneurs; vous y repréſentiez *Iphigénie*. Je fus témoin de ce ſpectacle; je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre français; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce ſujet tragique; je me livrai aux mœurs & aux coutumes de la Grèce, d'autant plus aiſément, qu'à peine j'en connaiſſais d'autres; j'admirai l'antique dans toute ſa noble ſimplicité. Ce fut là ce qui me donna la premiére idée de faire la tragédie d'*Oedipe*, ſans même avoir lu celle de *Corneille*. Je commençai par m'eſſayer, en traduiſant la fameuſe ſcène de *Sophocle*, qui contient la double confidence de *Jocaſte* & d'*Oedipe*. Je la lus à quelques-uns de mes amis qui fréquentaient les ſpectacles, & à quelques acteurs; ils m'aſſurèrent que ce morceau ne pourait jamais réuſſir en France; ils m'exhortèrent à lire *Corneille*, qui l'avait ſoigneuſement évité; & me dirent tous,

que ſi je ne mettais, à ſon exemple, une intrigue amoureuſe dans *Oedipe*, les comédiens même ne pouraient pas ſe charger de mon ouvrage. Je lus donc l'*Oedipe* de *Corneille*, qui ſans être mis au rang de *Cinna* & de *Polyeucte*, avait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus revolté d'un bout à l'autre: mais il falut céder à l'exemple & à la mauvaiſe coutume. J'introduiſis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraiſſait trop choquante, mais au moins le reſſouvenir d'une paſſion éteinte: je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs ſur ce ſujet.

V. A. S. ſe ſouvient que j'eus l'honneur de lire *Oedipe* devant elle; la ſcène de *Sophocle* ne fut aſſurément pas condamnée à ce tribunal; mais vous, & monſieur le cardinal de *Polignac*, & monſieur de *Maléſieu*, & tout ce qui compoſait votre cour, vous me blâmâtes univerſellement, & avec très-grande raiſon, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où *Sophocle* avait ſi bien réuſſi ſans ce malheureux ornement étranger; & ce qui ſeul avait fait recevoir ma piéce, fut préciſément le ſeul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouèrent à regret l'*Oedipe*, dont ils n'eſpéraient rien. Le public fut entiérement de votre avis; tout ce qui était dans le goût de *Sophocle* fut aplaudi généralement; & ce qui reſſentait un peu la paſſion de l'amour, fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet,

MADAME, quelle place pour la galanterie que le parricide & l'inceste qui désolent une famille, & la contagion qui ravage un pays! Et quel exemple plus frapant du ridicule de notre théâtre & du pouvoir de l'habitude, que *Corneille* d'un côté, qui fait dire à *Théſée:*

> Quelque ravage afreux qu'étale ici la peste,
> L'abſence aux vrais amans est encor plus funeste:

& moi, qui ſoixante ans après lui, viens faire parler une vieille *Jocaste* d'un vieil amour; & tout cela pour complaire au goût le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature?

Qu'une *Phèdre*, dont le caractère est le plus théâtral qu'on ait jamais vû, & qui est presque la ſeule que l'antiquité ait repréſentée amoureuſe; qu'une *Phèdre*, dis-je, étale les fureurs de cette paſſion funeste; qu'une *Roxane*, dans l'oiſiveté du ſerrail, s'abandonne à l'amour & à la jalouſie; qu'*Ariane* ſe plaigne au ciel & à la terre d'une infidélité cruelle; qu'*Oroſmane* tue ce qu'il adore: tout cela est vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, ſuivi de remors, arrache de nobles larmes. Point de milieu: il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraiſſe pas; il n'est point fait pour la ſeconde place. Mais que *Néron* ſe cache derrière une tapiſſerie pour entendre les diſcours de ſa maîtreſſe & de ſon rival; mais que le vieux *Mithridate* ſe ſerve d'une ruſe comique,

pour ſavoir le ſecret d'une jeune perſonne aimée par ſes deux enfans; mais que *Maxime*, même dans la piéce de *Cinna*, ſi remplie de beautés mâles & vrayes, ne découvre en lâche une conſpiration ſi importante, que parce qu'il eſt imbécillement amoureux d'une femme dont il devait connaître la paſſion pour *Cinna*, & qu'on diſe pour raiſon,

> L'amour rend tout permis,
> Un véritable amant ne connaît point d'amis;

mais qu'un vieux *Sertorius* aime je ne ſais quelle *Viriate*, & qu'il ſoit aſſaſſiné par *Perpenna*, amoureux de cette eſpagnole; tout cela eſt petit & puéril, il le faut dire hardiment; & ces petiteſſes nous mettraient prodigieuſement au-deſſous des Athéniens, ſi nos grands maîtres n'avaient racheté ces défauts, qui ſont de notre nation, par les ſublimes beautés qui ſont uniquement de leur génie.

Une choſe à mon ſens aſſez étrange, c'eſt que les grands poëtes tragiques d'Athènes ayent ſi ſouvent traité des ſujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une *Electre*, une *Iphigénie*, une *Mérope*, un *Alcméon*, & que nos grands modernes négligeant de tels ſujets, n'ayent preſque traité que l'amour, qui eſt ſouvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois annoblir cet amour par la politique; mais un amour qui n'eſt pas furieux eſt froid, & une politique qui n'eſt pas

une ambition forcenée eſt plus froide encore. Des raiſonnemens politiques ſont bons dans *Polybe*, dans *Machiavel*; la galanterie eſt à ſa place dans la comédie & dans des contes: mais rien de tout cela n'eſt digne du pathétique & de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avait dans la tragédie prévalu au point, qu'une grande princeſſe, qui par ſon eſprit, & par ſon rang, ſemblait en quelque ſorte excuſable de croire que tout le monde devait penſer comme elle, imagina qu'un adieu de *Titus* & de *Bérénice* était un ſujet tragique: elle le donna à traiter aux deux maîtres de la ſcène. Aucun des deux n'avait jamais fait de piéce, dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un ſecond rôle; mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les ſeules ſcènes du *Cid*, qu'il avait imitées de l'eſpagnol; l'autre, toujours élégant & tendre, était éloquent dans tous les genres, & ſavant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite ſituation les ſentimens les plus délicats: auſſi le premier fit de *Titus* & de *Bérénice* un des plus mauvais ouvrages qu'on connaiſſe au théâtre; l'autre trouva le ſecret d'intéreſſer pendant cinq actes, ſans autre fond que ces paroles: *Je vous aime, & je vous quitte.* C'était, à la vérité, une paſtorale entre un empereur, une reine & un roi, & une paſtorale cent fois moins tragique que les ſcènes intéreſſantes du *Paſtor fido*. Ce ſuccès avait perſuadé tout le public, & tous les auteurs, que l'amour ſeul devait être à jamais l'ame de toutes les tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il était capable de mieux faire, & qu'il se repentit d'avoir afaibli la scène par tant de déclarations d'amour, par tant de sentimens de jalousie & de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déja osé le dire, de *Ménandre* que de *Sophocle* & d'*Euripide*. Il composa son chef-d'œuvre d'*Athalie*; mais quand il se fut ainsi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant & un prêtre, pussent former une tragédie intéressante: l'ouvrage le plus aprochant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes, resta longtems méprisé, & son illustre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vû son siécle éclairé, mais corrompu, ne pas rendre justice à son chef-d'œuvre.

Il est certain que si ce grand homme avait vécu, & s'il avait cultivé un talent, qui seul avait fait sa fortune & sa gloire, & qu'il ne devait pas abandonner, il eût rendu au théâtre son ancienne pureté, il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands sujets de l'antiquité. Il avait commencé l'*Iphigénie en Tauride*, & la galanterie n'entrait point dans son plan: il n'eût jamais rendu amoureux ni *Agamemnon*, ni *Oreste*, ni *Electre*, ni *Téléphonte*, ni *Ajax*; mais ayant malheureusement quitté le théâtre avant de l'épurer, tous ceux qui le suivirent imitèrent & outrèrent ses défauts sans atteindre à aucune de ses beautés. La morale des opéra de *Quinault* entra dans presque toutes les scènes tragiques: tantôt c'est

un *Alcibiade*, qui avoue que *dans ces tendres momens il a toujours éprouvé qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.* Tantôt c'eſt une *Ameſtris*, qui dit que

> La fille d'un grand roi
> Brule d'un feu ſecret, ſans honte & ſans éfroi.

Ici un *Agnonide*

> De la belle Chryſis en tout lieu ſuit les pas,
> Adorateur conſtant de ſes divins apas.

Le féroce *Arminius*, ce défenſeur de la Germanie, proteſte *qu'il vient lire ſon ſort dans les yeux d'Iſménie*, & vient dans le camp de *Varus* pour voir *ſi les beaux yeux de cette Iſménie daignent lui montrer leur tendreſſe ordinaire.* Dans *Amaſis*, qui n'eſt autre choſe que la *Mérope* chargée d'épiſodes romaneſques, une jeune héroïne, qui depuis trois jours a vû un moment dans une maiſon de campagne un jeune inconnu dont elle eſt épriſe, s'écrie avec bienſéance:

> C'eſt ce même inconnu, pour mon repos, hélas!
> Autant qu'il le devait, il ne ſe cacha pas;
> Et pour quelques momens qu'il s'ofrit à ma vue,
> Je le vis, j'en rougis; mon ame en fut émue.

Dans *Athénaïs*, un prince de Perſe ſe déguiſe pour aller voir ſa maîtreſſe à la cour d'un empereur romain. On croit lire enfin les romans

de

de mademoiſelle *Scudéri*, qui peignait des bourgeois de Paris ſous le nom de héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût déteſtable, & qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers ſenſés, il arriva, par malheur, que monſieur de *Longepierre*, très-zélé pour l'antiquité, mais qui ne connaiſſait pas aſſez notre théâtre, & qui ne travaillait pas aſſez ſes vers, fit repréſenter ſon *Electre*. Il faut avouer qu'elle était dans le goût antique; une froide & malheureuſe intrigue ne défigurait pas ce ſujet terrible; la piéce était ſimple & ſans épiſode: voilà ce qui lui valait, avec raiſon, la faveur déclarée de tant de perſonnes de la première conſidération, qui eſpéraient qu'enfin cette ſimplicité précieuſe, qui avait fait le mérite des grands génies d'Athènes, pourait être bien reçue à Paris, où elle avait été ſi négligée.

Vous étiez, MADAME, auſſi bien que feue madame la princeſſe de *Conty*, à la tête de ceux qui ſe flataient de cette eſpérance; mais malheureuſement les défauts de la piéce françaiſe l'emportèrent ſi fort ſur les beautés qu'il avait empruntées de la Grèce, que vous avouâtes à la repréſentation, que c'était une ſtatue de *Praxitèle* défigurée par un moderne. Vous eutes le courage d'abandonner ce qui en éfet n'était pas digne d'être ſoutenu; ſachant très-bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages, eſt auſſi contraire aux progrès de l'eſprit, que le

déchaînement contre les bons. Mais la chute de cette *Electre* fit en même tems grand tort aux partiſans de l'antiquité : on ſe prévalut très-mal-à-propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original ; & pour achever de corrompre le goût de la nation, on ſe perſuada qu'il était impoſſible de ſoutenir, ſans une intrigue amoureuſe, & ſans des avantures romaneſques, ces ſujets que les Grecs n'avaient jamais deshonorés par de telles épiſodes ; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il était impoſſible de les imiter ſans être condamné par ſon ſiécle : étrange contradiction ! car ſi en éfet la lecture en plaît, comment la repréſentation en peut-elle déplaire ?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avaient de défectueux & de faible. Il eſt même très-vraiſemblable, que les défauts où ils tombèrent furent relevés de leur tems. Je ſuis perſuadé, MADAME, que les bons eſprits d'Athènes condamnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations, dont *Sophocle* avait chargé ſon *Electre* : ils dûrent remarquer, qu'il ne fouillait pas aſſez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres, non-ſeulement à la langue grecque, mais aux mœurs, au climat, au tems, qu'il ferait ridicule de vouloir tranſplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'*Electre* de *Sophocle*, il s'en faut beaucoup ; j'en ai pris, autant que je l'ai pû, tout l'eſprit & toute la ſubſtance. Les fêtes que célébraient *Egiſte* & *Clytemneſtre*,

& qu'ils apellaient les festins d'*Agamemnon*, l'arrivée d'*Oreste* & de *Pylade*, l'urne dans laquelle on croit que sont renfermées les cendres d'*Oreste*, l'anneau d'*Agamemnon*, le caractère d'*Electre*, celui d'*Iphise* qui est précisément *la Chrysothemis* de *Sophocle*, & surtout les remors de *Clytemnestre*, tout est puisé dans la tragédie grecque; car lorsque celui qui fait à *Clytemnestre* le récit de la prétendue mort d'*Oreste*, lui dit: *Eh quoi, madame, cette mort vous aflige?* *Clytemnestre* répond; *Je suis mère, & par là malheureuse; une mère, quoiqu'outragée, ne peut haïr son sang:* elle cherche même à se justifier devant *Electre* du meurtre d'*Agamemnon:* elle plaint sa fille; & *Euripide* a poussé encor plus loin que *Sophocle* l'atendrissement & les larmes de *Clytemnestre:* voilà ce qui fut aplaudi chez le peuple le plus judicieux & le plus sensible de la terre: voilà ce que j'ai vû senti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'est en éfet plus dans la nature qu'une femme, criminelle envers son époux, & qui se laisse atendrir par ses enfans, qui reçoit la pitié dans son cœur altier & farouche, qui s'irrite, qui reprend la dureté de son caractère quand on lui fait des reproches trop violens, & qui s'apaise ensuite par les soumissions & par les larmes: le germe de ce personnage était dans *Sophocle* & dans *Euripide*, & je l'ai dévelopé. Il n'apartient qu'à l'ignorance & à la présomption, qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens: il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me ſuis impoſé, ſurtout, la loi de ne pas m'écarter de cette ſimplicité, tant recommandée par les Grecs, & ſi dificile à ſaiſir; c'était là le vrai caractère de l'invention & du génie; c'était l'eſſence du théâtre: un perſonnage étranger, qui dans l'*Oedipe* ou dans *Electre* ferait un grand rôle, qui détournerait ſur lui l'attention, ſerait un monſtre aux yeux de quiconque connaît les anciens & la nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art & le génie conſiſtent à trouver tout dans ſon ſujet, & non pas à chercher hors de ſon ſujet. Mais comment imiter cette pompe & cette magnificence vraiment tragique des vers de *Sophocle*, cette élégance, cette pureté, ce naturel, ſans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) ſerait un mauvais ouvrage?

J'ai donné au moins à ma nation quelque idée d'une tragédie ſans amour, ſans confidens, ſans épiſodes; le petit nombre des partiſans du bon goût m'en ſait gré, les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injuſtice de la perſécution & les ténèbres de l'ignorance ſont diſſipées. C'eſt à vous, MADAME, à conſerver les étincelles qui reſtent encor parmi nous de cette lumière précieuſe que les anciens nous ont tranſmiſe. Nous leur devons tout: aucun art n'eſt né parmi nous, tout y a été tranſplanté: mais la terre, qui porte ces fruits étrangers, s'épuiſe & ſe laſſe; & l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, percerait encor quelquefois malgré la culture; les diſciples d'Athènes & de Rome deviendraient des Goths

& des Vandales amollis par les mœurs des Sibarites, ſans cette protection éclairée & attentive des perſonnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie, elles encouragent notre nation, qui eſt plus faite pour imiter que pour inventer, & qui cherche toujours dans le ſang de ſes maîtres les leçons & les exemples dont elle a beſoin. Tout ce que je déſire, MADAME, c'eſt qu'il ſe trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché, qui tire le théâtre de cette molleſſe & de cette afféterie où il eſt plongé, qui le rende reſpectable aux eſprits les plus auſtères, digne du très-petit nombre de chefs-d'œuvres que nous avons, & enfin du ſufrage d'un eſprit tel que le vôtre, & de ceux qui peuvent vous reſſembler.



A C T E U R S.

ORESTE, fils de Clytemnestre & d'Agamemnon.

ELECTRE, } sœurs d'Oreste.
IPHISE, }

CLYTEMNESTRE, épouse d'Egiste.

EGISTE, tyran d'Argos.

PILADE, ami d'Oreste.

PAMMENE, vieillard attaché à la famille d'Agamemnon.

DIMAS, officier des gardes.

Suite.

Le théâtre doit représenter le rivage de la mer ; un bois, un temple, un palais, & un tombeau, d'un côté ; & de l'autre, Argos dans le lointain.

ORESTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

EST-il vrai, cher Pammène ! & ce lieu folitaire,
Ce palais exécrable où languit ma mifère,
Me verra-t-il goûter la funefte douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma fœur ?
La malheureufe Electre, à mes douleurs fi chère,
Vient-elle avec Egifte au tombeau de mon père ?
Egifte ordonne-t-il qu'en ces folemnités
Le fang d'Agamemnon paraiffe à fes côtés ?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine,
Qui célèbre le crime, & que ce jour amène ?

PAMMENE.

Miniftre malheureux d'un temple abandonné,
Du fond de ces déferts où je fuis confiné,
J'adreffe au ciel des vœux pour le retour d'Orefte,
Je pleure Agamemnon, j'ignore tout le refte.

O respectable Iphise ! ô pur sang de mon roi !
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'éfroi.
Les desseins d'une cour en horreurs si fertile,
Pénètrent rarement dans mon obscur asyle.
Mais on dit qu'en effet Egiste soupçonneux,
Doit entraîner Electre à ces funèbres jeux ;
Qu'il ne soufrira plus qu'Electre en son absence
Apelle par ses cris Argos à la vengeance.
Il redoute sa plainte ; il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ses clameurs ;
Et d'un œil vigilant épiant sa conduite,
Il la traite en esclave, & la traine à sa suite.

IPHISE.

Ma sœur esclave ! ô ciel ! ô sang d'Agamemnon !
Un barbare à ce point outrage encor ton nom !
Et Clytemnestre, hélas ! cette mère cruelle,
A permis cet afront qui rejaillit sur elle !

PAMMENE.

Peut-être votre sœur, avec moins de fierté,
Devait de son tyran braver l'autorité ;
Et n'ayant contre lui que d'impuissantes armes,
Mêler moins de reproche & d'orgueil à ses larmes.
Qu'a produit sa fierté ? que servent ses éclats ?
Elle irrite un barbare, & ne nous venge pas.

IPHISE.

On m'a laissé du moins, dans ce funeste asyle,
Un destin sans oprobre, un malheur plus tranquile.
Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,
Loin de ses ennemis, & loin de son bourreau :

Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egiste.
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir,
Que lorsque rapellant le tems du desespoir,
Le soleil à regret ramène la journée,
Où le ciel a permis ce barbare hyménée,
Où ce monstre enyvré du sang du roi des rois,
Où Clytemnestre....

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

HElas! est-ce vous que je vois,
Ma sœur?...

ELECTRE.

Il est venu ce jour où l'on aprête
Les détestables jeux de leur coupable fête.
Electre leur esclave, Electre votre sœur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un destin moins afreux permet que je vous voye;
A ma douleur profonde il méle un peu de joye;
Et vos pleurs & les miens ensemble confondus...

ELECTRE.

Des pleurs? Ah ma faiblesse en a trop répandus.
Des pleurs! Ombre sacrée: ombre chère & sanglante,
Est-ce-là le tribut qu'il faut qu'on te présente?

C'eſt du ſang que je dois; c'eſt du ſang que tu veux;
C'eſt parmi les aprêts de tes indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe, où mon tyran m'entraîne,
Que ranimant ma force & ſoulevant ma chaîne,
Mon bras, mon faible bras oſera l'égorger,
Au tombeau que ſa rage oſe encor outrager.
Quoi! j'ai vû Clytemneſtre avec lui conjurée,
Lever ſur ſon époux ſa main trop aſſurée?
Et nous ſur le tyran nous ſuſpendons des coups,
Que ma mère à mes yeux porta ſur ſon époux!
O douleur! ô vengeance! ô vertu qui m'anime,
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pû les crimes?
Nous ſeules déſormais devons nous ſecourir:
Craignez-vous de fraper? craignez-vous de mourir?
Secondez de vos mains ma main deſeſpérée;
Fille de Clytemneſtre, & rejetton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah! modérez ces tranſports impuiſſans;
Commandez, chère Electre, au trouble de vos ſens;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes:
Qui peut nous ſeconder? comment trouver des armes?
Comment fraper un roi de gardes entouré,
Vigilant, ſoupçonneux, par le crime éclairé?
Hélas! à nos regrets n'ajoutons point de craintes;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ELECTRE.

Je veux qu'il les écoute; oui, je veux dans ſon cœur
Empoiſonner ſa joie, y porter ma douleur,

Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre;
Qu'ils apellent la foudre, & la fassent descendre;
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom,
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas! cette douleur captive,
Ces faibles sentimens de votre ame craintive;
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug apesanti n'est tombé que sur moi.
Vous n'êtes point esclave, & d'oprobres nourrie.
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtemens de mort, ces aprêts, ce festin,
Ce festin détestable, où le fer à la main,
Clytemnestre! ma mère! ah! cette horrible image
Est présente à mes yeux, présente à mon courage.
C'est là, c'est en ces lieux, où vous n'osez pleurer,
Où vos ressentimens n'osent se déclarer,
Que j'ai vû votre père attiré dans le piége,
Se débattre & tomber sous leur main sacrilége.
Pammène, aux derniers cris, aux sanglots de ton roi,
Je crois te voir encor accourir avec moi;
J'arrive. Quel objet! une femme en furie
Recherchait dans son flanc les restes de sa vie.
Tu vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connaissait pas,
Près du corps tout sanglant de son malheureux père;
A son secours encor il apellait sa mère.
Clytemnestre apuyant mes soins oficieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux;
Et s'arrêtant du moins au milieu de son crime,
Nous laissa loin d'Egiste emporter la victime.

Oreste, dans ton ſang conſommant ſa fureur,
Egiſte a-t-il détruit l'objet de ſa terreur?
Es-tu vivant encor? as-tu ſuivi ton père?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère.
Mes mains portent des fers; & mes yeux pleins de pleurs,
N'ont vû que des forfaits & des perſécuteurs.

PAMMENE.

Filles d'Agamemnon, race divine & chère,
Dont j'ai vû la ſplendeur & l'horrible miſère,
Permettez que ma voix puiſſe encor en vous deux
Réveiller cet eſpoir qui reſte aux malheureux.
Avez-vous donc des dieux oublié les promeſſes?
Avez-vous oublié que leurs mains vengereſſes
Doivent conduire Oreſte en cet afreux ſéjour,
Où ſa ſœur avec moi lui conſerva le jour?
Qu'il doit punir Egiſte au lieu même où vous êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où ſon lâche aſſaſſin
Inſulte encor au roi, dont il perça le ſein?
La parole des dieux n'eſt point vaine & trompeuſe;
Leurs deſſeins ſont couverts d'une nuit ténébreuſe;
La peine ſuit le crime : elle arrive à pas lents.

ELECTRE.

Dieux qui la préparez, que vous tardez longtems!

IPHISE.

Vous le voyez, Pammène; Egiſte renouvelle
De ſon hymen ſanglant la pompe criminelle.

ELECTRE.

Et mon frère exilé de déſerts en déſerts,
Semble oublier ſon père, & négliger mes fers.

PAMMENE.

Comptez les tems : voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à se joindre au courage :
Espérez son retour, espérez dans les dieux.

ELECTRE.

Sage & prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience ;
Hélas ! vous me rendez un rayon d'espérance.
Qui pourrait de ces dieux encenser les autels,
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime insolent, dans son heureuse yvresse,
Écrasait à loisir l'innocente faiblesse ?
Dieux, vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur ;
Votre bras suspendu frapera l'opresseur.
Oreste, enten ma voix, celle de ta patrie,
Celle du sang versé qui t'apelle & qui crie :
Vien du fond des déserts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre ?
C'est au monstre d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des rois, que tu dois t'adresser :
Vien ; qu'Electre te guide au sein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs, & cette plainte amère ;
Votre mère paraît.

ELECTRE.

Ai-je encor une mère ?

SCENE III.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

CLYTEMNESTRE.

ALlez ; que l'on me laiſſe en ces lieux retirés ;
Pammène, éloignez-vous ; mes filles, demeurez.

IPHISE.

Hélas ! ce nom ſacré diſſipe mes allarmes.

ELECTRE.

Ce nom, jadis ſi ſaint, redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

J'ai voulu ſur mon ſort, & ſur vos intérêts,
Vous dévoiler enfin mes ſentimens ſecrets.
Je rens grace au deſtin, dont la rigueur utile,
De mon ſecond époux rendit l'hymen ſtérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeſte flanc,
Un ſang que j'aurais vû l'ennemi de mon ſang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie ;
Et les chagrins ſecrets dont je fus pourſuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pouront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne ſont point étrangères :
Même en dépit d'Egiſte elles m'ont été chères :
Je n'ai point étouffé mes premiers ſentimens ;
Et malgré la fureur de ſes emportemens,
Electre, dont l'enfance a conſolé ſa mère
Du ſort d'Iphigénie, & des rigueurs d'un père,

Electre qui m'outrage, & qui brave mes loix,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

ELECTRE.

Qui! vous, madame, ô ciel! vous m'aimeriez encore?
Quoi, vous n'oubliez point ce sang qu'on deshonore?
Ah, si vous conservez des sentimens si chers,
Observez cette tombe,... & regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir; votre esprit inflexible
Se plait à m'accabler d'un souvenir horrible:
Vous portez le poignard dans ce cœur agité;
Vous frapez une mère, & je l'ai mérité.

ELECTRE.

Eh bien, vous désarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur est toujours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos piés
Ces reproches sanglans trop longtems essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egiste dans mon cœur je vous ai séparée.
Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir;
J'ai pleuré sur ma mère, & n'ai pu vous haïr.
Ah! si le ciel enfin vous parle & vous éclaire,
S'il vous donne en secret un remords salutaire,
Ne le repoussez pas: laissez-vous pénétrer
A la secrette voix qui vous daigne inspirer.
J'ose y joindre la mienne, oui, malgré mon injure,
Je me jette à vos pieds, rapellez la nature.
Rapellez votre fils, qu'il revienne en ces lieux,
Reprendre de vos mains le rang de ses ayeux;

Qu'il puniſſe un tyran; qu'il régne; qu'il vous aime;
Qu'il venge Agamemnon, ſes filles, & vous-même.
Faites venir Oreſte.

CLYTEMNESTRE.

Electre, levez vous;
Ne parlez point d'Oreſte, & craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée;
Mais d'un maître abſolu la puiſſance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas:
Et vous l'avez forcé d'apeſantir ſon bras.
Moi-même qui me vois ſa première ſujette,
Moi qu'ofenſa toujours votre plainte indiſcrette,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encor, au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous ſeule un afront qui m'outrage:
Pliez à votre état ce ſuperbe courage;
Aprenez d'une ſœur comme il faut s'afliger,
Comme on cède au deſtin, quand on veut le changer.
Je voudrais dans le ſein de ma famille entière,
Finir un jour en paix ma fatale carrière.
Mais ſi vous vous hâtez, ſi vos ſoins imprudens
Apellent en ces lieux Oreſte avant le tems,
Si d'Egiſte jamais il afronte la vue,
Vous hazardez ſa vie, & vous êtes perdue;
Et malgré la pitié dont mes ſens ſont atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ELECTRE.

Lui, votre époux? O ciel! lui, ce monſtre?... Ah, ma mère,
Eſt-ce ainſi qu'en effet vous plaignez ma miſère?

A quoi

À quoi vous sert, hélas! ce remords passager?
Ce sentiment si tendre était-il étranger?
Vous menacez Electre, & votre fils lui-même!

A Iphise.

Ma sœur! & c'est ainsi qu'une mère nous aime?

A Clytemnestre.

Vous menacez Oreste!... Hélas, loin d'espérer
Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore si le ciel a conservé sa vie;
J'ignore si ce maître abominable, impie,
Votre époux, puisqu'ainsi vous l'osez apeller,
Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame; croyez-nous; je jure, j'en atteste
Les dieux dont nous sortons, & la mère d'Oreste,
Que loin de l'apeller dans ce séjour de mort,
Nos yeux, nos tristes yeux sont fermés sur son sort.
Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de ses sœurs gémissantes:
N'afligez plus Electre: on peut à ses douleurs
Pardonner le reproche, & permettre les pleurs.

ELECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;
Quand je parle d'Oreste, on redouble ma crainte.
Je connais trop Egiste, & sa férocité;
Et mon frère est perdu, puisqu'il est redouté.

CLYTEMNESTRE.

Votre frère est vivant: reprenez l'espérance.
Mais s'il est en danger, c'est par votre imprudence.

Modérez vos fureurs, & ſachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, reſpecter mon ennui.
Vous penſez que je viens, heureuſe & triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante.
Electre, cette fête eſt un jour de douleur;
Vous pleurez dans les fers, & moi dans ma grandeur.
Je ſais quels vœux forma votre haine inſenſée.
N'implorez plus les dieux; ils vous ont exaucée.
Laiſſez-moi reſpirer.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE *ſeule.*

L'Aſpect de mes enfans
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen, fatal hymen, crime longtems proſpère,
Nœuds ſanglans qu'ont formés le meurtre & l'adultère,
Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,
Quel eſt donc cet éfroi dont vous me pénétrez?
Mon bonheur eſt détruit, l'yvreſſe eſt diſſipée:
Une lumière horrible en ces lieux m'a frapée.
Qu'Egiſte eſt aveuglé, puiſqu'il ſe croit heureux!
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux;
Il triomphe, & je ſens ſuccomber mon courage.
Pour la première fois je redoute un préſage;
Je crains Argos, Electre, & ſes lugubres cris,
La Grèce, mes ſujets, mon fils, mon propre fils.

Ah, quelle destinée, & quel afreux suplice,
De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse!
De n'oser prononcer, sans des troubles cruels,
Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels!
Je chassai de mon cœur la nature outragée;
Je tremble au nom d'un fils; la nature est vengée.

SCENE V.

EGISTE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

AH! trop cruel Egiste, où guidiez-vous mes pas?
Pourquoi revoir ces lieux consacrés au trépas?

EGISTE.

Quoi, ces solemnités, qui vous étaient si chères,
Ces gages renaissans de nos destins prospères,
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur!
Ce jour de notre hymen est-il un jour d'horreur?

CLYTEMNESTRE.

Non; mais ce lieu, peut-être, est pour nous redoutable.
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourmens nouveaux tous mes sens sont ouverts.
Iphise dans les pleurs, Electre dans les fers,
Du sang versé par nous cette demeure empreinte,
Oreste, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

EGISTE.

Laissez gémir Iphise, & vous ressouvenez,
Qu'après tous nos afronts trop longtems pardonnés,

L'impétueuse Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, & je ne prétens pas
Que de ses cris plaintifs allarmant mes états,
Dans Argos désormais sa dangereuse audace
Ose des dieux sur nous rapeller la menace,
D'Oreste aux mécontens promettre le retour.
On n'en parle que trop : & depuis plus d'un jour,
Partout le nom d'Oreste a blessé mon oreille ;
Et ma juste colère à ce bruit se réveille.

CLYTEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous ? tout mon cœur en frémit ;
On prétend qu'en secret un oracle a prédit,
Qu'un jour en ce lieu même, où mon destin me guide,
Il porterait sur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les dieux ? Pourquoi vous présenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, & qu'on peut éviter ?

EGISTE.

Ne craignez rien d'Oreste. Il est vrai qu'il respire :
Mais loin que dans le piége Oreste nous attire,
Lui-même à ma poursuite il ne peut échaper.
Déja de toutes parts j'ai sû l'enveloper.
Errant & poursuivi de rivage en rivage,
Il promène en tremblant son impuissante rage ;
Aux forêts d'Epidaure il s'est enfin caché.
D'Epidaure en secret le roi m'est attaché :
Plus que vous ne pensez on prend notre défense.

CLYTEMNESTRE.

Mais, quoi, mon fils!

EGISTE.

Je fais quelle eſt ſa violence:
Il eſt fier, implacable, aigri par ſon malheur;
Digne du ſang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEMNESTRE.

Ah, ſeigneur! elle eſt juſte.

EGISTE.

Il faut la rendre vaine.
Vous ſavez qu'en ſecret j'ai fait partir Pliſtène:
Il eſt dans Epidaure.

CLYTEMNESTRE.

A quel deſſein? pourquoi?

EGISTE.

Pour aſſurer mon trône, & calmer votre éfroi.
Oui, Pliſtène mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom, & de mon diadême,
Eſt trop intéreſſé, madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez ſoupçonner.
Il vous tient lieu de fils, n'en connaiſſez plus d'autre.
Vous ſavez, pour unir ma famille & la vôtre,
Qu'Electre eût pû prétendre à l'hymen de mon fils,
Si ſon cœur à vos loix eût été plus ſoumis,
Si vos ſoins avaient pû fléchir ſon caractère;
Mais je punis la ſœur, & je cherche le frère;
Pliſtène me ſeconde; en un mot, il vous ſert:
Notre ennemi commun ſans doute eſt découvert.

Vous frémissez, madame?

CLYTEMNESTRE.

O nouvelles victimes!
Ne puis-je respirer qu'à force de grands crimes?
Egiste, vous savez qui j'ai privé du jour...
Le fils que j'ai nourri périrait à son tour!
Ah, de mes jours usés le déplorable reste
Doit-il être acheté par un prix si funeste?

EGISTE.

Songez....

CLYTEMNESTRE.

Soufrez du moins que j'implore une fois
Ce ciel dont si longtems j'ai méprisé les loix.

EGISTE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obstacles?
Qu'attendez-vous ici du ciel, & des oracles?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés?

CLYTEMNESTRE.

Vous rapellez des tems dont ils sont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les dieux, la crainte les consulte.
N'insultez point, seigneur, à mes sens afaiblis.
Le tems qui change tout, a changé mes esprits;
Et peut-être des dieux la main apesantie
Se plait à subjuguer ma fierté démentie.
Je ne sens plus en moi ce courage emporté,
Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère:
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère;

Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils, mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne & m'abhorre;
L'idée en est horrible : & je suis mère encore.

EGISTE.

Vous êtes mon épouse, & surtout vous régnez.
Rapellez Clytemnestre à mes yeux indignés.
Ecoutez-vous du sang le dangereux murmure,
Pour des enfans ingrats qui bravent la nature?
Venez; votre repos doit sur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE.

Du repos dans le crime! ah, qui peut s'en flater?

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

Pilade, où ſommes-nous? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obſtiné du deſtin qui me ſuit?
L'infortune d'Oreſte environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Tréſors, armes, ſoldats, a péri dans les mers.
Sans ſecours avec toi jetté dans ces déſerts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le deſtin t'oprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'eſpoir qui m'anime.
A peine as-tu caché, ſous ces rocs eſcarpés,
Quelques triſtes débris au naufrage échapés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête?

PILADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête;
Mais de notre deſtin pourquoi deſeſpérer?
Tu vis, il me ſufit; tout doit me raſſurer.
Un dieu dans Epidaure a conſervé ta vie,
Que le barbare Egiſte a toujours pourſuivie.
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Pliſtène ſous tes coups a fini ſes deſtins.
Marchons ſous la faveur de ce dieu tutélaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père.

ORESTE.

Je n'ai contre un tyran ſur le trône afermi,
Dans ces lieux inconnus qu'Oreſte & mon ami.

PILADE.

C'eſt aſſez; & du ciel je reconnais l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage:
Il veut ſeul accomplir ſes auguſtes deſſeins:
Pour ce grand ſacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance;
Tantôt trompant la terre, & frapant en ſilence,
Il veut en ſignalant ſon pouvoir oublié,
N'armer que la nature, & la ſeule amitié.

ORESTE.

Avec un tel ſecours banniſſons nos allarmes;
Je n'aurai pas beſoin de plus puiſſantes armes.
As-tu dans ces rochers, qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de long efforts,
As-tu caché, du moins, ces cendres de Pliſtène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance & de haine,
Cette urne qui d'Egiſte a dû tromper les yeux?

PILADE.

Echapée au naufrage, elle eſt près de ces lieux.
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée,
Qui dans le ſang troyen fut autrefois trempée,
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger ſa mort,
Ce fer qu'on enleva, quand par un coup du ſort,
Des mains des aſſaſſins ton enfance ſauvée
Fut, loin des yeux d'Egiſte, en Phocide élevée.
L'anneau qui lui ſervait eſt encor en tes mains.

ORESTE.

Comment dès dieux vengeurs accomplir les desseins?
Comment porter encor aux mânes de mon père,
(*en montrant l'épée qu'il porte.*)
Ce glaive qui frapa mon indigne adversaire.
Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel;
Lui-même a tout détruit; un naufrage cruel
Sur ces bords ignorés nous jette à l'avanture.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure?
A ce séjour de crime, où j'ai reçu le jour?

PILADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois sombre & sauvage;
De deuil & de grandeur tout ofre ici l'image.
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triste, levant au ciel des yeux desespérés;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience;
Sur ton malheureux sort il poura s'attendrir.

ORESTE.

Il gémit: tout mortel est donc né pour soufrir!

SCENE II.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

PILADE.

O Qui que vous soyez, tournez vers nous la vue.
La terre où je vous parle est pour nous inconnue.

Vous voyez deux amis, & deux infortunés,
A la fureur des flots longtems abandonnés.
Ce lieu nous doit-il être ou funeste ou propice ?

PAMMENE.

Je sers ici les dieux, j'implore leur justice;
J'exerce en leur présence, en ma simplicité,
Les respectables droits de l'hospitalité.
Daignez sous l'humble toît qu'habite ma vieillesse,
Mépriser des grands rois la superbe richesse:
Venez; les malheureux me sont toujours sacrés.

ORESTE.

Sage & juste habitant de ces bords ignorés,
Que des dieux par nos mains la puissance immortelle,
De votre piété récompense le zèle!
Quel asyle est le vôtre, & quelles sont vos loix?
Quel souverain commande aux lieux où je vous vois?

PAMMENE.

Egiste règne ici, je suis sous sa puissance.

ORESTE.

Egiste? ciel! ô crime! ô terreur! ô vengeance!

PILADE.

Dans ce péril nouveau, gardez de vous trahir.

ORESTE.

Egiste? justes dieux! celui qui fit périr....

PAMMENE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemnestre après ce coup funeste?

PAMMENE.

Elle régne avec lui; l'univers sait le reste.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau?...

PAMMENE.

Ce palais redouté
Est par Egiste même en ce jour habité.
Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage,
Par une main plus digne, & pour un autre usage.
Ce tombeau (pardonnez si je pleure à ce nom)
Est celui de mon roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah! c'en est trop: le ciel épuise mon courage.

PILADE *à Oreste.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton visage.

PAMMENE *à Oreste qui se détourne.*

Etranger généreux, vous vous attendrissez.
Vous voulez retenir les pleurs que vous versez.
Hélas! qu'en liberté votre cœur se déploye;
Plaignez le fils des dieux, & le vainqueur de Troye;
Que des yeux étrangers pleurent au moins son sort,
Tandis que dans ces lieux on insulte à sa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les descendans d'Atrée.
Un Grec doit s'attendrir sur le sort des héros.
Je dois surtout.... Electre est-elle dans Argos?

PAMMENE.

Seigneur, elle est ici....

ORESTE.

Je veux, je cours.

PILADE.

Arrête.

Tu vas braver les dieux, tu hazardes ta tête.
Que je te plains!

(*à Pammène.*)

Daignez, reſpectable mortel,
Dans le temple voiſin nous conduire à l'autel;
C'eſt le premier devoir. Il eſt tems que j'adore
Le dieu qui nous ſauva ſur la mer d'Epidaure.

ORESTE.

Menez nous à ce temple, à ce tombeau ſacré,
Où repoſe un héros lâchement maſſacré:
Je dois à ſa grande ombre un ſecret ſacrifice.

PAMMENE.

Vous, ſeigneur? ô deſtins! ô céleſte juſtice!
Eh quoi! deux étrangers ont un deſſein ſi beau!
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau!
Hélas, le citoyen timidement fidèle
N'oſerait en ces lieux imiter ce ſaint zèle.
Dès qu'Egiſte parait, la piété, ſeigneur,
Tremble de ſe montrer, & rentre au fond du cœur.
Egiſte aporte ici le frein de l'eſclavage.
Trop de danger vous ſuit.

ORESTE.

C'eſt ce qui m'encourage.

PAMMENE.

De tout ce que j'entens que mes ſens ſont ſaiſis!
Je me tais... mais, ſeigneur, mon maître avait un fils,
Qui dans les bras d'Electre.... Egiſte ici s'avance:
Clytemneſtre le ſuit, — évitez leur préſence.

ORESTE.

Quoi! c'eſt Egiſte?

PILADE.

Il faut vous cacher à ſes yeux.

SCENE III.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, *plus loin* PAMMENE, ſuite.

EGISTE *à Pammène.*

A qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux?
L'un de ces deux mortels porte ſur ſon viſage
L'empreinte des grandeurs, & les traits du courage;
Sa démarche, ſon air, ſon maintien m'ont frapé;
Dans une douleur ſombre il ſemble envelopé;
Quel eſt-il? eſt-il né ſous mon obéiſſance?

PAMMENE.

Je connais ſon malheur, & non pas ſa naiſſance.
Je devais des ſecours à ces deux étrangers,
Pouſſés par la tempête à travers ces rochers;
S'ils ne me trompent point, la Grèce eſt leur patrie.

EGISTE.

Répondez d'eux, Pammène: il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi! deux malheureux en ces lieux abordés,
D'un œil ſi ſoupçonneux ſeraient-ils regardés?

EGISTE.

On murmure, on m'allarme, & tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! depuis quinze ans, c'eſt là notre partage:
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint:
Et c'eſt un des poiſons dont mon cœur eſt atteint.

EGISTE *à Pammène.*

Allez, dis-je, & ſachez quel lieu les a vus naître;
Pourquoi près du palais ils ont oſé paraître;
De quel port ils partaient; & ſurtout quel deſſein
Les guida ſur ces mers dont je ſuis ſouverain.

SCENE IV.

EGISTE, CLYTEMNESTRE.

EGISTE.

Clytemneſtre, vos dieux ont gardé le ſilence:
En moi ſeul déſormais mettez votre eſpérance.
Fiez-vous à mes ſoins, vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au deſtin d'Electre, il eſt tems que j'y penſe.
De nos nouveaux deſſeins j'ai peſé l'importance:
Sans doute elle eſt à craindre: & je ſais que ſon nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon:
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence,
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je briſe ſes liens,
Que j'uniſſe par vous ſes intérêts aux miens;
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale.

Parlez-lui, mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus, qu'il nous faudrait venger.
Je me flate avec vous, qu'un si triste esclavage
Doit plier de son cœur la fermeté sauvage,
Que ce passage heureux, & si peu préparé,
Du rang le plus abject à ce premier degré,
Le poids de la raison qu'une mère autorise,
L'ambition surtout la rendra plus soumise.
Gardez qu'elle résiste à sa félicité.
Il reste un châtiment pour sa témérité :
Ici votre indulgence, & le nom de son père,
Nourissent son orgueil au sein de la misère.
Qu'elle craigne, madame, un sort plus rigoureux,
Un exil sans retour, & des fers plus honteux.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

MA fille, aprochez vous : & d'un œil moins austère,
Envisagez ces lieux, & surtout une mère.
Je gémis en secret, comme vous soupirez,
De l'avilissement où vos jours sont livrés ;
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuste haine,
Je m'en aflige en mère, & m'en indigne en reine.
J'obtiens grace pour vous ; vos droits vous sont rendus.

ELECTRE.

Ah, madame ! à vos piés....

CLYTEM-

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ELECTRE.

Eh quoi ?

CLYTEMNESTRE.

De votre ſang ſoutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine,
Réunir ſes enfans trop longtems diviſés.

ELECTRE.

Ah, parlez-vous d'Oreſte? achevez, diſpoſez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même: & votre ame obſtinée
A ſon propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaiſſement c'eſt peu de vous tirer:
Electre, au trône un jour il vous faut aſpirer.
Vous pouvez, ſi ce cœur connaît le vrai courage,
De Micène & d'Argos eſpérer l'héritage:
C'eſt à vous de paſſer, des fers que vous portez,
A ce ſuprême rang des rois dont vous ſortez.
D'Egiſte contre vous j'ai ſû fléchir la haine.
Il veut vous voir en fille, il vous donne Pliſtène.
Pliſtène eſt d'Epidaure attendu chaque jour:
Votre hymen eſt fixé pour ſon heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déja la gloire;
Le paſſé n'eſt plus rien; perdez-en la mémoire.

ELECTRE.

A quel oubli, grands dieux! oſe-t-on m'inviter?
Et quel eſt l'avenir qu'on m'oſe préſenter?

O ſort! ô derniers coups tombés ſur ma famille!

Songez-vous au héros dont Electre eſt la fille?
Madame, oſez-vous bien, par un crime nouveau,
Abandonner Electre au fils de ſon bourreau?
Le ſang d'Agamemnon! qui? moi? la ſœur d'Oreſte,
Electre, au fils d'Egiſte, au neveu de Thieſte!
Ah! rendez-moi mes fers; rendez-moi tout l'afront,
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front;
Rendez-moi les horreurs de cette ſervitude,
Dont j'ai fait une épreuve & ſi longue & ſi rude.
L'oprobre eſt mon partage; il convient à mon ſort,
J'ai ſuporté la honte, & vu de près la mort.
Votre Egiſte cent fois m'en avait menacée;
Mais enfin c'eſt par vous qu'elle m'eſt annoncée.
Cette mort à mes ſens inſpire moins d'éfroi,
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez, de cet afront je vois trop bien la cauſe;
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propoſe.
Vous n'avez plus de fils; ſon aſſaſſin cruel
Craint les droits de ſes ſœurs au trône paternel:
Il veut forcer mes mains à ſeconder ſa rage,
Aſſurer à Pliſtène un ſanglant héritage,
Joindre un droit légitime aux droits des aſſaſſins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus ſaints.
Ah! ſi j'ai quelques droits, s'il eſt vrai qu'il les craigne,
Dans ce ſang malheureux que ſa main les éteigne;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon ſein:
Et ſi ce n'eſt aſſez, prêtez-lui votre main:
Frapez, joignez Electre à ſon malheureux frère;
Frapez, dis-je; à vos coups je connaitrai ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Ingrate, c'en est trop; & toute ma pitié
Cède enfin dans mon cœur à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté? que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briser ton cruel caractère?
Tendresse, châtimens, retour de mes bontés,
Tes reproches sanglans souvent même écoutés,
Raison, menace, amour, tout, jusqu'à la couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné sans fruit:
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la suit:
Va, je suis Clytemnestre, & surtout je suis reine.
Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.
C'est trop flater la tienne, & de ma faible main
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémi, j'y suis indiférente.
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flotant entre la plainte & la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimais malgré toi; l'aveu m'en est bien triste,
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Egiste;
Je ne suis plus ta mère, & toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature,
Que ma fille déteste, & qu'il faut que j'abjure.



SCENE VI.

ELECTRE *seule.*

ET c'est ma mère, ô ciel ! fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'éfroi ?
Hélas, j'en ai trop dit : ce cœur plein d'amertume
Répandait malgré lui le fiel qui le consume.
Je m'emporte, il est vrai ; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreste, en ses discours, annoncé le trépas ?
On ofre sa dépouille à sa sœur désolée !
De ces lieux tout sanglans la nature exilée,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait pour lui toute entière en mon cœur.
S'il n'est plus, si ma mère à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie ?
Pourquoi ? pour obtenir de ses tristes faveurs
De ramper dans la cour de mes persécuteurs ?
Pour lever en tremblant, aux dieux qui me trahissent,
Ces languissantes mains que mes chaînes flétrissent ?
Pour voir avec des yeux de larmes obscurcis,
Dans le lit de mon père, & sur son trône assis,
Ce monstre, ce tyran, ce ravisseur funeste,
Qui m'ôte encor ma mère, & me prive d'Oreste ?



SCENE VII.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

CHère Electre, apaïsez ces cris de la douleur.

ELECTRE.

Moi!

IPHISE.

Partagez ma joye.

ELECTRE.

O comble du malheur!

Quelle funeste joye à nos cœurs étrangère!

IPHISE.

Espérons.

ELECTRE.

Non, pleurez; si j'en crois une mère,

Oreste est mort, Iphise.

IPHISE.

Ah! si j'en crois mes yeux,

Oreste vit encor, Oreste est en ces lieux.

ELECTRE.

Grands dieux! Oreste? lui? serait-il bien possible?

Ah! gardez d'abuser une ame trop sensible.

Oreste, dites-vous?

IPHISE.

Oui.

ELECTRE.

D'un ſonge flateur
Ne me préſentez pas la dangereuſe erreur.
Oreſte!... Pourſuivez; je ſuccombe à l'ateinte
Des mouvemens confus d'eſpérance & de crainte.

IPHISE.

Ma ſœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts,
La main d'un dieu, ſans doute, a jettés ſur ces bords,
Recueillis par les ſoins du fidèle Pammène;
L'un des deux....

ELECTRE.

Je me meurs, & me ſoutiens à peine.
L'un des deux?

IPHISE.

Je l'ai vû; quel feu brille en ſes yeux!
Il avait l'air, le port, le front des demi-dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troye;
La même majeſté ſur ſon front ſe déploye.
A mes avides yeux, ſoigneux de s'arracher,
Chez Pammène en ſecret il ſemble ſe cacher.
Interdite, & le cœur tout plein de ſon image,
J'ai couru vous chercher ſur ce triſte rivage,
Sous ces ſombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vû, ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau ſainte arroſé, couvert encor d'ofrandes;
Des cheveux, ſi mes yeux ne ſe ſont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes ſens ſont frapés;
Une épée, & c'eſt là ma plus ferme eſpérance,
C'eſt le ſigne éclatant du jour de la vengeance:

Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Suscité par les dieux pour le salut d'Argos,
Aurait osé braver ce tyran redoutable?
C'est Oreste, sans doute: il en est seul capable;
C'est lui, le ciel l'envoye; il m'en daigne avertir.
C'est l'éclair qui paraît, la foudre va partir.

ELECTRE.

Je vous crois; j'attens tout: mais n'est-ce point un piège
Que tend de mon tyran la fourbe sacrilège?
Allons. De mon bonheur il me faut assurer.
Ces étrangers.... Courons, mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point aprocher de sa retraite obscure.
Il y va de ses jours.

ELECTRE.

Ah! que m'avez-vous dit?
Non, vous êtes trompée, & le ciel nous trahit.
Mon frère, après seize ans, rendu dans sa patrie,
Eût volé dans les bras qui sauvèrent sa vie;
Il eût porté la joye à ce cœur désolé;
Loin de vous fuir, Iphise, il vous aurait parlé.
Ce fer vous rassurait, & j'en suis alarmée.
Une mère cruelle est trop bien informée.
J'ai cru voir, & j'ai vû dans ses yeux interdits
Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.
N'importe, je conserve un reste d'espérance;
Ne m'abandonnez pas, ô dieux de la vengeance!
Pammène à mes transports poura-t-il résister?
Il faut qu'il parle, allons; rien ne peut m'arrêter.

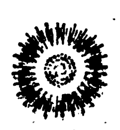
IPHISE.

Vous vous perdez, ſongez qu'un maître impitoyable
Nous obſéde, nous ſuit d'un œil inévitable.
Si mon frère eſt venu, nous l'allons découvrir;
Ma ſœur, en lui parlant, nous le faiſons périr;
Et ſi ce n'eſt pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammène.
Je revole au tombeau que je peux honorer:
Clytemneſtre du moins m'a permis d'y pleurer.
Cet étranger, ma ſœur, y peut paraître encore;
C'eſt un aſyle ſûr: & ce ciel que j'implore,
Ce ciel dont votre audace accuſe les rigueurs,
Poura le rendre encor à vos cris, à mes pleurs.
Venez.

ELECTRE.

De quel eſpoir ma douleur eſt ſuivie!
Ah! ſi vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

(*Un esclave porte une urne, & un autre une épée.*)

PILADE.

Quoi! verrai-je toujours ta grande ame égarée
Soufrir tous les tourmens des descendans d'Atrée?
De l'attendrissement passer à la fureur?

ORESTE.

C'est le destin d'Oreste, il est né pour l'horreur.
J'étais dans ce tombeau, lorsque ton œil fidèle
Veillait sur ces dépôts confiés à ton zèle.
J'apellais en secret ces mânes indignés,
Je leur ofrais mes dons, de mes larmes baignés.
Une femme vers moi courant, desespérée,
Avec des cris afreux dans la tombe est entrée,
Comme si dans ces lieux qu'habite la terreur
Elle eût fui sous les coups de quelque dieu vengeur.
Elle a jetté sur moi sa vue épouvantée;
Elle a voulu parler, sa voix s'est arrêtée.
J'ai vû soudain, j'ai vû les filles de l'enfer
Sortir entre elle & moi de l'abime entr'ouvert.
Leurs serpens, leurs flambeaux, leur voix sombre & terrible
M'inspirait un transport inconcevable, horrible,

Une fureur atroce ; & je ſentais ma main
Se lever malgré moi, prête à percer ſon ſein :
Ma raiſon s'enfuyait de mon ame éperdue :
Cette femme en tremblant s'eſt ſouſtraite à ma vue,
Sans s'adreſſer aux dieux, & ſans les honorer ;
Elle ſemblait les craindre, & non les adorer.
Plus loin, verſant des pleurs, une fille timide,
Sur la tombe & ſur moi fixant un œil avide,
D'Oreſte en gémiſſant a prononcé le nom.

SCENE II.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ORESTE (*à Pammène.*)

O Vous qui ſecourez le ſang d'Agamemnon !
Vous, vers qui nos malheurs, & nos dieux ſont mes guides !
Parlez, révélez moi les deſtins des Atrides.
Qui ſont ces deux objets, dont l'un m'a fait horreur,
Et l'autre a dans mes ſens fait paſſer la douleur ?
Ces deux femmes ?...

PAMMENE.

Seigneur, l'une était votre mère...

ORESTE.

Clytemneſtre !

PILADE.

Elle inſulte aux mânes de ton père ?

PAMMENE.

Elle venait aux dieux vengeurs des attentats
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.

L'autre était votre sœur, la tendre & simple Iphise,
A qui de ce tombeau l'entrée était permise.

ORESTE.

Hélas! que fait Electre?

PAMMENE.

Elle croit votre mort;
Elle pleure.

ORESTE.

Ah grands dieux! qui conduisez mon sort,
Quoi! vous ne voulez pas que ma bouche afligée
Console de mes sœurs la tendresse outragée?
Quoi, toute ma famille en ces lieux abhorrés
Est un sujet de trouble à mes sens déchirés!

PAMMENE.

Obéissons aux dieux.

ORESTE.

Que cet ordre est sévère!

PAMMENE.

Ne vous en plaignez point; cet ordre est salutaire;
La vengeance est pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, & qu'on aide leurs bras;
Electre vous nuirait, loin de vous être utile,
Son caractère ardent, son courage indocile,
Incapable de feindre, & de rien ménager,
Servirait à vous perdre, au lieu de vous venger.

ORESTE.

Mais quoi! les abuser par cette feinte horrible?

PAMMENE.

N'oubliez point ces dieux, dont le secours sensible
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.
Contre leurs volontés, si vous faites un pas,

Ce moment vous dévoue à leur haine fatale :
Tremblez, malheureux fils d'Atrée & de Tantale,
Tremblez de voir sur vous, en ces lieux détestés,
Tomber tous les fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE.

Pourquoi nous imposer, par des loix inhumaines,
Et des devoirs nouveaux, & de nouvelles peines ?
Les mortels malheureux n'en ont-ils pas assez ?
Sous des fardeaux sans nombre ils vivent terrassés.
A quel prix, dieux puissans ! avons-nous reçu l'être ?
N'importe, est-ce à l'esclave à condamner son maître ?
Obéissons, Pammène.

PAMMENE.

Il le faut, & je cours
Eblouïr le barbare armé contre vos jours.
Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreste
Doit remettre en ses mains cette cendre funeste.

ORESTE.

Allez donc. Je rougis même de le tromper.

PAMMENE.

Aveuglons la victime, afin de la fraper.

SCENE III.

ORESTE, PILADE.

PILADE.

APaise de tes sens le trouble involontaire ;
Renferme dans ton cœur un secret nécessaire.

Cher Oreſte ! croi-moi, des femmes & des pleurs
Du ſang d'Agamemnon ſont de faibles vengeurs.

ORESTE.

Trompons ſurtout Egiſte, & ma coupable mère.
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur paſſagère;
Si pourtant une mère a pû porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards ſatisfaits !

PILADE.

Attendons-les ici tous deux à leur paſſage.

SCENE IV.

ELECTRE, IPHISE *d'un côté*, ORESTE, PILADE *de l'autre, avec un eſclave qui porte, l'urne & l'épée.*

ELECTRE *à Iphiſe.*

L'Eſpérance trompée accable & décourage.
Un ſeul mot de Pammène a fait évanouïr
Ces ſonges impoſteurs, dont vous oſiez jouïr.
Ce jour faible & tremblant, qui conſolait ma vue,
Laiſſe une horrible nuit ſur mes yeux répandue.
Ah ! la vie eſt pour nous un cercle de douleur.

ORESTE *à Pilade.*

Tu vois ces deux objets : ils m'arrachent le cœur.

PILADE.

Sous les loix des tyrans tout gémit, tout s'attriſte.

ORESTE.

La plainte doit régner dans l'empire d'Egiſte.

IPHISE *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ELECTRE.

Préſages douloureux !

Le nom d'Egiſte, ô ciel ! eſt prononcé par eux.

IPHISE.

L'un d'eux eſt ce héros dont les traits m'ont frapée.

ELECTRE.

Hélas ! ainſi que vous j'aurais été trompée.

(*à Oreſte.*)

Eh qui donc êtes-vous, étrangers malheureux ?

Que venez-vous chercher ſur ce rivage affreux ?

ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, la préſence

Du roi qui tient Argos ſous ſon obéiſſance.

ELECTRE.

Qui ? du roi ! quoi ! des Grecs oſent donner ce nom

Au tyran qui verſa le ſang d'Agamemnon !

PILADE.

Il règne : c'eſt aſſez, & le ciel nous ordonne,

Que ſans peſer ſes droits nous reſpections ſon trône.

ELECTRE.

Maxime horrible & lâche ! Eh, que demandez-vous

Au monſtre enſanglanté qui régne ici ſur nous ?

PILADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuſes.

ELECTRE.

Elles ſont donc pour nous inhumaines, affreuſes ?

IPHISE *en voyant l'urne.*

Quelle eſt cette urne, hélas ! O ſurpriſe ! ô douleurs !

PILADE.

Oreste......

ELECTRE.

Oreste! ah dieux! il est mort; je me meurs.

ORESTE *à Pilade.*

Qu'avons-nous fait, ami? peut-on les méconnaître
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître?
Tout mon sang se soulève. Ah princesse! ah vivez!

ELECTRE.

Moi, vivre! Oreste est mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas! d'Agamemnon vous voyez ce qui reste,
Ses deux filles, les sœurs du malheureux Oreste.

ORESTE.

Electre! Iphise! où suis-je? impitoyables dieux!

A celui qui porte l'urne.

Otez ces monumens; éloignez de leurs yeux
Cette urne, dont l'aspect...

ELECTRE *revenant à elle & courant vers l'urne.*

Cruel, qu'osez-vous dire?
Ah! ne m'en privez pas; & devant que j'expire,
Laissez, laissez toucher à mes tremblantes mains,
Ces restes échapés à des dieux inhumains.
Donnez.

Elle prend l'urne & l'embrasse.

ORESTE.

Que faites-vous? cessez.

PILADE.

Le seul Egiste
Dut recevoir de nous ce monument si triste.

ELECTRE.

Qu'entens-je ? ô nouveau crime ! ô désastres plus grands !
Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans !
Des meurtriers d'Oreste, ô ciel, suis-je entourée ?

ORESTE.

De ce reproche afreux mon ame déchirée,
Ne peut plus....

ELECTRE.

Et c'est vous qui partagez mes pleurs !
Au nom du fils des rois, au nom des dieux vengeurs,
S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses
Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses....

ORESTE.

Ah ! dieux !...

ELECTRE.

Si vous plaignez son trépas & ma mort,
Répondez-moi ; comment avez-vous su son sort ?
Etiez-vous son ami ? dites-moi qui vous êtes,
Vous surtout dont les traits.... Vos bouches sont muettes ;
Quand vous m'assassinez, vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en est trop ; & les dieux sont trop bien obéis.

ELECTRE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Laissez ces dépouilles horribles.

ELECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles ?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces présens douloureux, que ta pitié m'a faits ;

C'est

C'eſt Oreſte, c'eſt lui... Voi ſa ſœur expirante
L'embraſſer en mourant de ſa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y réſiſte plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre....

ELECTRE.

Eh bien.

ORESTE.

Je dois....

PILADE.

Ciel!

ELECTRE.

Pourſuis.

ORESTE.

Aprenez...

SCENE V.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PILADE, ELECTRE, IPHISE, PAMMENE, gardes.

EGISTE.

Quel ſpectacle! ô fortune à mes loix aſſervie!
Pammène, il eſt donc vrai? mon rival eſt ſans vie?
Vous ne me trompiez point, ſa douleur m'en inſtruit.

ELECTRE.

O rage! ô dernier jour!

ORESTE.

Où me vois-je réduit?

EGISTE.

Qu'on ôte de ſes mains ces dépouilles d'Oreſte.

On prend l'urne des mains d'Electre.

ELECTRE.

Barbare, arrache-moi le ſeul bien qui me reſte.
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur.
Join le père aux enfans, join le frère à la ſœur.
Monſtre heureux, à tes piés voi toutes tes victimes;
Jouï de ton bonheur, jouï de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des ſpectacles ſi doux,
Mère trop inhumaine, ils ſont dignes de vous.

Iphiſe l'emmène.

SCENE VI.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PILADE, gardes.

CLYTEMNESTRE.

QUe me faut-il entendre?

EGISTE.

Elle en ſera punie.
Qu'elle ſe plaigne au ciel; ce ciel me juſtifie;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis:
Nos jours ſont aſſurés, nos trônes afermis.
Voilà donc ces deux Grecs échapés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle & le courage.

ORESTE.

C'eſt nous-mémes: j'ai dû vous ofrir ces préſens,
D'un important trépas gages intéreſſans,

Ce glaive, cet anneau, vous devez les connaître ;
Agamemnon les eut, quand il fut votre maître ;
Oreste les portait.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! c'est vous que mon fils ?....

EGISTE.

Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.
De quel sang êtes-vous ? qui vois-je en vous paraître ?

ORESTE.

Mon nom n'est point connu.... seigneur, il pourra l'être.
Mon père aux champs troyens a signalé son bras,
Aux yeux de tous ces rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces tems de malheurs & de gloire,
Qui des Grecs triomphans ont suivi la victoire.
Ma mère m'abandonne ; & je suis sans secours ;
Des ennemis cruels ont poursuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune & de père.
J'ai recherché l'honneur & bravé la misère.
Seigneur, tel est mon sort.

EGISTE.

Dites moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Epidaure.

EGISTE.

Mais le roi d'Epidaure avait proscrit ses jours ;
D'où vient qu'à ses bienfaits vous n'avez point recours ?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, & je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
Des intérêts secrets, seigneur, m'avaient conduit;
Cet ami les connut, il en fut seul instruit.
Sans implorer des rois, je venge ma querelle.
Je suis loin de vanter ma victoire & mon zèle;
Pardonnez. Je frissonne à tout ce que je vois,
Seigneur.... d'Agamemnon la veuve est devant moi...
Peut-être je la sers, peut-être je l'ofense:
Il ne m'apartient pas de braver sa présence.
Je sors...

EGISTE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, seigneur;
Son aspect me remplit d'épouvante & d'horreur.
C'est lui que j'ai trouvé dans la demeure sombre,
Où d'un roi malheureux repose la grande ombre.
Les déïtés du Stix marchaient à ses côtés.

EGISTE.

Qui! vous? — qu'osiez-vous faire en ces lieux écartés?

ORESTE.

J'allais comme la reine implorer la clémence
De ces mânes sanglans qui demandent vengeance.
Le sang qu'on a versé doit s'expier, seigneur.

CLYTEMNESTRE.

Chaque mot est un trait enfoncé dans mon cœur.
Eloignez de mes yeux cet assassin d'Oreste.

ORESTE.

Cet Orefte, dit-on, dut vous être funefte:
On difait que profcrit, errant, & malheureux,
De haïr une mère il eut le droit afreux.

CLYTEMNESTRE.

Il naquit pour verfer le fang qui le fit naître.
Tel fut le fort d'Orefte, & fon deffein peut-être.
De fa mort cependant mes fens font pénétrés.
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui, lui, madame, un fils armé contre fa mère!
Ah! qui peut éfacer ce facré caractère?
Il refpectait fon fang.... peut-être il eût voulu....

CLYTEMNESTRE.

Ah ciel!

EGISTE.

Que dites-vous? où l'aviez-vous connu?

PILADE.

Il fe perd.... Aifément les malheureux s'uniffent;
Trop promtement liés, promtement ils s'aigriffent:
Nous le vimes dans Delphe.

ORESTE.

Oui.... j'y fus fon deffein.

EGISTE.

Eh bien, quel était-il?

ORESTE.

De vous percer le fein.

EGISTE.

Je connaiffais fa rage, & je l'ai méprifée.
Mais de ce nom d'Orefte Electre autorifée,

Semblait tenir encor tout l'état partagé ;
C'eſt d'Électre ſurtout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ſes ofenſes :
Comptez-la déſormais parmi vos récompenſes.
Oui, ce ſuperbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, & de haine enyvré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance ;
Digne ſœur d'un barbare avide de vengeance,
Je la mets dans vos fers ; elle va vous ſervir :
C'eſt m'acquiter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuſe
Traîna chez ſes vainqueurs une chaîne honteuſe,
Le ſang d'Agamemnon peut ſervir à ſon tour.

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi, je ſoufrirais ?...

EGISTE.

Eh, madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce ſang qui vous déteſte ?
N'épargnez point Electre, ayant proſcrit Oreſte.

A Oreſte.

Vous... Laiſſez cette cendre à mon juſte courroux...

ORESTE.

J'accepte vos préſens, cette cendre eſt à vous.

CLYTEMNESTRE.

Non, c'eſt pouſſer trop loin la haine & la vengeance ;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompenſe.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces triſtes bords,
Qui n'ofrent à mes yeux que les cendres des morts.
Oſons-nous préparer ce feſtin ſanguinaire,
Entre l'urne du fils & la tombe du père ?

Osons-nous apeller à nos solemnités
Les dieux de ma famille à qui vous insultez,
Et livrer dans les jeux d'une pompe funeste
Le sang de Clytemnestre au meurtrier d'Oreste?
Non, trop d'horreur ici s'obstine à me troubler;
Quand je connais la crainte, Egiste peut trembler.
Ce meurtrier m'accable : & je sens que sa vue
A porté dans mon cœur un poison qui me tue.
Je cède, & je voudrais, dans ce mortel éfroi,
Me cacher à la terre, & s'il se peut, à moi.

Elle sort.

EGISTE *à Oreste.*

Demeurez. Attendez que le tems la désarme.
La nature un moment jette un cri qui l'allarme;
Mais bientôt dans un cœur à la raison rendu,
L'intérêt parle en maître, & seul est entendu.
En ces lieux, avec nous, célébrez la journée
De son couronnement, & de mon hyménée.

A sa suite.

Et vous.... dans Epidaure allez chercher mon fils;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont apris.

SCENE VII.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

VA; tu verras Oreste à tes pompes cruelles;
Va, j'ensanglanterai la fête où tu m'apelles.

PILADE.

Dans tous ces entretiens, que je tremble pour vous!
Je crains votre tendresse, & plus votre courroux;
Dans ses émotions je vois votre ame altière,
A l'aspect du tyran s'élançant toute entière;
Tout prêt de l'insulter, tout prêt de vous trahir,
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah! Clytemnestre encor trouble plus mon courage.
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage
As-tu vu dans ses yeux, sur son front interdit,
Les combats qu'en son ame excitait mon récit?
Je les éprouvais tous: ma voix était tremblante.
Ma mère en me voyant s'éfraye & m'épouvante.
Le meurtre de mon père, & mes sœurs à venger,
Un barbare à punir, la reine à ménager,
Electre, mon tyran, mon sang qui se soulève;
Que de tourmens secrets! ô dieu terrrible, achève!
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance, & que prévient mon cœur.
Quand pourai-je servir ma tendresse & ma haine?
Mêler le sang d'Egiste aux cendres de Plistène,
Immoler ce tyran, le montrer à ma sœur,
Expirant sous mes coups, pour la tirer d'erreur?

SCENE VIII.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ORESTE.

QU'as-tu fait, cher Pammène? as-tu quelque espérance?

PAMMENE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vû dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont assiégé.

ORESTE.

Comment ?

PILADE.

Quoi, pour Oreste aurai-je à craindre encore?

PAMMENE.

Il arrive à l'instant un courier d'Epidaure;
Il est avec Egiste, il glace mes esprits;
Egiste est informé de la mort de son fils.

PILADE.

Ciel!

ORESTE.

Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon est tombé la victime?

PAMMENE.

On parle de sa mort, on ne dit rien de plus;
Mais de nouveaux avis sont encor attendus.
On se tait à la cour, on cache à la contrée,
Que d'un de ses tyrans la Grèce est délivrée.
Egiste avec la reine en secret renfermé,
Ecoute ce récit, qui n'est pas confirmé:
Et c'est ce que j'aprens d'un serviteur fidèle,
Qui pour le sang des rois comme moi plein de zèle,
Gémissant & caché, traîne encor ses vieux ans,
Dans un service ingrat à la cour des tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices;
Mes mains ont commencé mes justes sacrifices;

Les dieux permettront-ils que je n'achève pas?
Cher Pilade, eſt-ce en vain qu'ils ont armé mon bras?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au père?
Marchons; notre péril doit nous déterminer;
Qui ne craint point la mort eſt ſûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puiſſe éclairer ſa rage,
Je veux de ce moment ſaiſir tout l'avantage.

PAMMENE.

Eh bien, il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur roi ſauront du moins mourir.
Il en eſt, j'en répons, cachés dans ces aſyles;
Plus ils ſont inconnus, plus ils ſeront utiles.

PILADE.

Allons, & ſi les noms d'Oreſte & de ſa ſœur,
Si l'indignation contre l'uſurpateur,
Le tombeau de ton père, & l'aſpect de ſa cendre,
Les dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre;
S'il faut qu'Oreſte meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te ſont conſacrés.
Nous périrons unis; c'eſt l'eſpoir qui me reſte.
Pilade à tes côtés mourra digne d'Oreſte.

ORESTE.

Ciel, ne frape que moi, mais daigne en ta pitié
Protéger ſon courage, & ſervir l'amitié.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

DE Pammène, il eſt vrai, la ſage vigilance,
D'Egiſte pour un tems trompe la défiance;
On lui dit que les dieux, de Tantale ennemis,
Frapaient en même tems les derniers de ſes fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous ſe déclare,
Répand l'aveuglement ſur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau ſi cher à ma douleur;
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur;
Ce fer eſt enlevé par des mains ſacrilèges.
L'aſyle de la mort n'a plus de privilèges;
Et je crains que ce glaive à mon tyran porté,
Ne lui donne ſur nous quelque afreuſe clarté.
Précipitons l'inſtant, où je veux le ſurprendre.

PILADE.

Pammène veille à tout, ſans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vû, dans ces bois écartés,
Le peu de vos ſujets à vous ſuivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons nous enſemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous raſſemble.

ORESTE.

Allons... Pilade, ah ciel! ah trop barbare loi!
Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi.
Quoi, j'abandonne Electre à sa douleur mortelle!

PILADE.

Tu l'as juré, poursuis, & ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, & ne peut te servir:
Les yeux de tes tyrans sont tout prêts de s'ouvrir:
Renferme cette amour & si sainte & si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de domter la nature?
Ah! de quels sentimens te laisses-tu troubler?
Il faut venger Electre, & non la consoler.

ORESTE.

Pilade, elle s'avance, & me cherche peut-être.

PILADE.

Ses pas sont épiés; garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement:
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PILADE.

ELECTRE.

Le perfide.... il échape à ma vue indignée.
En proye à ma fureur, & de larmes baignée,
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.

A Pilade.

Toi, qui sembles frémir, & qui n'oses me voir;

Toi, compagnon du crime, apren-moi donc, barbare,
Où va cet aſſaſſin, de mon ſang trop avare;
Ce maître à qui je ſuis, qu'un tyran m'a donné.

PILADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné;
Il obéit aux dieux; imitez-le, madame.
Les arrêts du deſtin trompent ſouvent notre ame;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas,
Par des chemins ſecrets qu'ils ne connaiſſent pas:
Il plonge dans l'abîme, & bientôt en retire;
Il accable de fers, il élève à l'empire;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de ſuccomber à vos tourmens nouveaux.
Soumettez-vous; c'eſt tout ce que je puis vous dire.

SCENE III.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

SEs diſcours ont accru la fureur qui m'inſpire.
Que veut-il? Prétend-il que je doive ſoufrir
L'abominable afront dont on m'oſe couvrir?
La mort d'Agamemnon, l'aſſaſſinat d'un frère,
N'avaient donc pû combler ma profonde miſère!
Après quinze ans de maux & d'oprobres ſouferts,
De l'aſſaſſin d'Oreſte il faut porter les fers,
Et preſſée en tout tems d'une main meurtrière,
Servir tous les bourreaux de ma famille entière!

Glaive afreux, fer ſanglant, qu'un outrage nouveau
Expoſait en triomphe à ce ſacré tombeau,
Fer teint du ſang d'Oreſte, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étoufée,
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne & mes juſtes éforts.
Egiſte, m'a-t-on dit, s'enferme avec la reine;
De quelque nouveau crime il prépare la ſcène;
Pour fuir la main d'Electre, il prend de nouveaux ſoins;
A l'aſſaſſin d'Oreſte on peut aller du moins.
Je ne peux me baigner dans le ſang des deux traîtres:
Allons, je vai du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Eſt-il bien vrai qu'Oreſte ait péri de ſa main?
J'avais crû voir en lui le cœur le plus humain.
Il partageait ici notre douleur amère.
Je l'ai vû révérer la cendre de mon père.

ELECTRE.

Ma mère en fait autant: les coupables mortels
Se baignent dans le ſang, & tremblent aux autels.
Ils paſſent ſans rougir du crime au ſacrifice.
Eſt-ce ainſi que des dieux on trompe la juſtice?
Il ne trompera pas mon courage irrité.
Quoi! de ce meurtre afreux ne s'eſt-il pas vanté?
Egiſte au meurtrier ne m' -t-il pas donnée?
Ne ſuis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous oſez douter, quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreſte au tombeau m'apelle avec ſon père?
Ma ſœur, ah! ſi jamais Electre vous fut chère,

Ayez du moins pitié de mon dernier moment.
Il faut qu'il ſoit terrible ! il faut qu'il ſoit ſanglant.
Allez, informez-vous de ce que fait Pammène,
Et ſi le meurtrier n'eſt point avec la reine.
La cruelle a, dit-on, flaté mes ennemis ;
Tranquille elle a reçu l'aſſaſſin de ſon fils.
On l'a vû partager (& ce crime eſt croyable)
De ſon indigne époux la joye impitoyable.
Une mère ! ah grands dieux !... ah, je veux de ma main
A ſes yeux, dans ſes bras, immoler l'aſſaſſin ;
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injuſtice :
L'aſpect du meurtrier eſt pour elle un ſuplice.
Ma ſœur ; au nom des dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Electre, ou je m'abuſe, ou l'on s'obſtine à taire,
A cacher à nos yeux un important myſtère.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excuſable au cœur des malheureux.
On ſe cache de vous ; Pammène vous évite ;
J'ignore comme vous quel projet il médite :
Laiſſez moi lui parler, laiſſez moi vous ſervir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.



SCENE IV.

ELECTRE *seule.*

UN repentir ! qui ? moi ! mes mains desespérées
Dans ce grand abandon seront plus assurées.
Euménides, venez, soyez ici mes dieux ;
Vous connaissez trop bien ces détestables lieux,
Ce palais plus rempli de malheurs & de crimes,
Que vos goufres profonds regorgeans de victimes.
Filles de la vengeance, armez vous, armez moi ;
Venez avec la mort, qui marche avec l'éfroi ;
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent ;
Oreste, Agamemnon, Electre vous apellent ;
Les voici, je les vois, & les vois sans terreur ;
L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur.
Ah ! le barbare aproche ; il vient ; ses pas impies
Sont à mes yeux vengeurs entourés des furies.
L'enfer me le désigne, & le livre à mon bras.

SCENE V.

ELECTRE *dans le fond*, ORESTE *d'un autre côté.*

ORESTE.

OU suis-je ? C'est ici qu'on adressa mes pas.
O ma patrie ! ô terre à tous les miens fatale !
Redoutable berceau des enfans de Tantale,

Famille

Famille des héros, & des grands criminels,
Les malheurs de ton ſang ſeront-ils éternels ?
L'horreur qui règne ici m'environne & m'accable.
De quoi ſuis-je puni ? de quoi ſuis-je coupable ?
Au ſort de mes ayeux ne pourai-je échaper ?

ELECTRE *avançant un peu du fond du théâtre.*

Qui m'arrête ? & d'où vient que je crains de fraper ?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'eſt fait entendre ?
Père, époux malheureux, chère & terrible cendre,
Eſt-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon ?

ELECTRE.

Juſte ciel ! eſt-ce à lui de prononcer ſon nom ?

ORESTE.

O malheureuſe Electre !

ELECTRE.

Il me nomme, il ſoupire !
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ?
Qu'importe des remords à mon juſte courroux ?

Elle avance vers Oreſte.

Frapons. — Meurs, malheureux.

ORESTE (*lui ſaiſiſſant le bras.*)

Juſtes dieux ! eſt-ce vous,
Chère Electre ?....

ELECTRE.

Qu'entens-je ?

ORESTE.

Hélas ! qu'alliez-vous faire ?

ELECTRE.

J'allais verſer ton ſang, j'allais venger mon frère.

ORESTE (*la regardant avec attendrissement.*)

Le venger! & sur qui?

ELECTRE.

Son aspect, ses accens,

Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes sens.

Quoi! c'est vous dont je suis l'esclave malheureuse?

ORESTE.

C'est moi qui suis à vous.

ELECTRE.

O vengeance trompeuse!

D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur est changé?

ORESTE.

Sœur d'Oreste....

ELECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où me suis-je engagé?

ELECTRE.

Ah! ne me trompez plus : parlez, il faut m'aprendre

L'excès du crime afreux que j'allais entreprendre.

Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis.... fuyez-moi.

ELECTRE.

Qui! moi vous fuir!

ORESTE.

Tremblez.

ELECTRE.

Pourquoi?

ORESTE.

Je suis... Cessez, gardez qu'on ne nous voye.

ELECTRE.

Ah! vous me rempliſſez de terreur & de joye!

ORESTE.

Si vous aimez un frère....

ELECTRE.

Oui, je l'aime; oui, je crois
Voir les traits de mon père, entendre encor ſa voix;
La nature nous parle, & perce ce myſtère:
Ne lui réſiſtez pas: oui, vous êtes mon frère;
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embraſſe; hélas!
Cher Oreſte, & ta ſœur a voulu ton trépas!

ORESTE *en l'embraſſant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte;
Un dieu me retenait; mais Electre eſt plus forte.

ELECTRE.

Il t'a rendu ta ſœur, & tu crains ſon courroux!

ORESTE.

Ses ordres menaçans me dérobaient à vous.
Eſt-il barbare aſſez pour punir ma faibleſſe?

ELECTRE.

Ta faibleſſe eſt vertu: partage mon yvreſſe.
A quoi m'expoſais-tu, cruel? à t'immoler?

ORESTE.

J'ai trahi mon ferment.

ELECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'eſt le ſecret des dieux.

ELECTRE.

C'eſt moi qui te l'arrache;

Moi qu'un ferment plus faint à leur vengeance attache ;
Que crains-tu ?

ORESTE.

Les horreurs où je fuis deftiné,
Les oracles, ces lieux, ce fang dont je fuis né.

ELECTRE.

Ce fang va s'épurer ; vien punir le coupable ;
Les oracles, les dieux, tout nous eft favorable ;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

SCENE VI.

ELECTRE, ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ELECTRE.

AH ! venez, & joignez tous vos tranfports aux miens ;
Uniffez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PILADE *à Orefte.*

Quoi, vous avez trahi ce dangereux myftère !
Pouvez-vous ?...

ORESTE.

Si le ciel veut fe faire obéir,
Qu'il me donne des loix que je puiffe accomplir.

ELECTRE *à Pilade.*

Quoi, vous lui reprochez de finir ma mifère ?
Cruel, par quelle loi, par quel ordre févère,
De mes perfécuteurs prenant les fentimens,
Dérobiez-vous Orefte à mes embraffemens ?
A quoi m'expofiez-vous ? Quelle rigueur étrange... ;

PILADE.

Je voulais le ſauver : qu'il vive, & qu'il vous venge.

PAMMENE.

Princeſſe, on vous obſerve en ces lieux déteſtés,
On entend vos ſoupirs, & vos pas ſont comptés.
Mes amis inconnus, & dont l'humble fortune,
Trompe de nos tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur maître ; il était ſecondé ;
Tout était prêt, madame, & tout eſt hazardé.

ELECTRE.

Mais Egiſte en effet ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyait de mon ſang altérée ?

A Oreſte.

Mon ſort à vos deſtins n'eſt-il pas aſſervi ?
Oui, vous êtes mon maître : Egiſte eſt obéi.
Du barbare une fois la volonté m'eſt chère.
Tout eſt ici pour nous.

PAMMENE.

Tout vous devient contraire.
Egiſte eſt allarmé, redoutez ſon tranſport :
Ses ſoupçons, croyez-moi, ſont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PILADE *à Pammène.*

Va, cours, ami fidèle & ſage ;
Raſſemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les momens nous ſont chers ; il eſt tems d'éclater.



SCENE VII.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ORESTE, PILADE, gardes.

EGISTE.

Miniſtres de mes loix, hâtez vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnait d'autres maîtres,
Qui connaiſſaient les droits de l'hoſpitalité.

PILADE.

Egiſte, contre toi qu'avons-nous attenté?
De ce héros au moins reſpecte la jeuneſſe.

EGISTE.

Allez, & ſecondez ma fureur vengereſſe:
Quoi donc à ſon aſpect vous ſemblez tous frémir;
Allez, dis-je, & gardez de me déſobéir;
Qu'on les traîne.

ELECTRE.

Arrêtez! Oſez-vous bien, barbare?
Arrêtez! Le ciel même eſt de leur ſang avare;
Ils ſont tous deux ſacrés... On les entraîne... ah dieux!

EGISTE.

Electre, frémiſſez pour vous comme pour eux;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère,

SCENE VIII.

ELECTRE, CLYTEMNESTRE.

ELECTRE.

AH, daignez m'écouter! & ſi vous êtes mère,
Si j'oſe rapeller vos premiers ſentimens,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens,
D'une douleur ſans borne effet inévitable.
Hélas dans les tourmens la plainte eſt excuſable.
Pour ces deux étrangers laiſſez vous attendrir.
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne ofrir
La ſeule occaſion d'expier des ofenſes,
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances;
Peut-être en les ſauvant tout peut ſe réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inſpirer?

ELECTRE.

Vous voyez que les dieux ont reſpecté leur vie;
Ils les ont arrachés à la mer en furie;
Le ciel vous les adreſſe, & vous répondez d'eux.
L'un d'eux... ſi vous ſaviez... tous deux ſont malheureux:
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres ſacrés une prêtreſſe avide,
Du ſang des étrangers fait fumer ſon autel?
Eh bien, pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il? Ordonnez: j'épouſerai Pliſtène:
Parlez: j'embraſſerai cette éfroyable chaîne;

Ma mort fuivra l'hymen ; mais je veux l'achever ;
J'obéis, j'y confens.

CLYTEMNESTRE.

Voulez-vous me braver ?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Pliftène a terminé la vie ?

ELECTRE.

Quoi donc, le ciel eft jufte ? Egifte perd un fils ?

CLYTEMNESTRE.

De joye à ce difcours je vois vos fens faifis !

ELECTRE.

Ah ! dans le défefpoir où mon ame fe noye,
Mon cœur ne peut goûter une funefte joye ;
Non, je n'infulte point au fort d'un malheureux,
Et le fang innocent n'eft pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers ; mon ame intimidée
Ne voit point d'autre objet, & n'a point d'autre idée.

CLYTEMNESTRE.

Vá, je t'entens trop bien, tu m'as trop confirmé
Les foupçons dont Egifte était tant allarmé.
Ta bouche eft de mon fort l'interprète funefte ;
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux eft Orefte.

ELECTRE.

Eh bien, s'il était vrai ! fi le ciel l'eût permis....,
Si dans vos mains, madame, il mettait votre fils....,

CLYTEMNESTRE.

O moment redouté ! que faut-il que je faffe ?

ELECTRE.

Quoi, vous héfiteriez à demander fa grace !

Lui! votre fils! ô ciel!... quoi, ses périls passés.....
Il est mort : c'en est fait, puisque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

Je ne balance point : va; ta fureur nouvelle,
Ne peut même afaiblir ma pitié maternelle;
Je le prens sous ma garde, il pourra m'en punir....
Son nom seul me prépare un cruel avenir....
N'importe... je suis mère, il sufit; inhumaine,
J'aime encor mes enfans... tu peux garder ta haine.

ELECTRE.

Non, madame, à jamais je suis à vos genoux.
Ciel! enfin tes faveurs égalent ton courroux;
Tu veux changer les cœurs, tu veux sauver mon frère,
Et pour comble de biens tu m'as rendu ma mère.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

ON m'interdit l'accès de cette afreuſe enceinte,
Je cours; je viens; j'attens; je me meurs dans la crainte:
En vain je tends aux dieux ces bras chargés de fers:
Iphiſe ne vient point; les chemins ſont ouverts;
La voici, je frémis.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

Que faut-il que j'eſpère?
Qu'a-t-on fait? Clytemneſtre oſe-t-elle être mère?
Ah! ſi.... Mais un tyran l'aſſervit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits?
En a-t-elle la force? en a-t-elle l'idée?
Parlez. Deſeſpérez mon ame intimidée,
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'eſpère: mais je crains:
Egiſthe a des avis, mais ils ſont incertains;

Il s'égare, il ne sait, dans son trouble funeste,
S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste,
Il n'a que des soupçons, qu'il n'a point éclaircis;
Et Clytemnestre au moins n'a point nommé son fils.
Elle le voit, l'entend; ce moment la rapelle
Aux premiers sentimens d'une ame maternelle;
Ce sang prêt à couler parle à ses sens surpris,
Epouvantés d'horreur, & d'amour attendris.
J'observais sur son front tout l'éfort d'une mère,
Qui tremble de parler, & qui craint de se taire.
Elle défend les jours de ces infortunés,
Destinés au trépas, si-tôt que soupçonnés.
Aux fureurs d'un époux à peine elle résiste;
Elle retient le bras de l'implacable Egiste.
Croyez-moi, si son fils avait été nommé,
Le crime, le malheur eût été consommé;
Oreste n'était plus.

ELECTRE.

O comble de misère!
Je le trahis peut-être, en implorant ma mère.
Son trouble irritera ce monstre furieux.
La nature en tout tems est funeste en ces lieux.
Je crains également sa voix & son silence.
Mais le péril croissait; j'étais sans espérance.
Que fait Pammène?

IPHISE.

Il a, dans nos dangers pressans,
Ranimé la lenteur de ses débiles ans;
L'infortune lui donne une force nouvelle;
Il parle à nos amis, il excite leur zèle;

Ceux même, dont Egiste est toujours entouré,
A ce grand nom d'Oreste ont déja murmuré.
J'ai vû de vieux soldats, qui servaient sous le père,
S'attendrir sur le fils, & frémir de colère;
Tant aux cœurs des humains la justice & les loix,
Même aux plus endurcis font entendre leur voix.

ELECTRE.

Grands dieux! si j'avais pu dans ces ames tremblantes
Enflammer leurs vertus à peine renaissantes,
Jetter dans leurs esprits trop faiblement touchés,
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés!
Si mon frère, abordé sur cette terre impie,
M'eût confié plutôt le secret de sa vie!
Si du moins jusqu'au bout Pammène avait tenté!...

SCENE III.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, gardes.

EGISTE.

QU'on saisisse Pammène, & qu'il soit confronté
Avec ces étrangers destinés au suplice.
Il est leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piége éfroyable ils allaient me jetter!
L'un des deux est Oreste, en pouvez-vous douter?

à Clytemnestre.

Cessez de vous tromper, cessez de le défendre.
Je vois tout, & trop bien. Cette urne, cette cendre,

C'eſt celle de mon fils ; un père gémiſſant
Tient de ſon aſſaſſin cet horrible préſent.

CLYTEMNESTRE.

Croyez-vous ?...

EGISTE.

Oui, j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfans de Thieſte & d'Atrée ;
J'en crois les tems, les lieux marqués par cette mort,
Et ma ſoif de venger ſon déplorable ſort,
Et les fureurs d'Electre, & les larmes d'Iphiſe,
Et l'indigne pitié dont votre ame eſt ſurpriſe.
Oreſte vit encor : & j'ai perdu mon fils !
Le déteſtable Oreſte en mes mains eſt remis :
Et quel qu'il ſoit des deux, juſte dans ma colère,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à ſa mère.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien, ce ſacrifice eſt horrible à mes yeux.

EGISTE.

A vous !

CLYTEMNESTRE.

Aſſez de ſang a coulé dans ces lieux.
Je prétens mettre un terme au cours des homicides,
A la fatalité du ſang des Pélopides.
Si mon fils après tout n'eſt pas entre vos mains,
Pourquoi verſer du ſang ſur des bruits incertains ?
Pourquoi vouloir ſans fruit la mort de l'innocence ?
Seigneur, ſi c'eſt mon fils, j'embraſſe ſa défenſe.
Oui, j'obtiendrai ſa grace, en duſſai-je périr.

EGISTE.

Je dois la refuſer, afin de vous ſervir.

Redoutez la pitié qu'en votre ame on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte & m'irrite.
L'un des deux eſt Oreſte, & tous deux vont périr.
Je ne peux balancer, je n'ai point à choiſir.
A moi, ſoldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi? ſa famille entière
Perdra-t-elle à vos piés ſes cris & ſa prière?

Elle ſe jette à ſes piés.

Avec moi, chère Electre, embraſſez ſes genoux;
Votre audace vous perd.

ELECTRE.

Où me réduiſez-vous?
Quel afront pour Oreſte, & quel excès de honte!
Elle me fait horreur... eh bien, je la ſurmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la baſſeſſe & l'éfroi!
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.

Sans ſe mettre à genoux.

Cruel, ſi ton courroux peut épargner mon frère,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon père ;)
Mais je pourais du moins, muette à ton aſpect,
Me forcer au ſilence, & peut-être au reſpect.
Que je demeure eſclave, & que mon frère vive.

EGISTE.

Je vais fraper ton frère, & tu vivras captive;
Ma vengeance eſt entière: au bord de ſon cercueil,
Je te vois ſans effet abaiſſer ton orgueil.

CLYTEMNESTRE.

Egiſte, c'en eſt trop : c'eſt trop braver, peut-être,
Et la veuve & le ſang du roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils : & malgré tes fureurs,
Tu trouveras ſa mère encor plus que ſes sœurs.
Que veux-tu ? ta grandeur, que rien ne peut détruire,
Oreſte en ta puiſſance, & qui ne peut te nuire,
Electre enfin ſoumiſe, & prête à te ſervir,
Iphiſe à tes genoux, rien ne peut te fléchir !
Va, de tes cruautés je fus aſſez complice ;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand ſacrifice.
Faut-il pour t'afermir dans ce funeſte rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon ſang ?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide ?
L'un maſſacre ma fille aux campagnes d'Aulide,
L'autre m'arrache un fils, & l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du père, à l'aſpect de ſes dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadême,
Odieux à la Grèce, & peſant à moi-même !
Je t'aimai, tu le ſais : c'eſt un de mes forfaits :
Et le crime ſubſiſte ainſi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon ſang mes mains ſeront avares :
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares :
J'arrêterai ton bras levé pour le verſer.
Tremble, tu me connais ... tremble de m'ofenſer.
Nos nœuds me ſont ſacrés, & ta grandeur m'eſt chère ;
Mais Oreſte eſt mon fils, arrête, & crain ſa mère.

ELECTRE.

Vous paſſez mon eſpoir. Non, madame, jamais
Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.

Continuez, vengez vos enfans & mon père.

EGISTE.

Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve & les enfans
Arrêteraient mes coups par des cris menaçans!
Quel démon vous aveugle, ô reine malheureuse?
Et de qui prenez-vous la défense odieuse?
Contre qui, juste ciel!... Obéïssez, courez:
Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

SCENE IV.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur!

EGISTE.

Parlez. Quel est ce désordre funeste?
Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreste.

IPHISE.

Qui, lui?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils?

ELECTRE.

Mon frère?

EGISTE.

EGISTE.

Eh bien, eſt-il puni

DIMAS.

Il ne l'eſt pas encor.

EGISTE.

Je ſuis déſobéi !

DIMAS.

Oreſte s'eſt nommé, dès qu'il a vû Pammène.
Pilade, cet ami qui partage ſa chaîne,
Montre aux ſoldats émus le fils d'Agamemnon :
Et je crains la pitié pour cet auguſte nom.

EGISTE.

Allons, je vais paraître, & preſſer leur ſuplice.
Qui n'oſe me venger ſentira ma juſtice.
Vous, retenez ſes ſœurs ; & vous, ſuivez mes pas.
Le ſang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels & quels dieux pouraient ſauver Oreſte,
Du père de Pliſtène, & du fils de Thieſte ?



SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE,

IPHISE.

SUivez-le, montrez vous, ne craignez rien, parlez;
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ELECTRE.

Au nom de la nature, achevez votre ouvrage;
De Clytemnestre enfin déployez le courage.
Volez, conduisez nous.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine, & retiennent vos pas.
Demeurez, c'est à moi, dans ce moment si triste,
De répondre des jours & d'Oreste & d'Egiste;
Je suis épouse & mère: & je veux à la fois,
Si j'en peux être digne, en remplir tous les droits.

Elle sort.

SCENE VI.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

AH! le dieu qui nous perd en sa rigueur persiste;
En défendant Oreste, elle ménage Egiste.

Les cris de la pitié, du ſang & des remords,
Seront contre un tyran d'inutiles éforts.
Egiſte furieux, & brûlant de vengeance,
Conſomme ſes forfaits pour ſa propre défenſe ;
Il condamne, il eſt maître, il frape, il faut périr.

ELECTRE.

Et j'ai pû le prier avant que de mourir !
Je deſcens dans la tombe avec cette infamie,
Avec le deſeſpoir de m'être démentie !
J'ai ſuplié ce monſtre, & j'ai hâté ſes coups.
Tout ce qui dut ſervir s'eſt tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont ſe vantait Pammène,
Ces peuples dont Egiſte a ſoulevé la haine ?
Ces dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur,
Et qui lui défendaient de conſoler ſa ſœur ?
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux ſous ces voutes fatales ?
Quoi ! la nature entière, en ce jour de terreur,
Paraiſſait à ma voix s'armer en ma faveur :
Et tout eſt pour Egiſte, & mon frère eſt ſans vie ;
Et les dieux, les mortels, & l'enfer m'ont trahie !



SCENE VII.

ELECTRE, PILADE, IPHISE.

ELECTRE.

En eſt-ce fait, Pilade?

PILADE.

Oui, tout eſt accompli,
Tout change, Electre eſt libre, & le ciel obéi.

ELECTRE.

Comment?

PILADE.

Oreſte règne, & c'eſt lui qui m'envoye.

IPHISE.

Juſtes dieux!

ELECTRE.

Je ſuccombe à l'excès de ma joye.
Oreſte? eſt-il poſſible?

PILADE.

Oreſte tout-puiſſant
Va venger ſa famille, & le ſang innocent.

ELECTRE.

Quel miracle a produit un deſtin ſi proſpère?

PILADE.

Son courage, ſon nom, le nom de votre père,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la juſtice, un Dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egiſte on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidèle Pammène;

Tout un peuple ſuivait, morne, glacé d'horreur;
J'entrevoyais ſa rage à travers ſa terreur;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Oreſte ſe tournant vers ſes fiers ſatellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois:
L'oſez-vous? A ces mots, au ſon de cette voix,
A ce front où brillait la majeſté ſuprême,
Nous avons tous crû voir Agamemnon lui-même,
Qui perçant du tombeau les goufres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle, tout s'émeut, l'amitié perſuade:
On reſpecte les nœuds d'Oreſte & de Pilade.
Des ſoldats avançaient pour nous enveloper;
Ils ont levé le bras, & n'ont oſé fraper:
Nous ſommes entourés d'une foule attendrie:
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreſte était porté.
Egiſte avec les ſiens, d'un pas précipité,
Vole, croit le punir, arrive, & voit ſon maître.
J'ai vû tout ſon orgueil à l'inſtant diſparaître,
Ses eſclaves le fuir, ſes amis le quiter,
Dans ſa confuſion ſes ſoldats l'inſulter.
O jour d'un grand exemple! ô juſtice ſuprême!
Des fers que nous portions il eſt chargé lui-même.
La ſeule Clytemneſtre accompagne ſes pas,
Le protége, l'arrache aux fureurs des ſoldats,
Se jette au milieu d'eux, & d'un front intrépide,
A la fureur commune enlève le perfide,
Le tient entre ſes bras, s'expoſe à tous les coups,
Et conjure ſon fils d'épargner ſon époux.

Oreste parle au peuple, il respecte sa mère;
Il remplit les devoirs & de fils & de frère.
A peine délivré du fer de l'ennemi,
C'est un roi triomphant sur son trône afermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frère;
Voyons Oreste heureux, & consolons ma mère.

ELECTRE.

Quel bonheur inouï par les dieux envoyé!
Protecteur de mon sang, héros de l'amitié,
Venez.

PILADE *à sa suite.*

Brisez, amis, ces chaînes si cruelles;
Fers, tombez de ses mains; le sceptre est fait pour elles.
On lui ôte ses chaînes.

SCENE VIII.

ELECTRE, IPHISE, PILADE, PAMMENE.

ELECTRE.

AH! Pammène, où trouver mon frère, mon vengeur?
Pourquoi ne vient-il pas?

PAMMENE.

Ce moment de terreur
Est destiné, madame, à ce grand sacrifice,
Que la cendre d'un père attend de sa justice:

Tel eſt l'ordre qu'il ſuit. Cette tombe eſt l'autel
Où ſa main doit verſer le ſang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père.
Ce devoir redoutable eſt juſte & néceſſaire;
Mais ce ſpectacle horrible aurait ſouillé vos yeux.
Vous connaiſſez les loix qu'Argos tient de ſes dieux:
Elles ne ſoufrent point que vos mains innocentes
Avant le tems preſcrit preſſent ſes mains ſanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clytemneſtre en ces momens d'horreur?
Voyons-la.

PAMMENE.

Clytemneſtre en proye à ſa fureur,
De ſon indigne époux défend encor la vie;
Elle opoſe à ſon fils une main trop hardie.

ELECTRE.

Elle défend Egiſte.... elle de qui le bras
A ſur Agamemnon.... dieux ne le ſoufrez pas?

PAMMENE.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides,
Sourdes à la prière, & de meurtres avides,
Miniſtres des arrêts prononcés par le ſort,
Marcher autour d'Oreſte, en apellant la mort.

IPHISE.

Jour terrible & ſanglant, ſoyez un jour de grace.
Terminez les malheurs attachés à ma race.

Ah ! ma sœur ! ah, Pilade ! entendez-vous ces cris ?

ELECTRE.

C'est ma mère !

PAMMENE.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE *derrière la scène.*

Arrête !

IPHISE.

Ciel !

CLYTEMNESTRE (*derrière la scène.*)

Mon fils !

ELECTRE.

Il frape Egiste. Achève, & sois inexorable ;
Venge-nous, venge-la ; tranche un nœud si coupable :
Immole entre ses bras cet infâme assassin.
Frape, dis-je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, ... j'expire de ta main.

PILADE.

O destinée !

IPHISE.

O crime !

ELECTRE.

Ah, trop malheureux frère !
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère ?
Jour à jamais afreux !

SCENE IX.

Les acteurs précédens, ORESTE.

ORESTE.

O Terre, entr'ouvre toi;
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi.
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes;
Je dispute avec vous de tourmens & de crimes.

ELECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel?

ORESTE.

Elle a voulu sauver....
Et les frapant tous deux.... Je ne puis achever....

ELECTRE.

Quoi! de la main d'un fils! quoi par ce coup funeste,
Vous....

ORESTE.

Non, ce n'est pas moi; non, ce n'est point Oreste
Un pouvoir éfroyable a seul conduit mes coups.
Exécrable instrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère;
Patrie, états, parens, que je remplis d'éfroi,
Innocence, amitié, tout est perdu pour moi!
Soleil qu'épouvanta cette afreuse contrée,
Soleil qui reculas pour le festin d'Atrée,

O S

Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas?
Dieux, tyrans éternels, puiſſance impitoyable,
Dieux qui me puniſſez, qui m'avez fait coupable!
Eh bien, quel eſt l'exil que vous me deſtinez?
Quel eſt le nouveau crime où vous me condamnez?
Parlez.... Vous prononcez le nom de la Tauride;
J'y cours, j'y vais trouver la prêtreſſe homicide,
Qui n'ofre que du ſang à des dieux en courroux,
A des dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ELECTRE.

Demeurez. Conjurez leur juſtice & leur haine.

PILADE.

Je te ſuivrai partout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels & du courroux des dieux.

Fin du cinquiéme & dernier acte.



LES PÉLOPIDES,

O U

ATRÉE ET THIESTE,

TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

*Nous avons cru devoir faire imprimer cette tragédie après celle d'*Oreste *&* d'*Electre, quoique ce soit un des derniers ouvrages de notre auteur, & qu'il ne l'ait donnée à aucun théâtre. Il est convenable de mettre ensemble tout ce qui regarde la famille d'*Atrée, *d'*Agamemnon *&* d'*Oreste.

Nous croyons ne devoir donner ici pour préface, qu'une lettre de monsieur de VOLTAIRE, *à un de ses amis.*

FRAGMENT

D' UNE LETTRE.

„ JE n'ai jamais cru que la tragédie dût-être à
„ l'eau rose. L'églogue en dialogues, intitulée *Bé-*
„ *rénice* , à laquelle madame *Henriette* d'Angle-
„ terre fit travailler *Corneille* & *Racine*, était in-
„ digne du théâtre tragique. Aussi *Corneille* n'en
„ fit qu'un ouvrage ridicule. Et ce grand maître
„ *Racine* eut beaucoup de peine avec tous les
„ charmes de sa diction éloquente, à sauver la
„ stérile petitesse du sujet. J'ai toujours regardé
„ la famille d'*Atrée*, depuis *Pelops* jusqu'à *Iphi-*
„ *génie*, comme l'attelier où l'on a dû forger les
„ poignards de *Melpomène*. Il lui faut des pas-
„ sions furieuses, de grands crimes, des remords
„ violens. Je ne la voudrais ni fadement amou-
„ reuse, ni raisonneuse. Si elle n'est pas terrible,
„ si elle ne transporte pas nos ames, elle m'est
„ insipide.

„ Je n'ai jamais conçu comment ces Romains

„ qui devaient être ſi bien inſtruits par la poëti-
„ que d'*Horace*, ont pu parvenir à faire de la
„ tragédie d'*Atrée* & de *Thieſte* une déclamation
„ ſi plate & ſi faſtidieuſe. J'aime mieux l'hor-
„ reur dont *Crébillon* a rempli ſa piéce.

„ Cette horreur aurait fort réuſſi ſans quatre
„ défauts qu'on lui a reprochés. Le premier, c'eſt
„ la rage qu'un homme montre de ſe venger d'u-
„ ne ofenſe qu'on lui a faite il y a vingt ans.
„ Nous ne nous intéreſſons à de telles fureurs,
„ nous ne les pardonnons que quand elles ſont
„ excitées par une injure récente qui doit trou-
„ bler l'ame de l'ofenſé, & qui émeut la nôtre.

„ Le ſecond, c'eſt qu'un homme qui, au premier
„ acte, médite une action déteſtable, & qui ſans
„ aucune intrigue, ſans obſtacle & ſans danger
„ l'exécute au cinquiéme, eſt beaucoup plus froid
„ encor qu'il n'eſt horrible. Et quand il mange-
„ rait le fils de ſon frère, & ſon frère, mêmes
„ tout cruds ſur le théâtre, il n'en ſerait que
„ plus froid & plus dégoûtant, parce qu'il n'a
„ eu aucune paſſion qui ait touché, parce qu'il
„ n'a point été en péril, parce qu'on n'a rien
„ craint

„ craint pour lui, rien ſouhaité, rien ſenti.

Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.

„ Le troiſiéme défaut eſt un amour inutile,
„ qui a paru froid, & qui ne ſert, dit-on, qu'à
„ remplir le vuide de la piéce.

„ Le quatriéme vice, & le plus révoltant de
„ tous, eſt la diction incorrecte du poëme. Le pre-
„ mier devoir quand on écrit eſt de bien écrire.
„ Quand votre piéce ſerait conduite comme l'*I-*
„ *phigénie* de *Racine*, les vers ſont-ils mauvais,
„ votre piéce ne peut être bonne.

„ Si ces quatre péchés capitaux m'ont toujours
„ révolté; ſi je n'ai jamais pu, en qualité de
„ prêtre des muſes, leur donner l'abſolution, j'en
„ ai commis vingt dans cette tragédie des *Pélopi-*
„ *des*. Plus je perds de tems à compoſer des pié-
„ ces de théâtre, plus je vois combien l'art eſt
„ dificile. Mais Dieu me préſerve de perdre encor
„ plus de tems à recorder des acteurs & des
„ actrices. Leur art n'eſt pas moins rare que
„ celui de la poëſie.

ACTEURS.

ATRÉE.

THIESTE.

ÆROPE, fille d'Euristhée, femme d'Atrée.

HIPPODAMIE, fille de Pélops.

POLÉMON, archonte d'Argos, ancien gouverneur d'Atrée & de Thieste.

MÉGARE, nourice d'Ærope.

IDAS, officier d'Atrée.

La scène est dans le parvis du temple.

LES PÉLOPIDES,

OU

ATRÉE ET THIESTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, POLÉMON.

HIPPODAMIE.

VOilà donc tout le fruit de tes ſoins vigilans !
Tu vois ſi le ſang parle au cœur de mes enfans.
En vain, cher Polémon, ta tendreſſe éclairée
Guida les premiers ans de Thieſte & d'Atrée.
Ils ſont nés pour ma perte, ils abrégent mes jours.
Leur haine invétérée & leurs cruels amours
Ont produit tous les maux où mon eſprit ſuccombe.
Ma carrière eſt finie, ils ont creuſé ma tombe,
Je me meurs !

POLÉMON.

Eſpérez un plus doux avenir.
Deux frères diviſés pouraient ſe réunir.

Nos archontes ſont las de la guerre inteſtine,
Qui des peuples d'Argos annonçait la ruine.
On veut éteindre un feu prêt à tout embraſer
Et forcer, s'il ſe peut, vos fils à s'embraſſer.

HIPPODAMIE.

Ils ſe haïſſent trop; Thieſte eſt trop coupable;
Le ſombre & dur Atrée eſt trop inexorable.
Aux autels de l'hymen, en ce temple, à mes yeux,
Bravant toutes les loix, outrageant tous les dieux,
Thieſte n'écoutant qu'un amour adultère
Ravit entre mes bras la femme de ſon frère.
A garder ſa conquête il oſe s'obſtiner.
Je connais bien Atrée, il ne peut pardonner.
Ærope au milieu d'eux déplorable victime,
Des fureurs de l'amour, de la haine & du crime,
Atendant ſon deſtin du deſtin des combats,
Voit encor ſes beaux jours entourés du trépas.
Et moi dans ce ſaint temple où je ſuis retirée,
Dans les pleurs, dans les cris, de terreurs dévorée,
Tremblante pour eux tous, je tends ces faibles bras
A des dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

POLÉMON.

Malgré l'acharnement de la guerre civile,
Les deux partis du moins reſpectent votre azile;
Et même entre mes mains vos enfans ont juré
Que ce temple à tous deux ferait toujours ſacré.
J'oſe eſpérer bien plus. Depuis près d'une année,
Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée,
Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourit l'atrocité.

Le ſénat me ſeconde, on propoſe un partage
Des états que Pélops reçut pour héritage ;
Thieſte dans Micène, & ſon frère en ces lieux,
L'un de l'autre écartés n'auront plus ſous leurs yeux
Cet éternel objet de diſcorde & d'envie
Qui déſole une mère ainſi que la patrie.
L'abſence afaiblira leurs ſentimens jaloux ;
On rendra dès ce jour Ærope à ſon époux :
On rétablit des loix le ſacré caractère.
Vos deux fils régneront en révérant leur mère.
Ce ſont là nos deſſeins. Puiſſent les dieux plus doux
Favoriſer mon zèle & s'apaiſer pour vous !

HIPPODAMIE.

Eſpérons : mais enfin, la mère des Atrides
Voit l'inceſte autour d'elle avec les parricides.
C'eſt le ſort de mon ſang. Tes ſoins & ta vertu
Contre la deſtinée ont en vain combattu.
Il eſt donc en naiſſant des races condamnées,
Par un triſte aſcendant vers le crime entrainées,
Que formèrent des dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels !
La maiſon de Tantale eut ce noir caractère.
Il s'étendit ſur moi. —— Le trépas de mon père
Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'eſt qu'à des forfaits que mon ſang doit le jour.
Mes ſouvenirs afreux, mes allarmes timides,
Tout me fait friſſoner au nom des Pélopides.

POLÉMON.

Quelquefois la ſageſſe a maîtriſé le ſort,
C'eſt le tiran du faible & l'eſclave du fort.

Nous fesons nos destins, quoique vous puissiez dire.
L'homme, par sa raison sur l'homme a quelque empire.
Le remords parle au cœur, on l'écoute à la fin;
Ou bien cet univers esclave du destin,
Jouet des passions l'une à l'autre contraires
Ne serait qu'un amas de crimes nécessaires.
Parlez en reine, en mère; & ce double pouvoir
Rapellera Thieste à la voix du devoir.

HIPPODAMIE.

En vain je l'ai tenté, c'est là ce qui m'accable.

POLÉMON.

Plus criminel qu'Atrée il est moins intraitable;
Il connait son erreur.

HIPPODAMIE.

Oui, mais il la chérit.
Je hais son attentat. Sa douleur m'atendrit.
Je le blâme & le plains.

POLÉMON.

Mais la cause fatale
Du malheur qui poursuit la race de Tantale,
Ærope, cet objet d'amour & de douleur,
Qui devrait s'arracher aux mains d'un ravisseur,
Qui met la Grèce en feu par ses funestes charmes!

HIPPODAMIE.

Je n'ai pu d'elle encor obtenir que des larmes.
Je m'en suis séparée: & fuyant les mortels
J'ai cherché la retraite aux pieds de ces autels.
J'y finirai des jours que mes fils empoisonnent.

POLÉMON.

Quand nous n'agissons point, les dieux nous abandonnent.

Ranimez un courage éteint par le malheur.
Le peuple me conſerve un reſte de faveur,
Le ſénat me conſulte, & nos triſtes provinces
Ont payé trop longtems les fautes de leurs princes.
Il eſt tems que leur ſang ceſſe enfin de couler.
Les pères de l'état vont biéntôt s'aſſembler.
Ma faible voix du moins, jointe à ce ſang qui crie,
Autant que pour mes rois ſera pour ma patrie.
Mais je crains qu'en ces lieux plus puiſſante que nous,
La haine renaiſſante éveillant leur couroux,
N'opoſe à nos conſeils ſes trames homicides.
Les méchans ſont hardis; les ſages ſont timides.
Je les ferai rougir d'abandonner l'état,
Et pour ſervir les rois, je revole au ſénat.

HIPPODAMIE.

Tu ſerviras leur mère. Ah! cours, & que ton zéle
Lui rende ſes enfans qui ſont perdus pour elle.

SCENE II.

HIPPODAMIE (*ſeule.*)

MEs fils, mon ſeul eſpoir, & mon cruel fléau,
Si vos ſanglantes mains m'ont ouvert un tombeau,
Que j'y deſcende au moins, tranquile & conſolée.
Venez fermer les yeux d'une mère accablée.
Qu'elle expire en vos bras ſans trouble & ſans horreur;
A mes derniers momens mêlez quelque douceur.

Le poison des chagrins trop longtems me consume.
Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

SCENE III.

HIPPODAMIE, ÆROPE, MÉGARE.

ÆROPE, (*en entrant, pleurant & embrassant Mégare.*)

VA, te dis-je, Mégare, & cache à tous les yeux,
Dans ces antres secrets ce dépôt précieux.

HIPPODAMIE.

Ciel! Ærope, est-ce vous? qui! vous dans ces aziles!

ÆROPE.

Cet objet odieux des discordes civiles,
Celle à qui tant de maux doivent se reprocher,
Sans doute à vos regards aurait dû se cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramène hélas! dans ce temple funeste?
Menacé par Atrée & souillé par Thieste!
L'aspect de ce lieu saint doit vous épouvanter.

ÆROPE.

A vos enfans du moins, il se fait respecter.
Laissez moi ce refuge, il est inviolable.
N'enviez pas, ma mère, un azile au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop; vos dangereux apas
Ont produit des forfaits que vous n'expierez pas.

Je devrais vous haïr, vous m'êtes toujours chère;
Je vous plains; vos malheurs acroiſſent ma miſère.
Parlez; vous arrivez vers ces dieux en couroux
Du théâtre de ſang où l'on combat pour vous.
De quelque ombre de paix avez-vous l'eſpérance?

ÆROPE.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par ſa prudence
Polémon qui ſe jette entre ces inhumains,
Prétendait arracher les armes de leurs mains.
Ils ſont tous deux plus fiers & plus impitoyables;
Je cherche ainſi que vous des dieux moins implacables:
Soufrez, en m'acuſant de toutes vos douleurs
Qu'à vos gémiſſemens j'oſe mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne!

HIPPODAMIE.

Ah! trop chère ennemie,
Eſt-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie?
A vous qui les cauſez! plût au ciel qu'en vos yeux,
Ces pleurs euſſent éteint le feu pernicieux,
Dont le poiſon trop ſûr & les funeſtes charmes,
Ont eu tant de puiſſance & coûté tant de larmes!
Peut-être que ſans vous ceſſant de ſe haïr
Deux frères malheureux que le ſang doit unir,
N'auraient point rejetté les éforts d'une mère.
Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop ſû plaire.
Mais voulez-vous me croire & vous joindre à ma voix,
Ou vous ai-je parlé pour la dernière fois?

ÆROPE.

Je voudrais que le jour où votre fils Thieſte
Outragea ſous vos yeux la juſtice céleſte,

Le jour qu'il vous ravit l'objet de ſes amours,
Eut été le dernier de mes malheureux jours.
De tous mes ſentimens je vous rendrai l'arbitre.
Je vous chéris en mère; & c'eſt à ce ſaint titre
Que mon cœur déſolé recevra votre loi.
Vous jugerez, ô reine! entre Thieſte & moi.
Après ſon atentat, de troubles entourée
J'ignorai juſqu'ici les ſentimens d'Atrée :
Mais plus il eſt aigri contre mon raviſſeur,
Plus à ſes yeux ſans doute Ærope eſt en horreur.

HIPPODAMIE.

Je ſais qu'avec fureur il pourſuit ſa vengeance.

ÆROPE.

Vous avez ſur un fils encor quelque puiſſance.

HIPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit.
L'enfance nous la donne & l'âge la ravit.
Le cœur de mes deux fils eſt ſourd à ma prière.
Hélas! c'eſt quelquefois un malheur d'être mère.

ÆROPE.

Madame — il eſt trop vrai — mais dans ce lieu ſacré
Le ſage Polémon tout à l'heure eſt entré.
N'a-t-il point conſolé vos allarmes cruelles ?
N'aurait-il aporté que de triſtes nouvelles ?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui; mais malgré tous ſes ſoins
Mes tranſports douloureux ne me troublent pas moins.
Je crains également la nuit & la lumière.
Tout s'arme contre moi dans la nature entière.

Et Tantale, & Pélops, & mes deux fils, & vous,
Les enfers déchaînés, & les dieux en couroux;
Tout présente à mes yeux les sanglantes images
De mes malheurs passés & des plus noirs présages :
Le sommeil fuit de moi, la terreur me poursuit,
Les fantômes afreux, ces enfans de la nuit,
Qui des infortunés assiégent les pensées,
Impriment l'épouvante en mes veines glacées.
D'Oenomaüs mon père on déchire le flanc.
Le glaive est sur ma tête; on m'abreuve de sang;
Je vois les noirs détours de la rive infernale,
L'exécrable festin que prépara Tantale,
Son suplice aux enfers, & ces champs désolés
Qui n'ofrent à sa faim que des troncs dépouillés;
Je m'éveille mourante aux cris des Eumenides,
Ce temple a retenti du nom de parricides.
Ah! si mes fils savaient tout ce qu'ils m'ont couté,
Ils maudiraient leur haine & leur férocité;
Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

ÆROPE.

Peut-être un sort plus triste empoisonne ma vie.
Les monstres déchainés de l'empire des morts,
Sont moins cruels pour moi que l'horreur des remords.
C'en est fait.... Votre fils, & l'amour m'ont perdue.
J'ai semé la discorde en ces lieux répandue.
Je suis, je l'avouerai, criminelle en éfet;
Un dieu vengeur me suit — mais vous, qu'avez-vous fait?
Vous êtes innocente & les dieux vous punissent?
Sur vous comme sur moi leurs coups s'apesantissent.

Hélas ! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains
Leurs foudres allumés ſur les triſtes humains.
C'était à vos vertus de m'obtenir ma grace.

SCENE IV.

HIPPODAMIE, ÆROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

PRinceſſe. . . . Les deux rois. . . .

HIPPODAMIE.

Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe ?

ÆROPE.

Quoi!...Thieſte!... ce temple! — Ah! qu'eſt-ce que j'entends!

MÉGARE.

Les cris de la patrie & ceux des combattans.
La mort ſuit en ces lieux les deux malheureux frères.

ÆROPE.

Allons, je l'obtiendrai de leurs mains ſanguinaires. —
Ma mère, montrons-nous à ces déſeſpérés ;
Ils me ſacrifieront ; mais vous les calmerez.
Allons, je ſuis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah ! vous êtes ma fille ;
Sauvons de ſes fureurs une triſte famille,
Ou que mon ſang verſé par mes malheureux fils,
Coule avec tout le ſang que je leur ai tranſmis.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, ÆROPE, POLÉMON.

POLÉMON.

Où courez vous ? – rentrez – que vos larmes tariſſent.
Que de vos cœurs glacés les terreurs ſe banniſſent.
Je me trompe, ou je vois ce grand jour arrivé
Qu'à finir tant de maux le ciel a réſervé.
Les forfaits ont leur terme, & votre deſtin change.
La paix revient.

ÆROPE.

Comment ?

HIPPODAMIE.

Quel dieu, quel ſort étrange
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfans ?

POLÉMON.

L'équité, dont la voix triomphe avec le tems.
Aveugle en ſon couroux le violent Atrée
Déja de ce ſaint temple allait forcer l'entrée.
Son couroux ſacrilège oubliait ſes ferments.
Il en avait l'exemple : & ſes fiers combattans
Promts à ſervir ſes droits, à venger ſon outrage,
Vers ces parvis ſacrés lui frayaient un paſſage.

(à Ærope)

Il venait (je ne puis vous diſſimuler rien)
Ravir ſa propre épouſe & reprendre ſon bien.
Il le peut; mais il doit reſpecter ſa parole.
Thieſte eſt allarmé; vers lui Thieſte vole;
On combat, le ſang coule; emportés, furieux
Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.
Je m'avance, & ma main ſaiſit leur main barbare;
Je me livre à leurs coups: enfin je les ſépare.
Le ſénat qui me ſuit, ſeconde mes éforts.
En atteſtant les loix nous marchons ſur des morts.
Le peuple en contemplant ces juges vénérables,
Ces images des dieux aux mortels favorables,
Laiſſe tomber le fer à leur auguſte aſpect.
Il a bientôt paſſé des fureurs au reſpect.
Il conjure à grands cris la diſcorde farouche;
Et le ſaint nom de paix vole de bouche en bouche.

HIPPODAMIE.

Tu nous as tous ſauvés.

POLÉMON.

Il faut bien qu'une fois
Le peuple en nos climats ſoit l'exemple des rois.
Lorſqu'enfin la raiſon ſe fait par-tout entendre,
Vos fils l'écouteront, vous les verrez ſe rendre
Le ſang & la nature, & leurs vrais intérêts
A leurs cœurs amolis parleront de plus près.
Ils doivent accepter l'équitable partage
Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.
La concorde aujourd'hui commence à ſe montrer;
Mais elle eſt chancellante; il la faut aſſurer.

Thieste en possédant la fertile Micène,
Pourra faire à son gré dans Sparte ou dans Athéne,
Des filles des héros qui leur donnent des loix
Sans remords & sans crime un légitime choix.
La veuve de Pelops heureuse & triomphante,
Voiant de tous côtés sa race florissante,
N'aura plus qu'à bénir au comble du bonheur
Le dieu qui de son sang est le premier auteur.

HIPPODAMIE.

Je lui rends déja grace, & non moins à vous même.
Et vous ma fille, & vous que j'ai plainte & que j'aime,
Unissez vos transports à mes remerciments;
Aux dieux dont nous sortons ofrez un pur encens.
Qu'Hippodamie enfin, tranquile & rassurée,
Remette Ærope heureuse entre les mains d'Atrée,
Qu'il pardonne à son frère.

ÆROPE.

Ah dieux? — & croyez vous
Qu'il sache pardonner?

HIPPODAMIE.

Dans ses transports jaloux
Il sait que par Thieste en tout tems respectée
Il n'a point outragé la fille d'Euristhée,
Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain
Au funeste bonheur de lui donner la main.
Qu'enfin par les dieux même à leurs autels conduite
Elle a dans la retraite évité sa poursuite.

ÆROPE.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Ce qu'un remords afreux me pourait reprocher.

C'eſt là qu'aux pieds des dieux on nourit mon enfance;
C'eſt là que je reviens implorer leur clémence.
J'y veux vivre & mourir.

HIPPODAMIE.

Vivez pour un époux,
Cachez vous pour Thieſte; il eſt perdu pour vous.

ÆROPE.

Dieux qui me confondez, vous amenez Thieſte!

HIPPODAMIE.

Fuyez-le.

ÆROPE.

Ah! je l'ai dû — mon ſort eſt trop funeſte.
(*elle ſort.*)

SCENE II.

HIPPODAMIE, POLÉMON, THIESTE.

HIPPODAMIE.

MOn fils, qui vous ramène en mes bras maternels?
Oſez vous reparaître aux pieds de ces autels?

THIESTE.

J'y viens — chercher la paix, s'il en eſt pour Atrée,
S'il en eſt pour mon ame au deſeſpoir livrée,
J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,
Embraſſer Polémon, reſpecter ſa vertu,
Expier envers vous ma criminelle ofenſe.
Si de la réparer il eſt en ma puiſſance.

POLÉMON.

Vous le pouvez sans doute en sachant vous dompter.
Lorsqu'à de tels excès se laissant emporter,
On suit des passions l'empire illégitime,
Quand on donne aux sujets les exemples du crime,
On leur doit, croyez moi, celui du repentir.
La Grèce enfin s'éclaire, & commence à sortir
De la férocité qui dans nos premiers âges
Fit des cœurs sans justice & des héros sauvages.
On n'est rien sans les mœurs. Hercule est le premier
Qui marchant quelquefois dans ce noble sentier
Ainsi que les brigands osa dompter les vices.
Son émule Thésée a fait des injustices,
Le crime dans Tidée a souillé la valeur;
Mais bientôt leur grande ame abjurant leur erreur
N'en aspirait que plus à des vertus nouvelles.
Ils ont réparé tout — imitez vos modèles. —
Soufrez encor un mot: si vous persévériez,
Poussé par le torrent de vos inimitiés,
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,
A refuser encor Ærope à votre frère,
Craignez que le parti que vous avez gagné
Ne tourne contre vous son courage indigné.
Vous pouriez pour tout prix d'une imprudence vaine,
Abandonné d'Argos être exclus de Micène.

THIESTE.

J'ai senti mes malheurs plus que vous ne pensez.
N'irritez point ma plaie; elle est cruelle assez.
Madame, croyez moi, je vois dans quel abîme,
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.

Je ne m'excuſe point (devant vous condamné)
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné,
Sur l'exemple des dieux dont on nous fait deſcendre.
Votre auſtère vertu dédaigne de m'entendre.
Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal
Que dans ces lieux ſacrés célébra mon rival,
J'aimais, j'idolatrais la fille d'Euriſtée ;
Que par mes vœux ardents longtems ſollicitée,
Sa mère dans Argos eut voulu nous unir ;
Qu'enfin ce fut à moi qu'on oſa la ravir ;
Que ſi le deſeſpoir fut jamais excuſable....

HIPPODAMIE.

Ne vous aveuglez point, rien n'excuſe un coupable.
Oubliez avec moi de malheureux amours,
Qui feraient votre honte & l'horreur de vos jours,
Celle de vôtre frère, & d'Ærope, & la mienne.
C'eſt l'honneur de mon ſang qu'il faut que je ſoutienne;
C'eſt la paix que je veux : il n'importe à quel prix.
Atrée ainſi que vous eſt mon ſang, eſt mon fils.
Tous les droits ſont pour lui. Je veux dès l'heure même
Remettre en ſon pouvoir une épouſe qu'il aime.
Tenir ſans la pencher la balance entre vous,
Réparer vos erreurs, & vaincre ſon couroux.

SCENE III.

THIESTE *ſeul.*

QUe deviens-tu Thieſte ! Eh quoi cette paix même,
Cette paix qui d'Argos eſt le bonheur ſuprême,

Va donc mettre le comble aux horreurs de mon ſort !
Cette paix pour Ærope eſt un arrêt de mort.
C'eſt peu que pour jamais d'Ærope on me ſépare ;
La victime eſt livrée au pouvoir d'un barbare ;
Je me vois dans ces lieux ſans armes, ſans amis ;
On m'arrache ma femme, on peut fraper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de ſa proie.
Tous mes maux ſont formés de la publique joie.
Ne pourai-je aujourd'hui mourir en combatant ?
Micène a des guerriers, mon amour les atend ;
Et pour quelques momens ce temple eſt un azile.

SCENE IV.

THIESTE, MÉGARE.

THIESTE.

MÉgare, qu'a-t-on fait ? ce temple eſt-il tranquille ?
Le deſcendant des dieux eſt-il en ſureté ?

MÉGARE.

Sous cette voute antique un ſéjour écarté
Au milieu des tombeaux recèle ſon enfance.

THIESTE.

L'aſyle de la mort eſt ſa ſeule aſſurance !

MÉGARE.

Celle qui dans le fond de ces antres afreux,
Veille aux premiers momens de ſes jours malheureux ;
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Ærope s'épouvante ; & cette ame qui s'ouvre

A toutes les douleurs qui viennent la chercher,
En accroit la bleſſure en voulant la cacher:
Elle aime, elle maudit le jour qui le vît naître.
Elle craint dans Atrée un implacable maître;
Et je tremble de voir ſes jours enſevelis
Dans le ſein des tombeaux qui renferment ſon fils.

THIESTE.

Epouſe infortunée! & malheureuſe mère!
Mais nul ne peut forcer ſa priſon volontaire.
De cet azile ſaint rien ne peut la tirer.

SCENE V.

THIESTE, ÆROPE, MÉGARE.

ÆROPE.

SEigneur, aux mains d'Atrée on va donc me livrer!
Votre mère l'ordonne — & je n'ai pour excuſe
Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuſe;
Un enfant malheureux qui ſera découvert.
Que je réſiſte ou non, c'en eſt fait, tout me perd.
Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu ſéduite?

THIESTE.

Oubliez mes forfaits, n'en craignez point la ſuite.
Cette fatale paix ne s'accomplira pas.
Il me reſte pour vous des amis, des ſoldats,
Mon amour, mon courage: & c'eſt à vous de croire
Que ſi je meurs ici je meurs pour votre gloire.

Nôtre hymen clandeſtin d'une mère ignoré,
Tout malheureux qu'il eſt, n'en eſt pas moins ſacré.
Je me ſuis trop, ſans doute, accuſé devant elle.
Ce n'eſt pas vous, du moins, qui fûtes criminelle:
A mon fier ennemi j'enlevai vos apas.
Les dieux n'avaient point mis Ærope entre ſes bras.
J'éteignis les flambeaux de cette horrible fête.
Malgré vous en un mot, vous futes ma conquête.
Je fus le ſeul coupable, & je ne le ſuis plus.
Votre cœur allarmé, vos vœux irréſolus,
M'ont aſſez reproché ma flame & mon audace.
A mon emportement le ciel même a fait grace.
Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,
Qu'il aprouve l'hymen dont nous ſommes unis.
Et Micène bientôt, à ſon prince fidèle,
En pourra célébrer la fête ſolemnelle.

ÆROPE.

Va, ne réclame point ces nœuds infortunés,
Et ces dieux, & l'hymen. — ils nous ont condamnés.
Oſons-nous nous parler? — tremblante, confondue,
Devant qui déſormais puis-je lever la vue?
Dans ce ciel qui voit tout, & qui lit dans les cœurs,
Le rapt & l'adultère ont-ils des protecteurs?
En remportant ſur moi ta funeſte victoire,
Cruel, t'-es-tu flaté de conſerver ma gloire?
Tu m'as fait ta complice — & la fatalité
Qui ſubjugue mon cœur contre moi révolté,
Me tient ſi puiſſamment à ton crime enchaînée,
Qu'il eſt devenu cher à mon ame étonnée,

Que le ſang de ton ſang qui s'eſt formé dans moi,
Ce gage de ton crime eſt celui de ma foi,
Qu'il rend indiſſoluble un nœud que je déteſte —
Et qu'il n'eſt plus pour moi d'autre époux que Thieſte.

THIESTE.

C'eſt un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever.
La mort & les enfers pourront ſeuls m'en priver.
Le ſceptre de Micène a pour moi moins de charmes.

SCENE VI.

ÆROPE, THIESTE, POLÉMON.

POLÉMON.

SEigneur, Atrée arrive; il a quité ſes armes.
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THIESTE.

Grands dieux! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLÉMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promeſſes.
L'encens s'élève aux cieux des mains de nos prêtreſſes.
Des oliviers heureux les feſtons deſirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés,
Où la diſcorde en feu déſolait notre enceinte.
On a lavé le ſang dont la ville fut teinte.
Et le ſang des méchans qui voudraient nous troubler
Eſt ici déſormais le ſeul qui doit couler.

Madame, il n'apartient qu'à la reine elle même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'essuier les pleurs qui coulent de vos yeux.

ÆROPE

Mon sang devait couler — vous le savez, grands dieux!

THIESTE (*à Polémon.*)

Il me faut rendre Ærope!

POLÉMON.

Oui Thieste, & sur l'heure.
C'est la loi du traité.

THIESTE.

Va, que plutôt je meure,
Qu'aux monstres des enfers mes mânes soient livrés!...

POLÉMON.

Quoi! vous avez promis, & vous vous parjurez!

THIESTE.

Qui? moi! — qu'ai-je promis?

POLÉMON.

Votre fougue inutile
Veut-elle rallumer la discorde civile?

THIESTE.

La discorde vaut mieux qu'un si fatal accord.
Il redemande Ærope; il l'aura par ma mort.

POLÉMON.

Vous écoutiez tantôt la voix de la justice.

THIESTE.

Je voyais de moins près l'horreur de mon suplice;
Je ne le puis soufrir.

POLÉMON.

Ah! c'eſt trop de fureurs;
C'eſt trop d'égaremens & de folles erreurs;
Mon amitié pour vous, qui ſe laſſe & s'irrite,
Plaignait votre jeuneſſe imprudente & ſéduite,
Je vous tins lieu de père, & ce père ofenſé
Ne voit qu'avec horreur un amour inſenſé.
Je ſers Atrée & vous, mais l'état d'avantage.
Et ſi l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,
Moi même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raiſon je veux mieux eſpérer.
Et bientôt dans ces lieux l'heureuſe Hippodamie
Reverra ſa famille, en ſes bras réunie.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

ÆROPE, THIESTE.

ÆROPE.

C'En eſt donc fait, Thieſte, il faut nous ſéparer.

THIESTE.

Moi! vous, mon fils! — quel trouble a pu vous égarer!
Quel eſt votre deſſein?

ÆROPE.

C'eſt dans cette demeure,
C'eſt dans cette priſon qu'il eſt tems que je meure,
Que je meure oubliée, inconnue aux mortels,
Inconnue à l'amour, à ſes tourmens cruels,

A ce trouble éternel qui ſuit le diadême,
Au redoutable Atrée, & ſurtout à vous même.

THIESTE.

Vous n'accomplirez point ce projet odieux.
Je vous diſputerai à mon frère, à nos dieux.
Suivez moi.

ÆROPE.

Nous marchons d'abîmes en abîmes;
C'eſt là votre partage, amours illégitimes.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, ATRÉE, POLÉMON, IDAS, gardes, peuple, prêtres.

HIPPODAMIE.

GÉnéreux Polémon, la paix eſt votre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, & goûtez l'avantage
De poſſéder ſans trouble un trône où vos ayeux,
Pour le bien des mortels, ont remplacé les dieux.
Thieſte avant la nuit partira pour Micène.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine,
Dans ma triſte maiſon ſi longtems allumés ;
J'ai vu mes chers enfans paiſibles, déſarmés,
Dans ce parvis du temple étoufant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.
Vous en ſerez témoins, vous peuples réunis,
Prêtres qui m'écoutez, dieux longtems ennemis,
Vous en ſerez garants. Ma débile paupière
Peut ſans crainte à la fin s'ouvrir à la lumière.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours ſont beaux — je ne l'eſpérais pas.

ATRÉE.

Idas autour du temple étendez vos cohortes,
Vous, gardez ce parvis ; vous, veillez à ces portes.

(*à Hippodamie.*)

Qu'une mère pardonne à ces ſoins ombrageux.
A peine encor ſorti de nos tems orageux
D'Argos enſanglantée, à peine encor le maître,
Je préviens des dangers toujours promts à renaître.
Thieſte a trop pâli tandis qu'il m'embraſſait.
Il a promis la paix; mais il en frémiſſait.
D'où vient que devant moi la fille d'Euriſtée
Sur vos pas en ces lieux ne s'eſt point préſentée?
Vous deviez l'amener dans ce ſacré parvis.

HIPPODAMIE.

Nos miſtères divins dans la Grèce établis,
La retiennent encor au milieu des prêtreſſes,
Qui de la paix des cœurs implorent les déeſſes.
Le ciel eſt à nos vœux favorable aujourd'hui,
Et vous ſerez ſans doute apaiſé comme lui.

ATRÉE.

Rendez nous, s'il ſe peut, les immortels propices.
Je ne dois point troubler vos ſecrets ſacrifices.

HIPPODAMIE.

Ce froid & ſombre accueil était inattendu.
Je penſais qu'à mes ſoins vous auriez répondu.
Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
Je vois trop que ma joie était prématurée,
Que j'ai dû peu compter ſur le cœur de mon fils.

ATRÉE.

Atrée eſt mécontent, mais il vous eſt ſoumis.

HIPPODAMIE.

Ah! je voulais de vous, après tant de ſoufrance,
Un peu moins de reſpects & plus de complaiſance.

J'attendais de mon fils une juste pitié.
Je ne vous parle point des droits de l'amitié.
Je sais que la nature en a peu sur votre ame.

ATRÉE.

Thieste vous est cher, il vous sufit, madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur après l'avoir percé.
Il fut par mes enfans assez longtems blessé. —
Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudesse;
Vous avez en tout tems repoussé mà tendresse;
Et je n'ai mis au jour que des enfans ingrats.
Allez, mon amitié ne se rebute pas.
Je conçois vos chagrins & je vous les pardonne.
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne;
Il n'a pas moins rempli mes désirs empressés.
Connaissez votre mère, ingrat, & rougissez.

SCENE II.

ATRÉE, POLÉMON, IDAS, peuple.

ATRÉE (*au peuple.*, *à Polémon & Idas.*)

QU'on se retire. — & vous, au fond de ma pensée
Voyez tous les tourments de mon ame ofensée,
Et ceux dont je me plains, & ceux qu'il faut celer.
Et jugez si ce trône a pu me consoler.

POLÉMON.

Quels qu'ils ſoient, vous ſavez ſi mon zèle eſt ſincère.
Il peut vous irriter. Mais, ſeigneur, une mère
Dans ce temple, à l'aſpect des mortels & des dieux,
Devait-elle eſſuier l'accueil injurieux
Qu'à ma confuſion vous venez de lui faire?
Ah! le ciel lui donna des fils dans ſa colère.
Tous les deux ſont cruels, & tous deux de leurs mains
La mènent au tombeau par de triſtes chemins.
C'était de vous ſurtout qu'elle devait attendre
Et la reconnaiſſance & l'amour le plus tendre.

ATRÉE.

Que Thieſte en conſerve: elle l'a préféré;
Elle accorde à Thieſte un apui déclaré.
Contre mes intérêts puiſqu'on le favoriſe,
Puiſqu'on a couronné ſon indigne entrepriſe,
Que Micène eſt le prix de ſes emportements,
Lui ſeul à ſes bontés doit des remerciments.

POLÉMON.

Vous en devez tous deux; & la reine, & moi même,
Nous avons de Pélops ſuivi l'ordre ſuprême.
Ne vous ſouvient-il plus qu'au jour de ſon trépas
Pélops entre ſes fils partagea ſes états?
Et vous en poſſédez la plus riche contrée,
Par votre droit d'aineſſe à vous ſeul aſſurée.

ATRÉE.

De mon frère en tout tems vous futes le ſoutien.

POLÉMON.

J'ai pris vôtre intérêt ſans négliger le ſien.

La loix seule a parlé; seule elle a mon sufrage.

ATRÉE.

On récompense en lui le crime qui m'outrage.

POLÉMON.

On condamne son crime, il le doit expier.
Et vous, s'il se repent, vous devez l'oublier.
Vous n'êtes point placé sur un trône d'Asie,
Ce siége de l'orgueil & de la jalousie,
Apuié sur la crainte & sur la cruauté,
Et du sang le plus proche en tout tems cimenté.
Vers l'Euphrate un despote ignorant la justice
Foulant son peuple aux pieds suit en paix son caprice.
Ici nous commençons à mieux sentir nos droits.
L'Asie a ses tyrans, mais la Grèce a des rois.
Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïsse. —
Petit fils de Tantale, écoutez la justice.

ATRÉE.

Polémon, c'est assez, je conçois vos raisons;
Je n'avais pas besoin de ces nobles leçons;
Vous n'avez point perdu le grand talent d'instruire.
Vos soins dans ma jeunesse ont daigné me conduire;
Je dois m'en souvenir, mais il est d'autres tems.
Le ciel ouvre à mes pas des sentiers diférents.
Je vous ai dû beaucoup, je le sais; mais peut être
Oubliez vous trop tôt que je suis votre maître.

POLÉMON.

Puisse ce titre heureux longtems vous demeurer,
Et puissent dans Argos vos vertus l'honorer.

SCENE III.

ATRÉE, IDAS.

ATRÉE.

C'eſt à toi ſeul, Idas, que ma douleur confie
Les ſoupçons malheureux qui l'ont encor aigrie;
Le poiſon qui nourit ma haine & mon couroux,
La foule des tourmens que je leur cache à tous.
Mon cœur peut ſe tromper; mais dans Hippodamie
Je crains de rencontrer ma ſecrète ennemie.
Polémon n'eſt qu'un traître, & ſon ambition
Peut-être de Thieſte, armait la faction.

IDAS.

Tel eſt ſouvent des cours le manège perfide;
La vérité les fuit, l'impoſture y réſide,
Tout eſt parti, cabale, injure ou trahiſon,
Vous voyez la diſcorde y verſer ſon poiſon.
Mais que craindriez-vous d'un parti ſans puiſſance?
Tout n'eſt-il pas ſoumis à votre obéiſſance?
Ce peuple ſous vos loix ne s'eſt-il pas rangé?
Vous êtes maître ici?

ATRÉE.

Je n'y ſuis pas vengé.
J'y ſuis en proye, Idas, à d'étranges ſuplices,
Mes mains avec éfroi rouvrent mes cicatrices;

J'en parle avec horreur; & je ne puis juger
Dans quel indigne ſang il faudra me plonger. —
Je veux croire, & je crois qu'Ærope avec mon frère
N'a point oſé former un hymen adultère. —
Moi-même je la vis contre un rapt odieux
Implorer ma vengeance & les foudres des dieux.
Mais il eſt trop afreux qu'au jour de l'hyménée,
Ma femme un ſeul moment ait été ſoupçonnée.
Aprends des ſentimens plus douloureux cent fois.
Je ne ſais ſi l'objet indigne de mon choix,
Sur mes ſens révoltés que la fureur déchire,
N'aurait point en ſecret conſervé quelque empire.
J'ignore ſi mon cœur, facile à l'excuſer,
Des feux qu'il étoufa peut encor s'embraſer;
Si dans ce cœur farouche, en proye aux barbaries,
L'amour habite encor au milieu des furies.

IDAS.

Vous pouvez ſans rougir la revoir & l'aimer.
Contre vos ſentimens pourquoi vous animer?
L'abſolu ſouverain d'Ærope & de l'empire,
Doit s'écouter lui ſeul, & peut ce qu'il deſire.
De votre mère encor j'ignore les projets.
Mais elle eſt comme une autre au rang de vos ſujets.
Votre gloire eſt la ſienne; & de trouble laſſée
A vous rendre une épouſe elle eſt intéreſſée.
Son ame eſt noble & juſte; & juſques à ce jour
Nulle mère à ſon ſang n'a marqué tant d'amour.

ATRÉE.

Non, ma fatale épouſe, entre mes bras ravie
De ſa place en mon cœur ſera du moins bannie.

IDAS.

A vos pieds dans ce temple elle doit ſe jetter.
Hippodamie enfin doit vous la préſenter.

ATRÉE.

Pour Ærope, il eſt vrai, j'aurais pu ſans faibleſſe;
Garder le ſouvenir d'un reſte de tendreſſe. —
Mais pour éteindre enfin tant de reſſentimens,
Cette mère qui m'aime a tardé bien longtems.
Ærope n'a point part au crime de mon frère;
Ærope eût pu calmer les flots de ma colère,
Je l'aimai, j'en rougis. — J'attendis dans Argos
De ce funeſte hymen ma gloire & mon repos.
De toutes les beautés Ærope eſt l'aſſemblage,
Les vertus de ſon ſexe étaient ſur ſon viſage,
Et quand je la voyais, je les crus dans ſon cœur.
Tu m'as vu déteſter & chérir mon erreur;
Et tu me vois encor floter dans cet orage,
Incertain de mes vœux, incertain dans ma rage;
Nourriſſant en ſecret un afreux ſouvenir,
Et redoutant ſurtout d'avoir à la punir.



SCENE IV.

HIPPODAMIE, ATRÉE, IDAS.

HIPPODAMIE.

VOus revoyez, mon fils, une mère afligée,
Qui, toujours trop ſenſible & toujours outragée,
Revient vous dire enfin du pied des ſaints autels,
Au nom d'Ærope, au ſien, des adieux éternels.
La malheureuſe Ærope a déſuni deux frères;
Elle alluma les feux de ces funeſtes guerres;
Source de tous les maux, elle fuit tous les yeux.
Ses jours infortunés ſont conſacrés aux dieux.
Sa douleur nous trompait: ſes ſecrets ſacrifices
De celui qu'elle fait n'étaient que les prémices.
Libre au fond de ce temple, & loin de ſes amants,
Sa bouche a prononcé ſes éternels ſermens.
Elle ne dépendra que du pouvoir céleſte.
Des murs du ſanctuaire elle écarte Thieſte;
Son criminel aſpect eut ſouillé ce ſéjour.
Qu'il parte pour Micène avant la fin du jour.
Vivez, régnez heureux. — Ma carrière eſt remplie.
Dans ce tombeau ſacré je reſte enſevelie.
Je devais cet exemple au lieu de l'imiter. —
Tout ce que je demande avant de vous quitter,
C'eſt de vous voir ſigner cette paix néceſſaire,
D'une main qu'à mes yeux conduiſe un cœur ſincère.

Vous n'avez point encor accompli ce devoir.
Nous allons pour jamais renoncer à nous voir.
Séparons nous tous trois, sans que d'un seul murmure
Nous fassions un moment soupirer la nature.

ATRÉE.

A cet afront nouveau je ne m'attendais pas.
Ma femme ose en ces lieux s'arracher à mes bras!
Vos autels, je l'avoue, ont de grands privilèges!
Thieste les souilla de ses mains sacrilèges. —
Mais, de quel droit Ærope ose-t-elle y porter
Ce téméraire vœu qu'ils doivent rejetter?
Par des vœux plus sacrés elle me fut unie:
Voulez-vous que deux fois elle me soit ravie?
Tantôt par un perfide, & tantôt par les dieux?
Ces vœux si mal conçus, ces sermens odieux,
Au roi comme à l'époux font un trop grand outrage.
Vous pouvez accomplir le vœu qui vous engage.
Ces lieux faits pour votre âge, au repos consacrés,
Habités par ma mère en seront honorés.
Mais Ærope est coupable en suivant votre exemple:
Ærope m'apartient, & non pas à ce temple.
Ces dieux, ces mêmes dieux qui m'ont donné sa foi,
Lui commandent surtout de n'obéir qu'à moi.
Est-ce donc Polémon, ou mon frère, ou vous-même,
Qui pensez la soustraire à mon pouvoir suprême?
Vous êtes-vous tous trois en secret accordés,
Pour détruire une paix que vous me demandez?
Qu'on rende mon épouse au maitre qu'elle ofense;
Et si l'on me trahit qu'on craigne ma vengeance.

HIPPODAMIE.

Vous interprêtez mal une juſte pitié
Que donnait à ſes maux ma ſtérile amitié.
Votre mère pour vous du fond de ces retraites,
Forma toujours des vœux, tout cruel que vous êtes.
Entre Thieſte & vous, Ærope ſans ſecours,
N'avait plus que le ciel... il était ſon recours.
Mais puiſque vous daignez la recevoir encore,
Puiſque vous lui rendez cette main qui l'honore,
Et qu'enfin ſon époux daigne lui raporter
Un cœur dont ſes apas n'oſèrent ſe flater,
Elle doit en effet chérir votre clémence.
Je puis me plaindre à vous; mais ſon bonheur commence.
Cette auguſte retraite, azile des douleurs,
Où votre triſte épouſe aurait caché ſes pleurs,
Convenable à moi ſeule, à mon ſort, à mon âge,
Doit s'ouvrir pour la rendre à l'hymen qui l'engage.
Vous l'aimez, c'eſt aſſez. Sur moi, ſur Polémon,
Vous conceviez, mon fils, un injuſte ſoupçon.
Quels amis trouvera ce cœur dur & ſévère,
Si vous vous défiez de l'amour d'une mère!

ATRÉE.

Vous rendez quelque calme à mes eſprits troublés.
Vous m'ôtez un fardeau dont mes ſens accablés
N'auraient point ſoutenu le poids inſuportable.
Oui, j'aime encor Ærope, elle n'eſt point coupable.
Oubliez mon courroux; c'eſt à vous que je dois
Le jour plus épuré qui va luire pour moi.
Puiſqu'Ærope en ce temple à ſon devoir fidèle
A fui d'un raviſſeur l'audace criminelle,

Je peux lui pardonner. Mais qu'en ce même jour
De son fatal aspect il purge ce séjour.
Je vais presser la fête, & je la crois heureuse.
Si l'on m'avait trompé... Je la rendrais afreuse.

HIPPODAMIE *à Idas.*

Idas, il vous consulte, allez & confirmez
Ces justes sentimens dans ses esprits calmés.

SCENE V.

HIPPODAMIE *seule.*

Disparaissez enfin redoutables présages,
Pressentimens d'horreur, éfrayantes images,
Qui poursuiviez par-tout mon esprit incertain.
La race de Tantale a vaincu son destin.
Elle en a détourné la terrible influence.

SCENE VI.

HIPPODAMIE, ÆROPE.

HIPPODAMIE.

Enfin, votre bonheur passe votre espérance.
Ne pensez plus, ma fille, aux funèbres aprêts,
Qui dans ce sombre asyle enterraient vos attraits.

Laissez-là ces bandeaux, ces voiles de tristesse,
Dont j'ai vu frissonner votre faible jeunesse.
Il n'est ici de rang ni de place pour vous
Que le trône d'un maître & le lit d'un époux.
Dans tous vos droits, ma fille, heureusement rentrée,
Argos chérit dans vous la compagne d'Atrée.
Ne montrez à ses yeux que des yeux satisfaits,
D'un pas plus assuré marchez vers le palais.
Sur un front plus serein posez le diadême.
Atrée est rigoureux, violent; mais il aime.
Ma fille, il faut régner.

ÆROPE.

Je suis perdue!... ah dieux!

HIPPODAMIE.

Qu'entends-je? Et quel nuage a couvert vos beaux yeux!
N'éprouverai-je ici qu'un éternel passage
De l'espoir à la crainte, & du calme à l'orage!

ÆROPE.

Ma mère!... j'ose encor ainsi vous apeller.
Et de trône, & d'hymen cessez de me parler,
Ils ne sont point pour moi... Je vous en ferai juge.
Vous m'arrachez, madame, à l'unique réfuge
Où je dus fuir Atrée, & Thieste, & mon cœur.
Vous me rendez au jour, le jour m'est en horreur.
Un dieu cruel, un dieu me suit & nous rassemble,
Vous, vos enfans & moi, pour nous fraper ensemble.
Ne me consolez plus; craignez de partager
Le sort qui me menace en voulant le changer...

C'en eſt fait.

HIPPODAMIE.

Je me perds dans votre deſtinée.
Mais on ne verra point Ærope abandonnée
D'une mère en tout tems prête à vous conſoler.

ÆROPE.

Ah! qui protégez-vous ?

HIPPODAMIE.

Où voulez-vous aller ?
Je vous ſuis.

ÆROPE.

Que de ſoins pour une criminelle ?

HIPPODAMIE.

Le fut-elle en effet, je ferai tout pour elle.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÆROPE, THIESTE.

ÆROPE.

DAns ces aziles faints j'étais enfevelie,
J'y cachais mes tourmens! j'y terminais ma vie;
C'eft toi qui m'as rendue à ce jour que je hais.
Thiefte, en tous les tems tu m'as ravi la paix.

THIESTE.

Ce funefte deffein nous faifait trop d'outrage.

ÆROPE.

Ma faute & ton amour nous en font davantage.

THIESTE.

Quoi! verrai-je en tout tems vos remords douloureux
Empoifonner des jours que vous rendiez heureux!

ÆROPE.

Nous heureux! nous cruel! ah dans mon fort funefte
Le bonheur eft-il fait pour Ærope & Thiefte?

THIESTE.

Vivez pour votre fils.

ÆROPE.

Raviffeur de ma foi,
Tu vois trop que je vis pour mon fils & pour toi.
Thiefte, il t'a donné des droits inviolables.
Et les nœuds les plus faints ont uni deux coupables.

Je t'ai fui, je l'ai dû : je ne puis te quiter ;
Sans horreur avec toi je ne faurais refter,
Je ne puis foutenir la préfence d'Atrée.

THIESTE.

La fatale entrevue eft encor diférée.

ÆROPE.

Sous des prétextes vains, la reine avec bonté
Écarte encor de moi ce moment redouté.
Mais la paix dans vos cœurs eft-elle réfolue ?

THIESTE.

Cette paix eft promife, elle n'eft point conclue.
Mais j'aurai dans Argos encor des défenfeurs.
Et Micène déja m'a promis des vengeurs.

ÆROPE.

Me préfervent les cieux d'une nouvelle guerre !
Le fang pour nos amours a trop rougi la terre.

THIESTE.

Ce n'eft que par le fang qu'en cette extrémité,
Je puis fouftraire Ærope à fon autorité.
Il faut tout dire enfin ; c'eft parmi le carnage
Que dans une heure au moins je vous ouvre un paffage.

ÆROPE.

Tu redoubles mes maux, ma honte, mon éfroi,
Et l'éternelle horreur que je reffens pour moi.
Thiefte, garde toi d'ofer rien entreprendre
Avant qu'il ait daigné me parler & m'entendre.

THIESTE.

Lui vous parler ! — Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez vous réfolu ?

ÆROPE.

— De n'être point à lui. —
Va, cruel, à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THIESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.
Ce mot à tous mes vœux en tout tems refusé,
Pour la première fois vous l'avez prononcé,
Et l'on ose exiger que Thieste vous cède!
Vaincu je fais mourir, vainqueur je vous possède.
Je n'ai point d'autre choix; on m'attend, & je cours
Préparer ma victoire ou terminer mes jours.

SCENE II.

ÆROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

AH madame, le sang va-t-il couler encore?

ÆROPE.

J'attends mon sort ici, Mégare, & je l'ignore.

MÉGARE.

Quel apareil terrible & quelle triste paix!
On borde de soldats le temple & le palais:
J'ai vu le fier Atrée: il semble qu'il médite
Quelque profond dessein qui le trouble & l'agite.

ÆROPE.

Je dois m'attendre à tout sans me plaindre de lui.
Mégare, contre moi tout conspire aujourd'hui.

Ce temple eft un azile & je m'y réfugie,
J'attendris fur mes maux le cœur d'Hippodamie,
J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
Ont pour les criminels quand ils font malheureux,
Que tant d'autres hélas! n'auraient point éprouvée.
Aux autels de nos dieux je me crois réfervée;
Thiefte m'y pourfuit quand je veux m'y cacher;
Un époux menaçant vient encor m'y chercher;
Soit qu'un refte d'amour vers moi le détermine,
Soit que de fon rival méditant la ruine,
Il exerce avec lui l'art de diffimuler.
A fon trône, à fon lit il ofe m'apeller.
Dans quel état, grands dieux! quand le fort qui m'oprime
Peut remettre en fes mains le gage de mon crime,
Quand il peut tous les deux nous punir fans retour,
Moi d'être une infidèle, & mon fils d'être au jour!

MÉGARE.

Puifqu'il veut vous parler, croyez que fa colère
S'apaife enfin pour vous & n'en veut qu'à fon frère.
Vous êtes fa conquête —— il a fû l'obtenir.

ÆROPE.

C'en eft fait, fous fes loix je ne puis revenir.
La gloire de tous trois doit encor m'être chère,
Je ne lui rendrai point une époufe adultère,
Je ne trahirai point deux frères à la fois.
Je me donnais aux dieux, c'était mon dernier choix:
Ces dieux n'ont point reçu l'ofrande partagée
D'une ame faible & tendre en fes erreurs plongée.
Je n'ai plus de refuge, il faut fubir mon fort,
Je fuis entre la honte & le coup de la mort;

Mon cœur eſt à Thieſte; & cet enfant lui même,
Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime,
Eſt le fatal lien qui m'unit malgré moi
Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.
Mon deſtin me pourſuit, il me ramène encor
Entre deux ennemis dont l'un me deshonore;
Dont l'autre eſt mon tiran, mais un tiran ſacré.

SCENE III.

ÆROPE, POLÉMON, MÉGARE.

POLÉMON.

PRinceſſe, en ce parvis votre époux eſt entré;
Il s'apaiſe, il s'occupe avec Hippodamie
De cette heureuſe paix qui vous réconcilie.
Elle m'envoie à vous. Nous connaiſſons tous deux
Les tranſports violents de ſon cœur ſoupçonneux.
Quoiqu'il termine enfin ce traité ſalutaire,
Il voit avec horreur un rival dans ſon frère.
Perſuadez Thieſte; engagez le à l'inſtant
A chercher dans Micène un trône qui l'attend;
A ne point diférer par ſa triſte préſence
Votre réunion que ce traité commence.
Vous me voiez chargé des intérêts d'Argos,
De la gloire d'Atrée & de votre repos.
Tandis qu'Hippodamie avec perſéverance
Adoucit de ſon fils la ſombre violence,

Que Thieste abandonne un séjour dangereux:
Il deviendrait bientôt fatal à tous les deux.
Vous devez sur ce prince avoir quelque puissance;
Le salut de vos jours dépend de son absence.

ÆROPE.

L'intérêt de ma vie est peu cher à mes yeux.
Peut-être il en est un plus grand, plus précieux. ——
Allez, digne soutien de nos tristes contrées,
Que ma seule infortune au meurtre avait livrées.
Je voudrais seconder vos augustes desseins;
J'admire vos vertus; je cède à mes destins.
Puissai-je mériter la pitié courageuse
Que garde encor pour moi cette ame généreuse!
La reine a jusqu'ici consolé mon malheur......
Elle n'en connait pas l'horrible profondeur.

POLÉMON.

Je retourne auprès d'elle; & pour grace derniere,
Je vous oonjure encor d'écouter sa priere.

SCENE IV.

ÆROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

Vous le voyez, Atrée est terrible & jaloux;
Ne vous exposez point à son juste couroux.

ÆROPE.

Que prétends-tu de moi? Tu connais son injure,
Je ne puis à ma faute ajouter le parjure.

Tout le couroux d'Atrée armé de ſon pouvoir,
L'amour même en un mot (s'il pouvait en avoir)
N'obtiendront point de moi que je trompe mon maître.
Le ſort en eſt jetté.

MÉGARE.

Princeſſe, il va paraître.
Vous n'avez qu'un moment.

ÆROPE.

Ce mot me fait trembler.

MÉGARE.

L'abîme eſt ſous vos pas.

ÆROPE.

N'importe, il faut parler.

MÉGARE.

Le voici.

SCENE V.

ÆROPE, MÉGARE, ATRÉE, GARDES.

ATRÉE (*après avoir fait ſigne à ſes gardes, & à* MÉGARE *de ſe retirer.*)

JE la vois interdite, éperdue,
D'un époux qu'elle craint elle éloigne ſa vue.

ÆROPE.

La lumiere à mes yeux ſemble ſe dérober. —
Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber.
Levez le fer, frapez. Une plainte ofenſante
Ne s'échapera point de ma bouche expirante.

Je sais trop que sur moi vous avez tous les droits,
Ceux d'un époux, d'un maître, & des plus saintes loix.
Je les ai tous trahis. Et quoique votre frère
Oprimât de ses feux l'esclave involontaire,
Quoique la violence ait ordonné mon sort,
L'objet de tant d'afronts a mérité la mort.
Éteignez sous vos pieds ce flambeau de la haine,
Dont la flamme embrasait l'Argolide & Micène.
Et puissent sous ma cendre, après tant de fureurs,
Deux frères réunis oublier leurs malheurs!

ATRÉE.

Levez vous : je rougis de vous revoir encore,
Je frémis de parler à qui me deshonore.
Entre mon frère & moi vous n'avez point d'époux;
Qu'attendez-vous d'Atrée & que méritez-vous?

ÆROPE.

Je ne veux rien pour moi.

ATRÉE.

Si ma juste vengeance
De Thieste & de vous eût égalé l'ofense,
Les pervers auraient vu comme je sais punir,
J'aurais épouvanté les siécles à venir.
Mais quelque sentiment, quelque soin qui me presse,
Vous pouriez désarmer cette main vengeresse;
Vous pouriez des replis de mon cœur ulcéré
Écarter les serpens dont il est dévoré.
Dans ce cœur malheureux obtenir votre grace,
Y retrouver encor votre premiere place,
Et me venger d'un frère en revenant à moi.
Pouvez-vous, osez-vous me rendre votre foi?

Voici le temple même où vous futes ravie,
L'autel qui fut souillé de tant de perfidie,
Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé,
Où nos mains se joignaient —— où je crus être aimé;
Du moins vous étiez prête à former les promesses
Qui nous garantissaient les plus saintes tendresses.
Jurez-y maintenant d'expier ses forfaits,
Et de haïr Thieste autant que je le hais.
Si vous me refusez vous êtes sa complice;
A tous deux, en un mot, venez rendre justice.
Je pardonne à ce prix; répondez-moi.

ÆROPE.

Seigneur,
C'est vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.
La mort que j'attendais était bien moins cruelle
Que le fatal secret qu'il faut que je révele.
Je n'examine point si les dieux ofensés
Scélèrent mes sermens à peine commencés.
J'étais à vous, sans doute, & mon père Euristée
M'entraina vers l'autel où je fus présentée.
Sans feinte & sans desseins soumise à son pouvoir,
Je me livrais entiere aux loix de mon devoir.
Votre frère enivré de sa fureur jalouse,
A vous, à ma famille arracha votre épouse.
Et bientôt Euristée en terminant ses jours,
Aux mains qui me gardaient me laissa sans secours.
Je restai sans parens. Je vis que votre gloire
De votre souvenir bannissait ma mémoire;
Que disputant un trône, & promt à vous armer,
Vous haïssiez un frère, & ne pouviez m'aimer....

ATRÉE.

ATRÉE.

Je ne le devais pas — je vous aimai peut-être.
Mais.... Achevez Ærope, abjurez-vous un traître ?
Aux pieds des immortels remise entre mes bras,
M'aportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas ?

ÆROPE.

Je ne saurais tromper, je ne dois plus me taire.
Mon destin pour jamais me livre à votre frère.
Thieste est mon époux.

ATRÉE.

Lui !

ÆROPE.

Les dieux ennemis
Éternisent ma faute en me donnant un fils.
Vous allez vous venger de cette criminelle :
Mais que le châtiment ne tombe que sur elle.
Que ce fils innocent ne soit point condamné.
Conçû dans les forfaits, malheureux d'être né,
La mort entoure encor son enfance première ;
Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupière.
Mais il est après tout le sang de vos ayeux ;
Il est ainsi que vous de la race des dieux :
Seigneur, avec son père on vous réconcilie ;
De mon fils au berceau n'attaquez point la vie.
Il sufit de la mère à votre inimitié.
J'ai demandé la mort, & non votre pitié.

ATRÉE.

Rassurez-vous — le doute était mon seul suplice. —
Je crains peu qu'on m'éclaire — & je me rends justice. —

Mon frère en tout l'emporte — il m'enlève aujourd'hui
Et la moitié d'un trône & vous même avec lui. —
De Micène & d'Ærope il eſt enfin le maître.
Dans ſa poſtérité je le verrai renaître. —
Il faut bien me ſoumettre à la fatalité
Qui confirme ma perte & ſa félicité.
Je ne puis m'opoſer au nœud qui vous enchaîne.
Je ne puis lui ravir Ærope ni Micène.
Aux ordres dû deſtin je ſais me conformer.
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer.
Ne vous figurez pas qu'une vaine tendreſſe,
Deux fois pour une femme enſanglante la Grèce;
Je reconnais ſon fils pour ſon ſeul héritier.
Satisfait de vous perdre & de vous oublier,
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même. —
Vous tremblez.

ÆROPE.

Ah! ſeigneur, ce changement extrême,
Ce paſſage inouï du couroux aux bontés,
Ont ſaiſi mes eſprits que vous épouvantez.

ATRÉE.

Ne vous allarmez point; le ciel parle, & je cède.
Que pourais-je opoſer à des maux ſans remède?
Après tout, c'eſt mon frère — & ſon front couronné,
A la fille des rois peut être deſtiné. —
Vous auriez dû plutôt m'aprendre ſa victoire,
Et de vous pardonner me préparer la gloire. —
Cet enfant de Thieſte eſt ſans doute en ces lieux?

ÆROPE.

Mon fils — eſt loin de moi — ſous la garde des dieux.

ATRÉE.

Quelque lieu qui l'enferme il ſera ſous la mienne.

ÆROPE.

Sa mère doit, ſeigneur, le conduire à Micène.

ATRÉE.

A ſes parens, à vous, les chemins ſont ouverts,
Je ne regrette rien de tout ce que je perds;
La paix avec mon frère en eſt plus aſſurée.
Allez....

ÆROPE (*en partant.*)

Dieux! s'il eſt vrai — mais dois-je croire Atrée?

SCENE VI.

ATRÉE (*ſeul.*)

ENfin, de leurs complots j'ai connu la noirceur,
La perfide, elle aimait ſon lâche raviſſeur.
Elle me fuit, m'abhorre, elle eſt toute à Thieſte;
Du ſaint nom de l'himen ils ont voilé l'inceſte;
Ils jouïſſent en paix du fils qui leur eſt né;
Le vil enfant du crime au trône eſt deſtiné.
Tu ne goûteras pas, race impure & coupable,
Le fruit des attentats dont l'oprobre m'accable.
Par quel enchantement, par quel preſtige afreux,
Tous les cœurs contre moi ſe déclaraient pour eux!
Polémon réprouvait l'excès de ma colère;
Une pitié crédule avait ſéduit ma mère;

On flatait leurs amours, on plaignait leurs douleurs;
On était attendri de leurs perfides pleurs;
Tout Argos favorable à leurs lâches tendresses,
Pardonne à des forfaits qu'il apelle faiblesses.
Et je suis la victime & la fable à la fois,
D'un peuple qui méprise, & les mœurs & les loix.
Je vous ferai frémir Grèce légère & vaine,
Détestable Thieste, insolente Micène.
Soleil qui vois ce crime & toute ma fureur,
Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur.
Cessez, filles du Stix, cessez troupe infernale,
D'épouvanter les yeux de mon ayeul Tantale.
Sur Thieste & sur moi venez vous acharner.
Paraissez, dieux vengeurs, je vais vous étonner.

SCENE VII.

ATRÉE, POLÉMON, IDAS.

ATRÉE.

IDas, exécutez ce que je vais prescrire.
Polémon, c'en est fait, tout ce que je puis dire,
C'est que j'aurai l'orgueil de ne plus disputer,
Un cœur dont la conquête a dû peu me flater.
La paix est préférable à l'amour d'une femme,
Ainsi qu'à mes états je la rends à mon ame.
Vous pouvez à mon frère annoncer mes bienfaits
Si vous les aprouvez, mes vœux sont satisfaits.

POLÉMON.

Puiſſe un pareil deſſein, que je conçois à peine,
N'être point en éfet inſpiré par la haine !

ATRÉE (*en ſortant.*)

Craignez-vous pour mon frère ?

POLÉMON.

Oui, je crains pour tous deux.
Seconde-moi, nature, éveille toi dans eux !
Que de ton feu ſacré quelque faible étincelle,
Rallume de ta cendre une flamme nouvelle.
Du bonheur de l'état ſois l'auguſte lien ?
Nature, tu peux tout, les conſeils ne ſont rien.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÆROPE, THIESTE, MÉGARE.

THIESTE (*à Ærope.*)

JE ne puis vous blâmer de cet aveu ſincère,
Injurieux, terrible, & pourtant néceſſaire.
Il a réduit Atrée à ne plus réclamer
Un hymen que le ciel ne ſaurait confirmer.

ÆROPE.

Ah! j'aurais dû plutôt expirer & me taire.

THIESTE.

Quoi! je vous vois ſans ceſſe à vous-même contraire?

ÆROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THIESTE.

Il doit ſentir au moins quelle fatalité,
Diſpoſe en tous les tems du ſang des Pélopides.
Il voit qu'après un an de troubles, d'homicides,
Après tant d'atentats, triſte fruit des amours,
Un éternel oubli doit terminer leur cours.
Nous ne pouvons enfin retourner en arrière;
Il ne peut renverſer l'éternelle barrière
Que notre hymen éléve entre nous deux & lui.
Mes deſtins ont vaincu, je triomphe aujourd'hui.

ÆROPE.

Quel triomphe. Etes-vous hors de sa dépendance ?
Votre frère avec vous est-il d'intelligence ?
Atrée en me parlant s'est-il bien expliqué ?
Dans ses regards afreux n'ai-je pas remarqué
L'égarement du trouble & de l'inquiétude ?
Polémon de son ame a longtems fait l'étude,
Il semble être peu sûr de sa sincérité.

THIESTE.

N'importe, il faut qu'il cède à la nécessité.
C'était le seul moyen (du moins j'ose le croire)
Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

ÆROPE.

Il est maître en ces lieux, nous sommes dans ses mains.

THIESTE.

Les dieux nos protecteurs y sont seuls souverains.

ÆROPE.

Eh! qui nous répondra que ces dieux nous protègent ?
Peut être en ce moment les périls nous assiègent.

THIESTE.

Quels périls ? entre nous le peuple est partagé,
Et même autour du temple il est déja rangé.
Mes amis rassemblés, arrivent de Micène,
Ils viennent adorer & défendre leur reine ;
Mais il n'est pas besoin de ce nouveau secours :
Le ciel avec la paix veille ici sur vos jours ;
La reine & Polémon, dans ce temple tranquile
Imposent le respect qu'on doit à cet azile.

ÆROPE.

Vous même en m'enlevant l'avez-vous respecté?

THIESTE.

Ah! ne corrompez point tant de félicité.
Pour la première fois la douceur en est pure.

SCENE II.

HIPPODAMIE, ÆROPE, THIESTE, POLÉMON, MÉGARE.

HIPPODAMIE.

ENfin donc désormais tout cède à la nature.
Bannissez, Polémon, ces soupçons recherchés,
A vos conseils prudents quelquefois reprochés.
Vous venez avec moi d'entendre les promesses,
Dont mon fils ranimait ma joye & mes tendresses.
Pourquoi tromperait-il par tant de fausseté
L'espoir qu'il fait renaître au sein qui l'a porté?
Il cède à vos conseils, il pardonne à son frère;
Il aprouve un hymen devenu nécessaire;
Il y consent du moins: la première des loix,
L'intérêt de l'état lui parle à haute voix.
Il n'écoute plus qu'elle; & s'il voit avec peine
Dans ce fatal enfant l'héritier de Micène,
Consolé par le trône où les dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéressé,
Lié par ses sermens, oubliant son injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'est point parjure.

POLÉMON.

Reine, je ne veux point, dans mes ſoins défiants,
Jetter ſur ſes deſſeins des yeux trop prévoiants.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez s'il ſouhaite
Que cette heureuſe paix ne ſoit point imparfaite.

HIPPODAMIE.

La coupe de Tantale en eſt l'heureux garant.
Nous l'attendons ici; c'eſt de moi qu'il la prend;
Et c'eſt même en ces lieux qu'il doit avec ſon frère
Prononcer après moi ce ferment néceſſaire.

(*à Ærope & à Thieſte.*)

C'eſt trop ſe défier: goutez entre mes bras
Un bonheur, mes enfans, que nous n'attendions pas.
Vous êtes arrivés par une route afreuſe
Au but que vous marquait cette fin trop heureuſe.
Sans outrager l'hymen vous me donnez un fils;
Il a fait nos malheurs, mais il les a finis;
Et je peux à la fin, ſans rougir de ma joye,
Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
Si vos terreurs encor vous laiſſent des ſoupçons,
Confiez moi ce fils, Ærope, & j'en réponds.

THIESTE.

Eh bien, s'il eſt ainſi, Thieſte & votre fille
Vont remettre en vos mains l'eſpoir de leur famille.
Vous ma mère, & les dieux, vous ſerez ſon apui,
Juſqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

ÆROPE.

De mes triſtes frayeurs à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.
Cours, Mégare.

MÉGARE.

Ah princeſſe, à quoi m'obligez vous!

ÆROPE.

Va, dis-je, ne crains rien — ſur vos ſacrés genoux
En préſence des dieux je mettrai ſans allarmes,
Ce dépôt précieux arroſé de mes larmes.

THIESTE.

C'eſt vous qui l'adoptez & qui m'en répondez.

HIPPODAMIE.

N'en doutez pas.

POLÉMON.

Voyez ce que vous hazardez.
Je veillerai ſur lui.

ÆROPE.

Soyez ſa protectrice :
Ma mère, s'il eſt né ſous un cruel auſpice
Corrigez de ſon ſort le ſiniſtre aſcendant.

HIPPODAMIE.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant. —
Vous ſavez, belle Ærope en tous les tems ſi chère,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.



SCENE III.

HIPPODAMIE, ÆROPE, THIESTE, IDAS, POLÉMON.

IDAS.

REines, on vous attend. Atrée eſt à l'autel.

ÆROPE.

Atrée ?

IDAS.

Il doit lui même, en ce jour ſolemnel,
Commencer ſous vos yeux ces heureux ſacrifices,
Immoler la victime, en ofrir les prémices;

(*à Ærope.*)

Les goûter avec vous, tandis que dans ces lieux,
Pour confirmer la paix jurée au nom des dieux,
Je dois faire aporter la coupe de ſes pères,
Ce gage auguſte & ſaint de vos ſermens ſincères.
C'eſt à Thieſte, à vous, de venir commencer
La fête qu'il ordonne & qu'il fait annoncer.

THIESTE.

Mais il pouvait lui même ici nous en inſtruire,
Venir prendre ſa mère, à l'autel nous conduire.
Il le devait.

IDAS.

Au temple un devoir plus preſſé
De ces devoirs communs, ſeigneur, l'a diſpenſé.

Vous ſavez que les dieux ſont aux rois plus propices,
Quand de leurs propres mains ils font les ſacrifices.
Les rois des Argiens de ce droit ſont jaloux.

THIESTE.

Allons donc chère Ærope. — à côté d'un époux
Suivez ſans vous troubler une mère adorée.
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée;
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

ÆROPE.

Pardonne, cher époux, ſi tu me vois trembler.

HIPPODAMIE,

Venez, ne tardons plus. — Le ſang des Pélopides
Dans ce jour fortuné n'aura point de perfides.

SCENE IV.

POLÉMON, IDAS.

IDAS.

Vous ne les ſuivez pas?

POLÉMON.

Non, je reſte en ces lieux;
Et ces libations qu'on y va faire aux dieux,
Ces aprêts, ces ferments me tiennent en contrainte:
Je vois trop de ſoldats entourer cette enceinte;

Vous devez y veiller: je dois compte au sénat
Des suites de la paix qu'il donne à cet état.
Ayez soin d'empêcher que tous ces satellites
De nos parvis sacrés ne passent les limites.
Que font-ils en ces lieux? —— & vous, répondez moi,
Vous aimez la vertu, même en flatant le roi,
Vous ne voudriez pas de la moindre injustice,
Fût-ce pour le servir, vous rendre le complice?

IDAS.

C'est m'outrager, seigneur, que me le demander.

POLÉMON.

Mais il règne, on l'outrage: il peut vous commander
Ces actes de rigueur, ces éfets de vengeance,
Qui ne trouvent souvent que trop d'obéissance.

IDAS.

Il n'oserait: sachez, s'il a de tels desseins
Qu'il ne les confiera qu'aux plus vils des humains.
Osez vous accuser le roi d'être parjure?

POLÉMON.

Il a dissimulé l'excés de son injure;
Il garde un froid silence: & depuis qu'il est roi,
Ce cœur que j'ai formé s'est éloigné de moi.
La vengeance en tout tems a souillé ma patrie,
La race de Pélops tient de la barbarie.
Jamais prince en éfet ne fut plus outragé.
Ne vous a-t-il pas dit qu'on le verrait vengé?

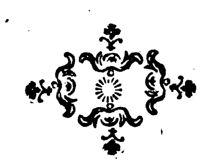
IDAS.

Oui ; mais depuis, ſeigneur, dans ſon ame ulcerée,
Ainſi que parmi nous, j'ai vu la paix rentrée.
A ce juſte couroux dont il fut poſſedé,
Par degrés à mes yeux le calme a ſuccédé.
Il eſt devant les dieux ; déja des ſacrifices
Dans ce moment heureux on goute les prémices.
Sur la coupe ſacrée on va jurer la paix
Que vos ſoins ont donnée à nos ardens ſouhaits.

POLÉMON.

Achevons notre ouvrage ; entrons, la porte s'ouvre,
De ce ſaint apareil la pompe ſe découvre (*).
La reine avec Ærope avance en ce parvis.
Au nom de nos deux rois à la fin réunis,
On aporte en ces lieux la coupe de Tantale ;
Puiſſe-t-elle à ſes fils n'être jamais fatale.

(*) Ici on aporte l'autel avec la coupe. La reine, Ærope, & Thieſte ſe mettent à un des côtés. Polémon & Idas en la ſaluant ſe placent de l'autre.



SCENE V.

Tous les perſonnages précédens, ATRÉE dans le fond.

POLÉMON.

JE vois venir Atrée, & voici les momens
Où vous allez tous trois prononcer les ſermens.

(*Atrée ſe place derrière l'autel.*)

HIPPODAMIE.

Vous les écouterez, dieux ſouverains du monde,
Dieux! auteurs de ma race en malheurs ſi féconde,
Vous les voulez finir, & la religion
Forme enfin les ſaints nœuds de la réunion,
Qui rend, après des jours de ſang & de miſére,
Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère.
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois & les états,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juſte.
Si le crime eſt ici, que cette coupe auguſte
En lave la ſouillure, & demeure à jamais
Un monument ſacré de vos nouveaux bienfaits.

A Atrée.

Aprochez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte,
Et quelle horreur nouvelle en vos regards eſt peinte?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a ſoupçonné ma foi.
Des ſoldats de Micène il a mandé l'élite,

THIESTE.

Je veux que mes ſujets ſe rangent à ma ſuite,
Je les veux pour témoins de mes ſermens ſacrés,
Je les veux pour vengeurs ſi vous vous parjurez.

HIPPODAMIE.

Ah! banniſſez, mes fils, ces ſoupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié; la plainte aigrit les cœurs.
Rien ne doit de ce jour altérer les douceurs;
Dans nos embraſſemens qu'enfin tout ſe répare.

A Polémon.

Donnez-moi cette coupe.

MÉGARE *accourant.*

Arrêtez!

ÆROPE.

Ah! Mégare,
Tu reviens ſans mon fils!

MÉGARE *ſe plaçant près d'Ærope.*

De farouches ſoldats
Ont ſaiſi cet enfant dans mes débiles bras.

ÆROPE.

Quoi, mon fils malheureux!

MÉGARE.

Interdite & tremblante,
Les dieux que j'atteſtais m'ont laiſſée expirante.
Craignez tout.

THIESTE.

THIESTE.

Ah mon frère, eſt-ce ainſi que ta foi
Se conſerve à nos dieux, à tes ſermens, à moi? —
Ta main tremble en touchant à la coupe ſacrée! —

ATRÉE.

Tremble encor plus perfide, & reconnais Atrée.

ÆROPE.

Dieux, quels maux je reſſens! ô ma mère! ô mon fils! —
Je meurs!

(*Elle tombe dans les bras d'Hippodamie & de Thieſte.*)

POLÉMON.

Afreux ſoupçons, vous êtes éclaircis.

ATRÉE.

Tu meurs, indigne Ærope, & tu mourras Thieſte.
Ton déteſtable fils eſt celui de l'inceſte,
Et ce vaſe contient le ſang du malheureux,
J'ai voulu de ce ſang vous abreuver tous deux.

(*La nuit ſe répand ſur la ſcène, & on entend le tonnerre.*)

ATRÉE *tire ſon épée.*

Ce poiſon m'a vengé, glaive achève —

THIESTE.

Ah, barbare!
Tu mourras avant moi — la foudre nous ſépare —

(*Les deux frères veulent courir l'un ſur l'autre le poignard à la main. Polémon & Idas les déſarment.*)

ATRÉE.

Crains la foudre & mon bras, tombe perfide & meurs!

HIPPODAMIE.

Monſtres, ſur votre mère épuiſez vos fureurs.

Mon ſein vous a portés, je ſuis la plus coupable.

(Elle embraſſe Ærope & ſe laiſſe tomber auprès d'elle ſur une banquette. Les éclairs & le tonnerre redoublent.)

THIESTE.

Je ne puis t'arracher ta vie abominable,
Va, je finis la mienne.

(Il ſe tue.)

ATRÉE.

Attend, rival cruel. —
Le jour fuit, l'enfer m'ouvre un ſépulcre éternel;
Je porterai ma haine au fond de ces abîmes,
Nous y diſputerons de malheurs & de crimes.
Le ſéjour des forfaits, le ſéjour des tourmens,
O Tantale! ô mon père! eſt fait pour tes enfans.
Je ſuis digne de toi, tu dois me reconnaître:
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

Fin du cinquiéme & dernier acte.



CATILINA;

OU

ROME SAUVÉE;

TRAGÉDIE.

Représentée à Paris en Février 1752.

T 4

table. L'auteur était ſuperficiellement connu ; le conſul était preſque ignoré. Les lumières que nous avons acquiſes, nous ont apris à ne luí comparer aucun des hommes, qui ſe ſont mêlés du gouvernement, & qui ont prétendu à l'éloquence.

Il ſemble que *Cicéron* aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Iſſus, où *Alexandre* avait vaincu les Perſes, & il ſoumit deux provinces à l'empire romain. Il eſt bien vraiſemblable, que s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profeſſion qui demande un ſens droit & une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illuſtres capitaines de ſon ſiécle ; mais comme *Céſar* n'eût été que le ſecond des orateurs, *Cicéron* n'eût été que le ſecond des généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maitreſſe du monde ; & quel prodigieux mérite ne falait-il pas à un ſimple chevalier d'*Arpinum*, pour percer la foule de tant de grands hommes, pour parvenir ſans intrigue à la première place de l'univers, malgré l'envie de tant de patriciens, qui régnaient à Rome ?

Ce qui étonne ſurtout, c'eſt que dans le tumulte & les orages de ſa vie, cet homme toujours chargé des afaires de l'état & de celles des particuliers, trouvât encor du tems pour être inſtruit à fond de toutes les ſectes des Grecs, & qu'il fût le plus grand philoſophe des Romains, auſſi-bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de miniſtres, de magiſtrats, d'avoçats même un peu employés, qui puiſſent,

je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de *Newton*, & les idées de *Leibnitz*, comme *Cicéron* rendait compte des principes de *Zénon*, de *Platon* & d'*Epicure*, mais qui puissent répondre à une question profonde de philosophie?

Ce que peu de personnes savent, c'est que *Cicéron* était encor un des premiers poetes d'un siécle où la belle poésie commençait à naître. Il balançait la réputation de *Lucréce*. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous sont restés de son poëme sur *Marius*, & qui font tant regretter la perte de cet ouvrage?

Hic Jovis altisoni subitò pinnata satelles,
Arboris è trunco, serpentis saucia morsu,
Ipsa feris subigit transfigens unguibus anguem
Semanimum, & varia graviter cervice micantem:
Quem se intorquentem lanians, rostroque cruentans,
Jam satiata animos, jam duros ulta dolores
Abjicit efflantem, & laceratum affigit in undas,
Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.

Je suis de plus en plus persuadé, que notre langue est impuissante à rendre l'harmonieuse énergie des vers latins comme des vers grecs; mais j'oserai donner une légère esquisse de ce petit tableau, peint par le grand-homme que j'ai osé faire parler dans ROME SAUVÉE, & dont j'ai imité en quelques endroits les *Catilinaires*.

Tel on voit cet oiseau, qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre,

Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.
Le sang tombe des airs; il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;
Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs,
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre en expirant se débat, se replie;
Il exhale en poisons les restes de sa vie,
Et l'aigle tout sanglant, fier & victorieux,
Le rejette en fureur, & plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on apercevra dans la faiblesse de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc *Cicéron* passe-t-il pour un mauvais poëte? Parce qu'il a plu à *Juvénal* de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule,

O fortunatam natam me consule Romam!

C'est un vers si mauvais, que le traducteur, qui a voulu en exprimer les défauts en français, n'a pû même y réussir:

O Rome fortunée
Sous mon consulat née!

ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers latin.

Je demande s'il est possible que l'auteur du beau morceau de poésie que je viens de citer, ait fait un vers si impertinent? Il y a des sotises qu'un homme de génie & de sens ne peut jamais

dire. Je m'imagine que le préjugé, qui n'accorde preſque jamais deux genres à un ſeul homme, fit croire *Cicéron* incapable de la poéſie quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaiſant, quelque ennemi de la gloire de ce grand homme, imagina ce vers ridicule, & l'attribua à l'orateur, au philoſophe, au père de Rome. *Juvénal* dans le ſiécle ſuivant adopta ce bruit populaire, & le fit paſſer à la poſtérité dans ſes déclamations ſatyriques; & j'oſe croire que beaucoup de réputations bonnes ou mauvaiſes ſe ſont ainſi établies.

On impute, par exemple, au père *Mallebranche*, ces deux vers:

> Il fait en ce beau jour le plus beau tems du monde,
> Pour aller à cheval ſur la terre & ſur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un philoſophe peut, quand il veut, être poete. Quel homme de bon ſens croira que le père *Mallebranche* ait fait quelque choſe de ſi abſurde? Cependant qu'un écrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire, tranſmette à la poſtérité cette ſotiſe, elle s'accréditera avec le tems; & ſi le père *Mallebranche* était un grand homme, on dirait un jour: ce grand homme devenait un ſot quand il était hors de ſa ſphère.

On a reproché à *Cicéron* trop de ſenſibilité, trop d'afliction dans ſes malheurs. Il confie ſes juſtes plaintes à ſa femme & à ſon ami, & on impute à lâcheté ſa franchiſe. Le blâme qui voudra, d'avoir répandu dans le ſein de l'amitié les

douleurs qu'il cachait à ſes perſécuteurs : je l'en aime davantage. Il n'y a guères que les ames vertueuſes de ſenſibles. *Cicéron*, qui aimait tant la gloire, n'a point ambitionné celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vû des hommes mourir de douleur, pour avoir perdu de très-petites places, après avoir afecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas ; quel mal y a-t-il donc à avouer à ſa femme & à ſon ami, qu'on eſt fâché d'être loin de Rome qu'on a ſervie, & d'être perſécuté par des ingrats & par des perfides ? Il faut fermer ſon cœur à ſes tyrans, & l'ouvrir à ceux qu'on aime.

Cicéron était vrai dans toutes ſes démarches ; il parlait de ſon afliction ſans honte, & de ſon goût pour la vraie gloire ſans détour. Ce caractère eſt à la fois naturel, haut & humain. Préférerait-on la politique de *Céſar*, qui dans ſes commentaires dit qu'il a ofert la paix à *Pompée*, & qui dans ſes lettres avoue qu'il ne veut pas la lui donner ? *Céſar* était un grand homme ; mais *Cicéron* était un homme vertueux.

Que ce conſul ait été un bon poëte, un philoſophe qui ſavait douter, un gouverneur de province parfait, un général habile, que ſon ame ait été ſenſible & vraie, ce n'eſt pas là le mérite dont il s'agit ici. Il ſauva Rome malgré le ſénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il ſe fit des ennemis de ceux mêmes dont il fut l'oracle, le libérateur & le vengeur. Il prépara ſa ruine par le ſervice le plus ſignalé que jamais homme ait rendu à ſa patrie. Il vit cette ruine, & il n'en fut point éfrayé.

C'eſt ce qu'on a voulu repréſenter dans cette tragédie : c'eſt moins encor l'ame farouche de *Catilina*, que l'ame généreuſe & noble de *Cicéron* qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, & on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée, que *Cicéron* eſt un des caractères qu'il ne faut jamais mettre ſur le théâtre. Les Anglais, qui hazardent tout ſans même ſavoir qu'ils hazardent, ont fait une tragédie de la conſpiration de *Catilina. Ben-Johnſon* n'a pas manqué, dans cette tragédie hiſtorique, de traduire ſept ou huit pages des *Catilinaires*, & même il les a traduites en proſe, ne croyant pas que l'on pût faire parler *Cicéron* en vers. La proſe du conſul, & les vers des autres perſonnages, font à la vérité un contraſte digne de la barbarie du ſiécle de *Ben-Johnſon*; mais pour traiter un ſujet ſi ſévère, ſi dénué de ces paſſions qui ont tant d'empire ſur le cœur, il faut avouer qu'il falait avoir afaire à un peuple ſérieux & inſtruit, digne en quelque ſorte qu'on mît ſous ſes yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce ſujet n'eſt guères théatral pour nous, qui ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaiſſance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs ſi fortes. On ne voit avec plaiſir au théâtre que le combat des paſſions qu'on éprouve ſoi-même. Ceux qui ſont remplis de l'étude de *Cicéron* & de la république romaine, ne ſont pas ceux qui fréquentent les ſpectacles. Ils n'imitent point *Cicéron*, qui y était aſſidu. Il eſt étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui. Ils ſont ſeule-

ment moins ſenſibles aux beaux arts, ou retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces arts ayent fait en France, les hommes choiſis qui les ont cultivés, n'ont point encor communiqué le vrai goût à toute la nation. C'eſt que nous ſommes nés moins heureuſement que les Grecs & les Romains. On va aux ſpectacles plus par oiſiveté que par un véritable amour de la littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité que pour être vue par le parterre. Elle y fut à la vérité aplaudie, & beaucoup plus que *Zayre*; mais elle n'eſt pas d'un genre à ſe ſoutenir comme *Zayre* ſur le théâtre. Elle eſt beaucoup plus fortement écrite; & une ſeule ſcène entre *Céſar* & *Catilina* était plus dificile à faire, que la plûpart des piéces où l'amour domine. Mais le cœur ramène à ces piéces; & l'admiration pour les anciens Romains s'épuiſe bientôt. Perſonne ne conſpire aujourd'hui, & tout le monde aime.

D'ailleurs les repréſentations de *Catilina* exigent un trop grand nombre d'acteurs, un trop grand apareil.

Les ſavans ne trouveront pas ici une hiſtoire fidèle de la conjuration de *Catilina*. Ils ſont aſſez perſuadés qu'une tragédie n'eſt pas une hiſtoire; mais ils y verront une peinture vraie des mœurs de ce tems-là. Tout ce que *Cicéron*, *Catilina*, *Caton*, *Céſar* ont fait dans cette piéce n'eſt pas vrai; mais leur génie & leur caractère y ſont peints fidélement.

Si on n'a pû y déveloper l'éloquence de *Cicé-*

ron, on a du moins étalé toute ſa vertu & tout le courage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans *Catilina* ces contraſtes de férocité & de ſéduction qui formaient ſon caractère; on a fait voir *Céſar* naiſſant, factieux & magnanime, *Céſar* fait pour être à la fois la gloire & le fléau de Rome.

On n'a point fait paraître les députés des Allobroges, qui n'étaient point des ambaſſadeurs de nos Gaules, mais des agens d'une petite province d'Italie ſoumiſe aux Romains, qui ne firent que le perſonnage de délateurs, & qui par-là ſont indignes de figurer ſur la ſcène avec *Cicéron*, *Céſar* & *Caton*.

Si cet ouvrage paraît au moins paſſablement écrit, & s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome, c'eſt tout ce qu'on a prétendu, & tout le prix qu'on attend.



PERSONNAGES.

CICÉRON.
CÉSAR.
CATILINA.
AURÉLIE.
CATON.
LUCULLUS.
CRASSUS.
CLODIUS.
CETHEGUS.
LENTULUS-SURA.
Conjurés.
Licteurs.

*Le théâtre représente d'un côté le palais d'*Aurélie, *de l'autre le temple de* Tellus, *où s'assemble le sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des souterrains qui conduisent du palais d'*Aurélie *au vestibule du temple.*

CATILINA, OU ROME SAUVÉE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CATILINA.

Soldats *dans l'enfonçement.*

ORateur infolent, qu'un vil peuple feconde,
Affis au premier rang des fouveráins du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux infenfé,
Ennemi de ton fiécle, efprit dur & farouche,
Ton terme eft arrivé, ton imprudence y touche.
Fier fénat de tyrans, qui tient le monde aux fers,
Tes fers font préparés, tes tombeaux font ouverts.
Que ne puis-je en ton fang, impérieux Pompée,
Éteindre de ton nom la fplendeur ufurpée?

PERSONNAGES.

CICÉRON.	CRASSUS.
CÉSAR.	CLODIUS.
CATILINA.	CETHEGUS.
AURÉLIE.	LENTULUS.
CATON.	Conjurés.
LUCULLUS.	Licteurs.

Le théâtre représente d'un côté le palais d'[illegible] l'autre le temple de Tellus, *où s'assemble [illegible] voit dans l'enfoncement une galerie qui co[illegible] des souterrains qui conduisent du palais [illegible] vestibule du temple.*



réneſte.
du reſte.

ſer.
n irrite,
ix excite :
urroux,
tre pour nous.
S.
eſt le maître,
connaître.
ſuperflus.
de Nonnius ?
L I N A.
que ſa fille m'eſt chère.
déteſtant ſon père.
it conçu pour moi
tient ſous ma loi,
e, & ſa colère vaine,
brifer notre chaîne ;
V

Que ne puis-je opofer à ton pouvoir fatal,
Ce Céfar fi terrible, & déja ton égal?
Quoi! Céfar comme moi factieux dès l'enfance;
Avec Catilina n'eft pas d'intelligence?
Mais le piége eft tendu; je prétens qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend foit préparé par lui.
Il faut employer tout, jufqu'à Cicéron même,
Ce Céfar que je crains, mon époufe que j'aime.
Sa docile tendreffe, en cet afreux moment,
De mes fanglans projets eft l'aveugle inftrument.
Tout ce qui m'apartient doit être mon complice.
Je veux que l'amour même à mon ordre obéiffe.
Titres chers & facrés & de père & d'époux,
Faibleffes des humains, évanouïffez vous.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS,
afranchis & foldats *dans le lointain.*

CATILINA.

EH bien, cher Céthégus, tandis que la nuit fombre
Cache encor nos deftins, & Rome dans fon ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés?

CETHEGUS.

Ils viendront dans ces lieux du conful ignorés;
Sous ce portique même, & près du temple impie,
Où domine un fénat tyran de l'Italie.

Ils

Ils ont renouvellé leurs fermens & leur foi.
Mais tout eft-il prévu ? Céfar eft-il à toi ?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime ?

CATILINA.

Cet efprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CETHEGUS.

Confpirer fans Céfar !

CATILINA.

Ah ! je l'y veux forcer.
Dans ce piége fanglant je veux l'embarraffer.
Mes foldats en fon nom vont furprendre Préneſte.
Je fais qu'on le foupçonne, & je répons du refte.
Ce conful violent va bientôt l'accufer ;
Pour fe venger de lui Céfar peut tout ofer.
Rien n'eft fi dangereux que Céfar qu'on irrite,
C'eft un lion qui dort, & que ma voix excite :
Je veux que Cicéron réveille fon courroux,
Et force ce grand homme à combattre pour nous.

CETHEGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneſte eft le maître,
Il aime la patrie, & tu dois le connaître.
Tes foins pour le tenter ont été fuperflus.
Que faut-il décider du fort de Nonnius ?

CATILINA.

Je t'entens ; tu fais trop que fa fille m'eft chère.
Ami, j'aime Aurélie en déteftant fon père.
Quant il fut que fa fille avait conçu pour moi
Ce tendre fentiment qui la tient fous ma loi,
Quand fa haine impuiffante, & fa colère vaine,
Eurent tenté fans fruit de brifer notre chaîne ;

A cet hymen ſecret quand il a conſenti,
Sa faibleſſe a tremblé d'ofenſer ſon parti.
Il a craint Cicéron ; mais mon heureuſe adreſſe
Avance mes deſſeins par ſa propre faibleſſe.
J'ai moi-même exigé, par un ferment ſacré,
Que ce nœud clandeſtin fût encor ignoré.
Céthégus & Sura ſont ſeuls dépoſitaires
De ce ſecret utile à nos ſanglans myſtères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit ;
C'eſt là qu'en ſureté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'apareil du carnage.
De nos vaſtes ſuccès mon hymen eſt le gage.
Vous m'avez bien ſervi, l'amour m'a ſervi mieux.
C'eſt chez Nonnius même, à l'aſpect de ſes dieux,
Sous les murs du ſénat, ſous ſa voûte ſacrée,
Que de tous nos tyrans la mort eſt préparée.

(*Aux conjurés qui ſont dans le fond.*)

Vous, courez dans Préneſte, où nos amis ſecrets
Ont du nom de Céſar voilé nos intérêts ;
Que Nonnius ſurpris ne puiſſe ſe défendre.
Vous, près du Capitole allez ſoudain vous rendre ;
Songez qui vous ſervez, & gardez vos ſermens.

(*à Céthégus.*)

Toi, condui d'un coup d'œil tous ces grands mouvemens.



SCENE III.

AURÉLIE, CATILINA.

AURÉLIE.

AH ! calmez les horreurs dont je ſuis pourſuivie,
Cher époux, eſſuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel ſpectacle, & quel réveil afreux !
Je vous ſuis en tremblant ſous ces murs ténébreux.
Ces ſoldats que je vois redoublent mes allarmes.
On porte en mon palais des flambeaux & des armes !
Qui peut nous menacer ? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, ſont-ils donc revenus ?
De ce front ſi terrible éclairciſſez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux triſtes & ſombres.
Au nom de tant d'amour, & par ces nœuds ſecrets,
Qui joignent nos deſtins, nos cœurs, nos intérêts,
Au nom de notre fils, dont l'enfance eſt ſi chère ;
(Je ne vous parle point des dangers de ſa mère,
Et je ne vois hélas ! que ceux que vous courez :)
Ayez pitié du trouble où mes ſens ſont livrés :
Expliquez vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma ſureté, la vôtre, & la cauſe commune,
Exigent ces aprêts qui cauſent votre éfroi.
Si vous daignez m'aimer, ſi vous êtes à moi,

Sur ce qu'ont vû vos yeux obſervez le ſilence.
Des meilleurs citoyens j'embraſſe la défenſe.
Vous voyez le ſénat, le peuple, diviſés,
Une foule de rois l'un à l'autre opoſés :
On ſe menace, on s'arme; & dans ces conjonctures,
Je prens un parti ſage, & de juſtes meſures.

AURÉLIE.

Je le ſouhaite au moins. Mais me tromperiez-vous ?
Peut-on cacher ſon cœur aux cœurs qui ſont à nous?
En vous juſtifiant vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur eſt empreinte.
Ciel! que fera mon père, alors que dans ces lieux
Ces funeſtes aprêts viendront fraper ſes yeux?
Souvent les noms de fille & de père & de gendre,
Lorſque Rome a parlé, n'ont pû ſe faire entendre.
Notre hymen lui déplut, vous le ſavez aſſez.
Mon bonheur eſt un crime à ſes yeux ofenſés.
On dit que Nonnius eſt mandé de Prénefte.
Quels effets il verra de cet hymen funeſte!
Cher époux, quel uſage afreux, infortuné,
Du pouvoir que ſur moi l'amour vous a donné!
Vous avez un parti; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les dieux ſont du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point, ne craignez rien de lui.

AURÉLIE.

Comment?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne poura ſe rendre,
Que pour y reſpecter & ſa fille & ſon gendre.

Je ne peux m'expliquer, mais ſouvenez vous bien,
Qu'en tout ſon intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes juſtes projets le premier avantage,
Qu'il ſera trop heureux d'abjurer devant moi
Les ſuperbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, & vous devez m'en croire,
Une ſource éternelle & d'honneur & de gloire.

AURÉLIE.

La gloire eſt bien douteuſe, & le péril certain.
Que voulez-vous? pourquoi forcer votre deſtin?
Ne vous ſufit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des ſouverains ſous qui tremble la terre?
Pour tomber de plus haut où voulez-vous monter?
De noirs preſſentimens viennent m'épouvanter.
J'ai trop chéri le joug où je me ſuis ſoumiſe.
Voilà donc cette paix que je m'étais promiſe,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché!
Les dieux m'en ont punie, & me l'ont arraché.
Dès qu'un léger ſommeil vient fermer mes paupières,
Je vois Rome embraſée, & des mains meurtrières,
Des ſuplices, des morts, des fleuves teints de ſang;
De mon père au ſénat je vois percer le flanc:
Vous-même environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie;
Des torrens de mon ſang répandus par vos coups,
Et votre épouſe enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres;
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres:

Je vous retrouve hélas! & vous me replongez
Dans l'abîme des maux qui me font presagés.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les augures;
Et je veux du courage, & non pas des murmures,
Quand je sers & l'état, & vous, & mes amis.

AURÉLIE.

Ah cruel! est-ce ainsi que l'on sert son pays?
J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
S'ils étaient genéreux, tu m'aurais consultée:
Nos communs intérêts semblaient te l'ordonner.
Si tu feins avec moi, je dois tout soupçonner.
Tu te perdras, déja ta conduite est suspecte
A ce consul sévère, & que Rome respecte.

CATILINA.

Cicéron respecté! Cicéron mon rival!
Qui! lui!

SCENE IV.

CATILINA, AURÉLIE, MARTIAN l'un des conjurés.

MARTIAN.

Seigneur, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par son ordre bientôt le sénat se rassemble:
Il vous mande en secret.

AURÉLIE.

Catilina, je tremble

A cet ordre ſubit, à ce funeſte nom.

CATILINA.

Mon épouſe trembler au nom de Cicéron!
Que Nonnius ſéduit le craigne & le révère;
Qu'il deshonore ainſi ſon rang, ſon caractère;
Qu'il ſerve, il en eſt digne, & je plains ſon erreur:
Mais de vos ſentimens j'attens plus de grandeur.
Allez, ſouvenez vous que vos nobles ancêtres
Choiſiſſaient autrement leurs conſuls & leurs maîtres.
Quoi, vous femme & Romaine, & du ſang d'un Néron,
Vous ſeriez ſans orgueil & ſans ambition?
Il en faut aux grands cœurs.

AURÉLIE.

Tu crois le mien timide;
La ſeule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oſes reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le conſul va paraître, adieu, mais connai moi.
Apren que cette épouſe à tes loix trop ſoumiſe,
Que tu devais aimer, que ta fierté mépriſe,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi, peut t'aprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore!
Cicéron que je vois eſt moins à craindre encore.



SCENE V.

CICÉRON *dans l'enfoncement.*
Le chef des licteurs, CATILINA.

CICÉRON *au chef des licteurs.*

SUivez mon ordre, allez, de ce perfide cœur
Je prétens sans témoin sonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi, c'est ce plébéien dont Rome a fait son maître!

CICÉRON.

Avant que le sénat se rassemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Aporter le flambeau sur le bord de l'abîme,
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui vous?

CICÉRON.

Moi.

CATILINA.

C'est ainsi que votre inimitié...

CICÉRON.

C'est ainsi que s'explique un reste de pitié.
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont assez fatigué les murs du Capitole.
Vous feignez de penser que Rome & le sénat
Ont avili dans moi l'honneur du consulat.

Concurrent malheureux à cette place insigne,
Votre orgueil l'attendait ; mais en étiez-vous digne ?
La valeur d'un soldat, le nom de vos ayeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux & ces festins qu'un vain luxe prépare,
Étaient-ils un mérite assez grand, assez rare,
Pour vous faire espérer de dispenser des loix
Au peuple souverain qui règne sur les rois ?
A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
Si j'avais vû dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'état être un jour le soutien :
Mais pour être consul devenez citoyen.
Pensez-vous afaiblir ma gloire & ma puissance,
En décriant mes soins, mon état, ma naissance ?
Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome ? il lui faut des vertus.
Ma gloire (& je la dois à ces vertus sévères)
Est de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi : de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finisse dans vous.

CATILINA.

Vous abusez beaucoup, magistrat d'une année,
De votre autorité passagère & bornée.

CICÉRON.

Si j'en avais usé, vous seriez dans les fers,
Vous l'éternel apui des citoyens pervers ;
Vous, qui de nos autels souillant les privilèges,
Portez jusqu'aux lieux saints vos fureurs sacrilèges,
Qui comptez tous vos jours, & marquez tous vos pas,
Par des plaisirs afreux, ou des assassinats ;

Qui ſavez tout braver, tout oſer & tout feindre :
Vous enfin, qui ſans moi feriez peut-être à craindre,
Vous avez corrompu tous les dons précieux,
Que pour un autre uſage ont mis en vous les dieux;
Courage, adreſſe, eſprit, grace, fierté ſublime,
Tout dans votre ame aveugle eſt l'inſtrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au deſtin du reſte des mortels.
Ma voix que craint l'audace, & que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore;
Mais devenu plus fier par tant d'impunité,
Juſqu'à trahir l'état vous avez attenté.
Le déſordre eſt dans Rome, il eſt dans l'Etrurie.
On parle de Prénefte, on ſoulève l'Ombrie.
Les ſoldats de Sylla de carnage altérés,
Sortent de leur retraite aux meurtres préparés.
Mallius en Toſcane arme leurs mains féroces.
Les coupables ſoutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partiſans déclarés ou ſecrets;
Partout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! ſans qu'un jour plus grand éclaire ma juſtice,
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice;
Que j'ai partout des yeux, que j'ai partout des mains,
Que malgré vous encor il eſt de vrais Romains;
Que ce cortége afreux d'amis vendus au crime
Sentira comme vous l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vû dans moi qu'un rival de grandeur,
Voyez-y votre juge, & votre accuſateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre
Au tribunal des loix qui doivent vous confondre,

Des loix qui se taisaient sur vos crimes passés,
De ces loix que je venge, & que vous renversez.

CATILINA.

Je vous ai déja dit, seigneur, que votre place
Avec Catilina permèt peu cette audace.
Mais je veux pardonner des soupçons si honteux,
En faveur de l'état que nous servons tous deux.
Je fais plus, je respecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, & pourtant estimable.
Ne me reprochez plus tous mes égaremens,
D'une ardente jeunesse impétueux enfans;
Le sénat m'en donna l'exemple trop funeste.
Cet emportement passe, & le courage reste.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du tems, & non ceux de mon cœur.
Songez que cette main servit la république,
Que soldat en Asie, & juge dans l'Afrique,
J'ai malgré nos excès & nos divisions,
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi je la trahirais, moi qui l'ai sû défendre?

CICÉRON.

Marius & Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux servi l'état, & l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelqu'ombre de vertu;
Ils soutiennent les loix avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! si vous soupçonnez ceux qui savent combattre,
Accusez donc César, & Pompée, & Crassus.
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours déçus?

Parmi tant de guerriers, dont on craint la puissance,
Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance?
Pourquoi me choisir, moi? par quel zèle emporté?...

CICÉRON.

Vous-même jugez vous, l'avez-vous mérité?

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaisser à l'excuse;
Et plus je me défens, plus Cicéron m'accuse.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je suis votre ennemi;
Si c'est en citoyen, comme vous je crois l'être:
Et si c'est en consul, ce consul n'est pas maître,
Il préside au sénat, & je peux l'y braver.

CICÉRON.

J'y punis les forfaits, tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine à mes yeux méprisable,
Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable:
Fui Rome, si tu l'ès.

CATILINA.

C'en est trop; arrêtez.
C'est trop soufrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure;
Mais après tant d'afronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous sachiez que le plus grand de tous
N'est pas d'être accusé, mais protégé par vous.

CICÉRON (*seul.*)

Le traître pense-t-il, à force d'insolence,
Par sa fausse grandeur prouver son innocence?
Tu ne peux m'imposer, perfide, ne croi pas
Eviter l'œil vengeur attaché sur tes pas.

SCENE VI.

CICÉRON, CATON.

CICÉRON.

Eh bien, ſage Caton, Rome eſt-elle en défenſe?

CATON.

Vos ordres ſont ſuivis. Ma promte vigilance
A diſpoſé déja ces braves chevaliers,
Qui ſous vos étendarts marcheront les premiers.
Mais je crains tout du peuple, & du ſénat lui-même.

CICÉRON.

Du ſénat?

CATON.

Enyvré de ſa grandeur ſuprême,
Dans ſes diviſions il ſe forge des fers.

CICÉRON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers.
La vertu diſparait: la liberté chancelle:
Mais Rome a des Catons, j'eſpère encor pour elle.

CATON.

Ah! qui ſert ſon pays ſert ſouvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le ſénat;
Il voit d'un œil jaloux cêt éclat qui l'ofenſe.

CICÉRON.

Les regards de Caton feront ma récompenſe.
Au torrent de mon ſiécle, à ſon iniquité,
J'opoſe ton ſufrage, & la poſtérité.

Faiſons notre devoir : les dieux feront le reſte.

CATON.

Eh; comment réſiſter à ce torrent funeſte,
Quand je vois dans ce temple aux vertus élevé,
L'infame trahiſon marcher le front levé ?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce tribun des ſoldats, ſubalterne infidelle,
De la guerre civile arborât l'étendart,
Qu'il oſât s'avancer vers ce ſacré rempart,
Qu'il eût pû fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était ſoutenu par des mains plus puiſſantes,
Si quelque rejetton de nos derniers tyrans
N'allumait en ſecret des feux plus dévorans ?
Les premiers du ſénat nous trahiſſent peut-être ;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
Céſar fut le premier que mon cœur ſoupçonna.
Oui, j'accuſe Céſar.

CICÉRON.

Et moi Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaſte dans ſes projets, impétueux, perfide,
Plus que Céſar encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, & bien moins généreux.
Je viens de lui parler, j'ai vû ſur ſon viſage,
J'ai vû dans ſes diſcours ſon audace & ſa rage,
Et la ſombre hauteur d'un eſprit afermi,
Qui ſe laſſe de feindre, & parle en ennemi.
De ſes obſcurs complots je cherche les complices.
Tous ſes crimes paſſés ſont mes premiers indices.
J'en préviendrai la ſuite.

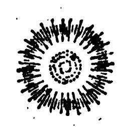
CATON.

Il a beaucoup d'amis;
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.
L'armée eſt en Aſie, & le crime eſt dans Rome;
Mais pour ſauver l'état il ſufit d'un grand homme.

CICÉRON.

Si nous ſommes unis, il ſufit de nous deux.
La diſcorde eſt bientôt parmi les factieux.
Céſar peut conjurer, mais je connais ſon ame;
Je ſais quel noble orgueil le domine & l'enflamme.
Son cœur ambitieux ne peut être abattu,
Juſqu'à ſervir en lâche un tyran ſans vertu.
Il aime Rome encor, il ne veut point de maître;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, & plus de commander,
Ils ſont montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur déſunion Rome ſera ſauvée.
Allons, n'attendons pas que de ſang abreuvée,
Elle tende vers nous ſes languiſſantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS.

CETHEGUS.

TAndis que tout s'aprête, & que ta main hardie
Va de Rome & du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée aproche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il apelle prudence.
Sur le vaisseau public ce piloté égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré;
Il s'agite au hazard, à l'orage il s'aprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crain rien du sénat: ce corps faible & jaloux
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, & plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
J'attens tout de ma main, j'attens tout de l'envie.
C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible éfort
Se débattre & tomber dans les bras de la mort.

CETHE-

CETHEGUS.

Il a des envieux; mais il parle, il entraîne;
Il réveille la gloire, il ſubjugue la haine;
Il domine au ſénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux;
J'entens avec mépris ſes cris injurieux;
Qu'il déclame à ſon gré juſqu'à ſa dernière heure,
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire & qu'il meure.
De plus cruels ſoucis, des chagrins plus preſſans,
Occupent mon courage, & régnent ſur mes ſens.

CETHEGUS.

Que dis-tu? qui t'arrête en ta noble carrière?
Quand l'adreſſe & la force ont ouvert la barrière,
Que crains-tu?

CATILINA.

Ce n'eſt pas mes nombreux ennemis;
Mon parti ſeul m'allarme, & je crains mes amis;
De Lentulus-Sura l'ambition jalouſe,
Le grand cœur de Céſar, & ſurtout mon épouſe.

CETHEGUS.

Ton épouſe? tu crains une femme & des pleurs?
Laiſſe lui ſes remords, laiſſe lui ſes terreurs;
Tu l'aimes, mais en maître, & ſon amour docile
Eſt de tes grands deſſeins un inſtrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils partagent trop ſes vœux.
O Rome, ô nom fatal, ô liberté chérie,
Quoi, dans ma maiſon même on parle de patrie!

Je veux, qu'avant le tems fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouïr le sénat,
Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réservée,
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfans,
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
Mais César !

CETHEGUS.

Que veux-tu ? Si par ton artifice
Tu ne peux réussir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom ?
Faut-il confondre enfin César & Cicéron ?

CATILINA.

C'est là ce qui m'occupe, & s'il faut qu'il périsse,
Je me sens étonné de ce grand sacrifice.
Il semble qu'en secret respectant son destin,
Je révère dans lui l'honneur du nom romain.
Mais Sura viendra-t-il ?

CETHEGUS.

Compte sur son audace :
Tu sais comme ébloui des grandeurs de sa race,
A partager ton règne il se croit destiné.

CATILINA.

Qu'à cet espoir trompeur il reste abandonné.
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil présomptueux de cet esprit sauvage,
Ses chagrins inquiets, ses soupçons, son courroux.
Sais-tu que de César il ose être jaloux ?
Enfin j'ai des amis moins aisés à conduire
Que Rome & Cicéron ne coutent à détruire.

O d'un chef de parti dur & pénible emploi !

CETHEGUS.

Le soupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

Ainsi malgré mes soins & malgré ma priére,
Vous prenez dans César une assurance entiére.
Vous lui donnez Préneste, il devient notre apui.
Pensez-vous me forcer à dépendre de lui ?

CATILINA.

Le sang des Scipions n'est point fait pour dépendre,
Ce n'est qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec César, mais sans m'y confier.
Son crédit peut nous nuire, il peut nous apuyer.
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me sers de son nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom est-il plus grand que le vôtre & le mien ?
Pourquoi nous abaisser à briguer ce soutien ?
On le fait trop valoir, & Rome est trop frapée
D'un mérite naissant qu'on opose à Pompée.
Pourquoi le rechercher alors que je vous sers ?
Ne peut-on sans César subjuguer l'univers ?

CATILINA.

Nous le pouvons, ſans doute; & ſur votre vaillance
J'ai fondé dès longtems ma plus forte eſpérance.
Mais Céſar eſt aimé du peuple & du ſénat;
Politique, guerrier, pontife, magiſtrat,
Terrible dans la guerre, & grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous eſt néceſſaire.

SURA.

Il nous ſera fatal,
Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran; tel eſt ſon caractère,
Je le crois du parti le plus grand adverſaire:
Peut-être qu'à vous ſeul il daignera céder;
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne ſoufrirai point, puiſqu'il faut vous le dire,
De ſon fier aſcendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon ſervice & ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte ſur moi.

CATILINA.

J'y conſens; faites plus, arrachez moi la vie,
Je m'en déclare indigne, & je la ſacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre oſe penſer à s'élever ſur nous.
Mais ſoufrez qu'à Céſar votre intérêt me lie;
Je le flate aujourd'hui, demain je l'humilie:
Je ferai plus peut-être: en un mot vous penſez
Que ſur nos intérêts mes yeux s'ouvrent aſſez.

(*à Céthégus.*)

Va, prépare en ſecret le départ d'Aurélie ;
Que des ſeuls conjurés ſa maiſon ſoit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ſes pas ;
Craignons de ſon amour les funeſtes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre,
Vers ces lieux retirés où Céſar va m'entendre.

SURA.

Enfin donc ſans Céſar vous n'entreprenez rien ?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez, j'eſpère en vous plus que dans Céſar même.

CETHEGUS.

Je cours exécuter ta volonté ſuprême,
Et ſous tes étendarts à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à ſavoir t'obéir.

SCENE III.

CATILINA, CÉSAR.

CATILINA.

EH bien, Céſar, eh bien ! toi de qui la fortune
Dès le tems de Sylla me fut toujours commune,
Toi, dont j'ai préſagé les éclatans deſtins,
Toi né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier eſclave
Du fameux plébéien qui t'irrite & te brave ?

Tu le hais, je le fais; & ton œil pénétrant
Voit pour s'en afranchir ce que Rome entreprend.
Et tu balancerais? & ton ardent courage
Craindrait de nous aider à sortir d'esclavage?
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et César soufrirait qu'on les changeât sans lui?
Quoi! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée?
Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée?
N'es-tu pas indigné de servir les autels,
Quand Cicéron préside au destin des mortels?
Quand l'obscur habitant des rives du Fibrêne
Siége au-dessus de toi sur la pourpre romaine?
Soufriras-tu longtems tous ces rois fastueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse;
Un Crassus étonné de sa propre richesse,
Dont l'opulence avide osant nous insulter,
Asservirait l'état, s'il daignait l'acheter?
Ah! de quelque côté que tu jettes la vue,
Voi Rome turbulente, ou Rome corrompue.
Voi ces lâches vainqueurs en proie aux factions,
Disputer, dévorer le sang des nations.
Le monde entier t'apelle, & tu restes paisible!
Veux-tu laisser languir ce courage invincible?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié?
César est-il fidèle à ma tendre amitié?

CÉSAR.

Oui; si dans le sénat on te fait injustice,
César te défendra, compte sur mon service.

Je ne peux te trahir, n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes vœux irrésolus?
C'est à parler pour moi que tu peux te réduire?

CÉSAR.

J'ai pesé tes projets, je ne veux pas leur nuire;
Je peux leur aplaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entens, pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvemens spectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CÉSAR.

Non; je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fière jalousie,
Les lauriers dont Pompée est couvert en Asie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine & du Tage,
La victoire m'apelle; & voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, & songe que demain
J'y pourais avec toi marcher en souverain.

CÉSAR.

Ton projet est bien grand, peut-être téméraire;
Il est digne de toi, mais pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il est fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CÉSAR.

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA.

Ah! croi qu'avec César on partage sans peine.

CÉSAR.

On ne partage point la grandeur souveraine.
Va, ne te flate pas que jamais à son char
L'heureux Catilina puisse enchaîner César.
Tu m'as vu ton ami; je le suis, je veux l'être;
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en serait digne: & s'il l'ose tenter,
Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'estime l'audace, & dont je hais la rage,
Sylla nous a réduits à la captivité.
Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité.
Il soumit l'Hellespont, il fit trembler l'Euphrate,
Il subjugua l'Asie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait? quels états, quels fleuves, quelles mers,
Quels rois par toi vaincus ont adoré nos fers?
Tu peux avec le tems être un jour un grand homme;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'asservir Rome.
Et mon nom, ma grandeur, & mon autorité,
N'ont point encor l'éclat & la maturité,
Le poids qu'exigerait une telle entreprise.
Je vois que tôt ou tard Rome sera soumise.
J'ignore mon destin; mais si j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, si je puis, leur empire & leur gloire;

Je ſerai digne d'eux, & je veux que leurs fers
D'eux-mêmes reſpectés de lauriers ſoient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'ofre eſt plus aiſé peut-être.
Qu'était donc ce Sylla, qui s'eſt fait notre maître?
Il avait une armée; & j'en forme aujourd'hui;
Il m'a falu créer ce qui s'ofrait à lui;
Il profita des tems, & moi je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot: il fut roi; veux-tu l'être?
Veux-tu de Cicéron ſubir ici la loi,
Vivre ſon courtiſan, ou régner avec moi?

CÉSAR.

Je ne veux l'un ni l'autre: il n'eſt pas tems de feindre.
J'eſtime Cicéron, ſans l'aimer, ni le craindre.
Je t'aime, je l'avoue, & je ne te crains pas.
Diviſe le ſénat, abaiſſe des ingrats,
Tu le peux, j'y conſens; mais ſi ton ame aſpire,
Juſqu'à m'oſer ſoumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur ſera fidèle à tes ſecrets deſſeins,
Et ce bras combatra l'ennemi des Romains.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

CATILINA.

AH! qu'il ſerve, s'il l'oſe, au deſſein qui m'anime;
Et s'il n'en eſt l'apui, qu'il en ſoit la victime.

Sylla voulait le perdre, il le connaiſſait bien.
Son génie en ſecret eſt l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCENE V.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

CÉſar s'eſt-il montré favorable ou contraire?

CATILINA.

Sa ſtérile amitié nous ofre un faible apui.
Il faut & nous ſervir, & nous venger de lui.
Nous avons des ſoutiens plus ſûrs & plus fidèles.
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

SCENE VI.

CATILINA, les conjurés.

CATILINA.

VEnez, noble Piſon, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius,
Vous tous braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable aſſemblage;
Venez, vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens,
Vous tous mes vrais amis, mes égaux, mes ſoutiens.

Encor quelques momens ; un dieu, qui vous ſeconde,
Va mettre entre vos mains la maîtreſſe du monde.
De trente nations malheureux conquérans,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont ſubjugué Tigrane & Mithridate,
Votre ſang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour enorgueillir d'indignes ſénateurs,
De leurs propres apuis lâches perſécuteurs ;
Grands par vos travaux ſeuls, & qui pour récompenſe
Vous permettaient de loin d'adorer leur puiſſance.
Le jour de la vengeance eſt arrivé pour vous.
Je ne propoſe point à votre fier couroux
Des travaux ſans périls & des meurtres ſans gloire :
Vous pouriez dédaigner une telle victoire.
A vos cœurs généreux je promets des combats ;
Je vois vos ennemis expirans ſous vos bras.
Entrez dans leurs palais ; frapez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de ſe défendre ;
Mais ſurtout qu'un concert unanime & parfait
De nos vaſtes deſſeins aſſure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit ſaiſir Prénèſte ;
Des ſoldats de Sylla le redoutable reſte,
Par des chemins divers & des ſentiers obſcurs,
Du fond de la Toſcane avance vers ces murs.
Ils arrivent, je ſors, & je marche à leur tête.
Au dehors, au dedans, Rome eſt votre conquête.
Je combats Pétreius, & je m'ouvre en ces lieux,
Au pied du Capitole, un chemin glorieux.
C'eſt là que par les droits que vous donne la guerre,
Nous montons en triomphe au trône de la terre,

A ce trône souillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur sang, & vengé par vos mains.
Curius & les siens doivent m'ouvrir les portes.
(*Il s'arrête un moment, puis il s'adresse à un conjuré.*)
Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes?
Leur joignez-vous surtout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop longtems?

LENTULUS.

Je dois les amener, si-tôt que la nuit sombre
Cachera sous son voile & leur marche & leur nombre.
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous assuré?

STATILIUS.

Les gardes sont séduits, on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout soit mis en cendre.
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce signal terrible allumez les flambeaux.
Aux maisons des proscrits que la mort soit portée.
La première victime à mes yeux présentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron.

STATILIUS.

Faut-il fraper César?

CATILINA.

Oui, César & Caton.
Eux morts, le sénat tombe, & nous sert en silence.
Déja notre fortune aveugle sa prudence:
Dans ses murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas,
Nous disposons en paix l'apareil du trépas.

Surtout avant le tems ne prenez point les armes.
Que la mort des tyrans précède les allarmes;
Que Rome & Cicéron tombent du même fer;
Que la foudre en grondant les frape avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le destin de la terre;
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre;
C'est reprendre vos droits, & c'est vous ressaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir...

LENTULUS-SURA.

Allons dans le Sénat & marquons nos victimes.

CATILINA.

Allez, je vous suivrai, conjurés magnanimes.
De ce consul encor nous entendrons la voix,
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du sang des tyrans sera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer & par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périsse le sénat!

MARTIAN.

Périsse l'infidèle,
Qui poura diférer de venger ta querelle!
Si quelqu'un se repent, qu'il tombe sous nos coups!

CATILINA.

Allez, & cette nuit Rome entière est à vous.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS, afranchis, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.

TOut eſt-il prêt? enfin l'armée avance-t-elle?

MARTIAN.

Oui, ſeigneur, Mallius à ſes ſermens fidéle,
Vient entourer ces murs aux flammes deſtinés.
Au dehors, au dedans les ordres ſont donnés.
Les conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Preſcrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Si-tôt que du ſénat vous me verrez ſortir,
Commencez à l'inſtant nos ſanglans ſacrifices;
Que du ſang des proſcrits les fatales prémices
Conſacrent ſous vos mains ce redoutable jour.
Obſervez, Martian, vers cet obſcur détour,
Si d'un conſul trompé les ardens émiſſaires,
Oſeraient épier nos terribles myſtéres.

CETHEGUS.

Peut-être avant le tems faudrait-il l'attaquer,
Au milieu du ſénat qu'il vient de convoquer;

Je vois qu'il prévient tout, & que Rome allarmée....

CATILINA.

Prévient-il Mallius? prévient-il mon armée?
Connait-il mes projets? sait-il, dans son éfroi,
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi?
Suis-je fait pour fonder ma fortune & ma gloire
Sur un vain brigandage, & non sur la victoire?
Va, mes desseins sont grands, autant que mesurés;
Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, & de vils téméraires,
D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires,
Un seul ressort qui manque à leurs piéges tendus,
Détruit l'ouvrage entier, & l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, & tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes de grands hommes,
Cette élite indomptable, & ce superbe choix
Des descendans de Mars & des vainqueurs des rois,
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée,
Un feu dont l'étendue embrase au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore & le couchant,
Que Rome doit nourir, que rien ne peut éteindre:
Voilà notre destin, di moi s'il est à craindre.

CETHEGUS.

Sous le nom de César Préneste est-elle à nous?

CATILINA.

C'est là mon premier pas; c'est un des plus grands coups,
Qu'au sénat incertain je porte en assurance.
Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance,

Tandis qu'il est perdu, je fais semer le bruit,
Que tout ce grand complot par lui-même est conduit.
La moitié du sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclaircisse,
Avant que ce sénat, si lent dans ses débats,
Ait démêlé le piège où j'ai conduit ses pas,
Mon armée est dans Rome, & la terre asservie.
Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un si grand intérêt.

SCENE II.

AURÉLIE, CATILINA, CETHEGUS, &c.

AURÉLIE (*une lettre à la main.*)

Lis ton sort & le mien, ton crime & ton arrêt,
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire...
Eh bien, je reconnais le seing de votre père.

AURÉLIE.

Li..

CATILINA *lit la lettre.*

„ La mort trop longtems a respecté mes jours,
„ Une fille que j'aime en termine le cours.
„ Je suis trop bien puni, dans ma triste vieillesse,
„ De cet hymen afreux qu'a permis ma faiblesse.
„ Je sais de votre époux les complots odieux.
„ César qui nous trahit veut enlever Préneste;
„ Vous avez partagé leur trahison funeste.
„ Repentez-vous, ingrate, ou périssez comme eux...

Mais

Mais comment Nonnius aurait-il pû connaître
Des ſecrets. qu'un conſul ignore encor peut-être ?

CÉTHEGUS.

Ce billet peut nous perdre.

CATILINA (*à Céthégus.*)

Il poura nous ſervir.

(*à Aurélie.*)

Il faut tout vous aprendre, il faut tout éclaircir.
Je vais armer le monde, & c'eſt pour ma défenſe.
Vous, dans ce jour de ſang marqué pour ma puiſſance,
Voulez-vous préférer un père à votre époux ?
Pour la dernière fois dois-je compter ſur vous ?

AURÉLIE.

Tu m'avais ordonné le ſilence & la fuite,
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite,
Eh bien, que prétens-tu ?

CATILINA.

Partez au même inſtant ;
Envoyez au conſul ce billet important.
J'ai mes raiſons, je veux qu'il aprenne à connaître
Que Céſar eſt à craindre, & plus que moi peut-être,
Je n'y ſuis point nommé ; Céſar eſt accuſé,
C'eſt ce que j'attendais ; tout le reſte eſt aiſé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés,
Que quand j'en ſerai maître, & quand vous régnerez.
Notre hymen eſt ſecret, je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie.

Je veux que votre père, humble dans son couroux,
Soit le premier sujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, & laissez vous conduire;
Laissez moi mes dangers; ils doivent me sufire;
Et ce n'est pas à vous de partager mes soins.
Vainqueur & couronné cette nuit je vous joins.

AURÉLIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vai punir la rage.
Tout est prêt, on m'attend.

AURÉLIE.

Commence donc par moi,
Commence par ce meurtre, il est digne de toi:
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périsse,
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre esprit raffermi...

CETHEGUS *à Aurélie.*

Ne desespérez point un époux, un ami.
Tout vous est confié, la carrière est ouverte:
Et reculer d'un pas, c'est courir à sa perte.

AURÉLIE.

Ma perte fut certaine, au moment où mon cœur
Reçut de vos conseils le poison séducteur;
Quand j'acceptai sa main, quand je fus abusée,
Attachée à son sort, victime méprisée,
Vous pensez que mes yeux timides, consternés,
Respecteront toujours vos complots forcenés.

Malgré moi sur vos pas vous m'avez sû conduire.
J'aimais ; il fut aisé, cruels, de me séduire !
Et c'est un crime afreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pu servir.
Dans mon aveuglement, que ma raison déplore,
Ce reste de raison m'éclaire au moins encore.
Il fait rougir mon front de l'abus détesté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, & je ne veux plus l'être ;
Je ne veux point servir les attentats d'un maître ;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi ;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frape & traîne dans Rome embrasée & fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouse expirante.
Fai périr avec moi l'enfant infortuné,
Que les dieux en courroux à mes vœux ont donné ;
Et couvert de son sang, libre dans ta furie,
Barbare, assouvi toi du sang de ta patrie.

CATILINA.

C'est donc là ce grand cœur, & qui me fut soumis ?
Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis ?
Ainsi dans la plus juste & la plus noble guerre,
Qui jamais décida du destin de la terre ;
Quand je brave un consul, & Pompée, & Caton,
Mes plus grands ennemis seront dans ma maison ?
Les préjugés romains de votre faible père
Arment contre moi-même une épouse si chère ?
Et vous mêlez enfin la menace à l'éfroi ?

AURÉLIE.

Je menace le crime... & je tremble pour toi.

Dans mes emportemens vois encor ma tendresse,
Frémi d'en abuser, c'est ma seule faiblesse.
Crain...

CATILINA.

Cet indigne mot n'est pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur:
C'est assez m'ofenser. Écoutez, je vous aime;
Mais ne présumez pas que m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes desseins & l'empire avec eux.
Vous n'avez pas osé regarder la couronne.
Jugez de mon amour, puisque je vous pardonne;
Mais sachez...

AURÉLIE.

La couronne où tendent tes desseins,
Cet objet du mépris du reste des Romains,
Va, je l'arracherais sur mon front afermie,
Comme un signe insultant d'horreur & d'infamie.
Quoi, tu m'aimes assez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oser outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes?
Et moi, je t'aime assez pour arrêter tes crimes.
Et je cours...



SCENE III.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA, AURÉLIE &c.

LENTULUS-SURA.

C'En eſt fait, & nous ſommes perdus;
Nos amis ſont trahis, nos projets confondus.
Préneſte entre nos mains n'a point été remiſe;
Nonnius vient dans Rome, il ſait notre entrepriſe.
Un de nos confidens dans Préneſte arrêté
A ſubi les tourmens, & n'a pas réſiſté.
Nous avons trop tardé, rien ne peut nous défendre.
Nonnius au ſénat vient accuſer ſon gendre.
Il va chez Cicéron, qui n'eſt que trop inſtruit.

AURÉLIE.

Eh bien, de tes forfaits tu vois quel eſt le fruit.
Voilà ces grands deſſeins, où j'aurais dû ſouſcrire,
Ces deſtins de Sylla, ce trône, cet empire!
Es-tu déſabuſé? tes yeux ſont-ils ouverts?

CATILINA (*après un moment de ſilence.*)

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais... me trahiriez-vous?

AURÉLIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais ſervir Rome, en la vengeant d'un traître:
Nos dieux m'en avoûraient. Je ferai plus; je veux
Te rendre à ton pays, & vous ſauver tous deux.

Ce cœur n'a pas toujours la faibleſſe en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger,
Ce danger eſt venu, je vai le partager.
Je vai trouver mon père; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il ſauve la tienne.
Il m'aime, il eſt facile, il craindra devant moi
D'armer le deſeſpoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce conſul qui te craint, ce ſénat où l'on t'aime,
Où Céſar te ſoutient, où ton nom eſt puiſſant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aiſément à ceux qui ſont à craindre.
Repen-toi ſeulement; mais repen-toi ſans feindre:
Il n'eſt que ce parti quand on eſt découvert.
Il bleſſe ta fierté, mais tout autre te perd.
Et je te donne au moins, quoi qu'on puiſſe entreprendre,
Le tems de quitter Rome, ou d'oſer t'y défendre.
Plus de reproche ici ſur tes complots pervers;
Coupable je t'aimais, malheureux je te ſers:
Je mourrai pour ſauver & tes jours & ta gloire.
Adieu. Catilina doit aprendre à me croire:
Je l'avais mérité.

CATILINA (*l'arrêtant.*)

Que faire, & quel danger?
Écoutez.. le ſort change, il me force à changer...
Je me rens.. je vous cède.. il faut vous ſatisfaire..
Mais.. ſongez qu'un époux eſt pour vous plus qu'un père,
Et que dans le péril dont nous ſommes preſſés,
Si je prens un parti, c'eſt vous qui m'y forcez.

AURÉLIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te sers, c'eſt aſſez. Fille, épouſe & romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les ſuis, & le tien
Eſt d'égaler un cœur auſſi pur que le mien.

SCENE IV.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA, afranchis.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre ?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre ?
Eſclave d'une femme, & d'un ſeul mot troublé,
Ce grand cœur s'eſt rendu ſi-tôt qu'elle a parlé.

CETHEGUS.

Non, tu ne peux changer; ton génie invincible
Animé par l'obſtacle en ſera plus terrible.
Sans reſſource à Préneſte, accuſés au ſénat,
Nous pourions être encore les maîtres de l'état;
Nous le ferions trembler, même dans les ſuplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illuſtres complices,
Un parti trop puiſſant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le ſignal on peut nous arrêter.
C'eſt lorſque dans la nuit le ſénat ſe ſépare,
Que le parti s'aſſemble, & que tout ſe déclare:
Que faire ?

CETHEGUS (*à Catilina.*)

Tu te tais, & tu frémis d'éfroi?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon ſort veut de moi.

SURA.

J'attens peu d'Aurélie, & dans ce jour funeſte,
Vendre cher notre vie eſt tout ce qui nous reſte.

CATILINA.

Je compte les momens, & j'obſerve les lieux.
Aurélie en flatant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grace,
Suſpendra pour un tems ſa courſe & ſa menace.
Cicéron que j'allarme eſt ailleurs arrêté;
C'en eſt aſſez, amis, tout eſt en ſureté.
Qu'on tranſporte ſoudain les armes néceſſaires;
Armez tout, afranchis, eſclaves & ſicaires;
Débaraſſez l'amas de ces lieux ſouterrains,
Et qu'il en reſte encor aſſez pour mes deſſeins.
Vous, fidèle afranchi! brave & prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Obſervez Aurélie, obſervez Nonnius:
Allez, & dans l'inſtant qu'ils ne ſe verront plus,
Abordez-le en ſecret de la part de ſa fille;
Peignez-lui ſon danger, celui de ſa famille;
Attirez-le en parlant vers ce détour obſcur,
Qui conduit au chemin de Tibur & d'Anxur:
Là, ſaiſiſſant tous deux le moment favorable,
Vous... Ciel, que vois-je?

SCENE V.

ÇIÇÉRON, *les précédens.*

CICÉRON.

ARrête, audacieux coupable,
Où portes-tu tes pas ? Vous, Céthégus, parlez...
Sénateurs, afranchis, qui vous a raſſemblés ?

CATILINA.

Bientôt dans le ſénat nous pourons te l'aprendre.

CETHEGUS.

De ta pourſuite vaine on ſaura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons ſi toujours promt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous oſe interroger.

CICÉRON.

J'oſe au moins demander qui ſont ces téméraires ?
Sont-ils ainſi que vous des Romains conſulaires,
Que la loi de l'état me force à reſpecter,
Et que le ſénat ſeul ait le droit d'arrêter ?
Qu'on les charge de fers, allez qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'eſt donc toi qui détruis la liberté romaine ?
Arrêter des Romains ſur tes lâches ſoupçons ?

CICÉRON.

Ils ſont de ton conſeil, & voilà mes raiſons.
Vous-même, frémiſſez : Licteurs, qu'on m'obéiſſe.

(On emmène Septime & Martian.)

CATILINA.

Implacable ennemi, pourfui ton injuftice;
Abufe de ta place, & profite du tems.
Il faudra rendre compte, & c'eft où je t'attens.

CICÉRON.

Qu'on faffe à l'inftant même interroger ces traîtres.
Va, je pourai bientôt traiter ainfi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius, il fait tous tes deffeins.
J'ai mis Rome en défenfe, & Prénefte en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir;
Je parle de fuplice, & veux t'en avertir.
Avec les affaffins, fur qui tu te repofes,
Vien t'affeoir au fénat; & fui-moi, fi tu l'ofes.

SCENE VI.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

CETHEGUS.

Faut-il donc fuccomber fous les puiffans éforts
D'un bras habile & promt, qui romt tous nos refforts?
Faut-il qu'à Cicéron le fort nous facrifie?

CATILINA.

Jufqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'eft un homme allarmé, que fon trouble conduit,
Qui cherche à tout aprendre, & qui n'eft pas inftruit:

Nos amis arrêtés vont accroitre ses peines;
Ils sauront l'éblouïr de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal César est accusé.
Le sénat en tumulte est déja divisé.
Mallius & l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu; marchez, & je suis maître.

SURA.

Nonnius du consul éclaircit les soupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas; c'est moi qui t'en répons.
Marchez, dis-je, au sénat, parlez en assurance,
Et laissez moi le soin de remplir ma vengeance.
Allons.... Où vai-je?

CETHEGUS.

Eh bien?

CATILINA.

Aurélie! ah grands dieux!
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux?
Écartez-la surtout. Si je la vois paraître,
Tout prêt à vous servir je tremblerai peut-être.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

*Le théâtre doit représenter le lieu préparé pour le sénat. Cette salle laisse voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'*Aurélie *au temple de* Tellus. *Un double rang de siéges forme un cercle dans cette salle; le siége de* Cicéron *plus élevé est au milieu.*

CETHEGUS, LENTULUS-SURA, (*retirés vers le devant.*)

SURA.

Tous ces pères de Rome au sénat apellés,
Incertains de leur sort, & de soupçons troublés,
Ces monarques tremblans tardent bien à paraître.

CETHEGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuissans travaux sans relâche occupé,
Interroge Septime, & par ses soins trompé,
Il a retardé tout par ses fausses allarmes.

SURA.

Plût au ciel que déja nous eussions pris les armes!
Je crains, je l'avoûrai, cet esprit du sénat,
Ces préjugés sacrés de l'amour de l'état,
Cet antique respect, & cette idolatrie,
Que réveille en tout tems le nom de la patrie.

CETHEGUS.

La patrie eſt un nom ſans forçe & ſans éfet ;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatiſme uſé des ſiécles héroïques
Brille encor quelquefois dans des ames ſtoïques ;
Le reſte eſt ſans vigueur, ou fait des vœux pour nous ;
Cicéron reſpecté n'a fait que des jaloux ;
Caton eſt ſans crédit ; Céſar nous favoriſe.
Défendons nous ici, Rome ſera ſoumiſe.

SURA.

Mais ſi Catilina, par ſa femme ſéduit,
De tant de nobles ſoins nous raviſſait le fruit !
Tout homme a ſa faibleſſe, & cette ame hardie
Reconnait en ſecret l'aſcendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la reſpecte, il poura lui céder.

CETHEGUS.

Sois ſûr qu'à ſon amour il ſaura commander.

LENTULUS.

Mais tu l'as vû frémir ; tu ſais ce qu'il en coûte,
Quand de tels intérêts. . . .

CETHEGUS (*en le tirant à part.*)

Caton aproche, écoute.

(*Lentulus & Céthégus s'aſſeyent à un bout de la ſalle.*)



SCENE II.

CATON entre au fénat avec LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURENA, CÉSAR, CATULLUS, MARCELLUS &c.

CATON (*en regardant les deux conjurés.*)

LUcullus, je me trompe, ou ces deux confidens
S'occupent en fecret de foins trop importans.
Le crime eft fur leur front, qu'irrite ma préfence.
Déja la trahifon marche avec arrogance.
Le fénat qui la voit cherche à diffimuler.
Le démon de Sylla femble nous aveugler.
L'ame de ce tyran dans le fénat refpire.

CETHEGUS.

Je vous entens affez, Caton, qu'ofez-vous dire?

CATON (*en s'affeyant, tandis que les autres prennent place.*)

Que les dieux du fénat, les dieux de Scipion,
Qui contre toi peut-être ont infpiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traitres;
Qu'ils ont à des tyrans afservi nos ancêtres;
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maitreffe du monde & le fort des humains.
J'ofe encor ajouter, que fon puiffant génie,
Qui n'a pu qu'une fois foufrir la tyrannie,
Poura dans Céthégus, & dans Catilina,
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CÉSAR.

Caton, que faites-vous ? & quel afreux langage !
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les cœurs, au lieu de les gagner.

(*César s'assied.*)

CATON *à César.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toujours facile,
Conserve en nos périls un courage tranquile.

CÉSAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats ;
Je suis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, & je la vois trahie.
O ciel, pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie
Pompée en ces périls soit encor arrêté ?

CÉSAR.

Quand César est pour vous Pompée est regretté ?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

CÉSAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.



SCENE III.

CICÉRON *arrivant avec précipitation, tous les sénateurs se lévent.*

AH! dans quels vains débats perdez-vous ces inſtans?
Quand Rome à ſon ſecours apelle ſes enfans,
Qu'elle vous tend les bras, & que ſes ſept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
Qu'on a déja donné le ſignal des fureurs,
Qu'on a déja verſé le ſang des ſénateurs?

LUCULLUS.

O ciel!

CATON.

Que dites-vous?

CICÉRON *debout.*

J'avais d'un pas rapide
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,
Aſſuré des ſecours aux poſtes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême,
Aux yeux de Céthégus, j'avais ſurpris moi-même.
Nonnius mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible, en ces tems malheureux,
Pour ſauver Rome & vous, arrive de Préneſte.
Il venait m'éclairer dans ce trouble funeſte,

M'apren-

M'aprendre jusqu'aux noms de tous les conjurés,
Lorsque de notre sang deux monstres altérés,
A coups précipités frapent ce cœur fidèle,
Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle;
Il tombe mort. On court, on vole, on les poursuit;
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple qui se presse, & qui se précipite,
Leurs complices enfin favorisent leur fuite.
J'ai saisi l'un des deux, qui le fer à la main,
Egaré, furieux, se frayait un chemin.
Je l'ai mis dans les fers, & j'ai sû que ce traitre
Avait Catilina pour complice & pour maître.

(Cicéron s'assied avec le sénat).

SCENE IV.

CATILINA *debout entre Caton & César.*
(Céthégus est auprès de César, le sénat assis.)

Oui, sénat, j'ai tout fait, & vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le sein.
Oui, c'est Catilina qui venge la patrie,
C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICÉRON.

Toi, fourbe, toi barbare?

CATON.

Oses-tu te vanter?

CÉSAR.

Nous pourons le punir, mais il faut l'écouter.

CETHEGUS.

Parle, Catilina, parle & force au silence,
De tous tes ennemis l'audace & l'éloquence.

CICÉRON.

Romains, où sommes-nous ?

CATILINA.

Dans les téms du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embrasement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla séduits par ce grand nom,
Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
J'ai vû la liberté dans les cœurs expirante,
Le sénat divisé, Rome dans l'épouvante,
Le désordre en tous lieux, & surtout Cicéron
Semant ici la crainte, ainsi que le soupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome est afligée:
Il vous parle pour elle, & moi je l'ai vengée.
Par un coup éfrayant, je lui prouve aujourd'hui,
Que Rome & le sénat me sont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame invisible,
L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible;
Ce corps de conjurés, qui des monts Apennins
S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les momens étaient chers, & les périls extrêmes.
Je l'ai sû, j'ai sauvé l'état, Rome & vous-mêmes.
Ainsi par un soldat fut puni Spurius;
Ainsi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'osera punir d'un si juste homicide?
Qui de vous peut encor m'accuser?

CICÉRON.

Moi, perfide;
Moi, qu'un Catilina se vante de servir,
Moi qui connais ton crime, & qui vais le punir.
Que ces deux afranchis viennent se faire entendre.
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre;
Sur un père de Rome il a porté ses coups;
Et vous soufrez qu'il parle, & qu'il s'en vante à vous?
Vous soufrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous oprime,
Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime?

CATILINA.

Et vous soufrez, Romains, que mon accusateur
Des meilleurs citoyens soit le persécuteur?
Aprenez des secrets que le consul ignore,
Et profitez-en tous, s'il en est tems encore.
Sachez qu'en son palais, & presque sous ces lieux,
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances & d'épées,
Que dans des flots de sang Rome doit voir trempées.
Si Rome existe encor, amis, si vous vivez,
C'est moi, c'est mon audace à qui vous le devez.
Pour prix de mon service aprouvez mes allarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on saisisse ces armes.

CICÉRON *aux licteurs.*

Courez chez Nonnius; allez, & qu'à nos yeux,
On amène sa fille en ces augustes lieux.
Tu trembles à ce nom?

CATILINA.

Moi trembler? je méprise
Cette ressource indigne où ta haine s'épuise.

Sénat, le péril croît, quand vous délibérez.
Eh bien, fur ma conduite êtes-vous éclairés ?

CICÉRON.

Oui, je le fuis, Romains, je le fuis fur fon crime.
Qui de vous peut penfer qu'un vieillard magnanime
Ait formé de fi loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits & des affaffinats ?
Dans ta propre maifon ta rage induftrieufe
Craignait de mes regards la lumière odieufe.
De Nonnius trompé tu choifis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu féduit fa malheureufe fille.
Ah, cruel, ce n'eft pas la première famille,
Où tu portas le trouble, & le crime, & la mort.
Tu traites Rome ainfi : c'eft donc là notre fort ?
Et tout couvert d'un fang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'aplaudiffe, & qu'on te récompenfe.
Artifan de la guerre, afreux confpirateur,
Meurtrier d'un vieillard, & calomniateur,
Voilà tout ton fervice, & tes droits & tes titres.
O vous des nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, fans force & fans fecours,
Qu'un tyran forcené difpofe de vos jours ?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices ?
Si vous ne vous vengez, vous êtes fes complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
Vous n'avez qu'un moment ; jugez entre elle & lui.

CÉSAR.

Un jugement trop promt eft fouvent fans juftice.
C'eft la caufe de Rome, il faut qu'on l'éclairciffe.

Aux droits de nos égaux eſt-ce à nous d'attenter?
Toujours dans ſes pareils il faut ſe reſpecter.
Trop de ſévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi, Rome eſt d'un côté, de l'autre un aſſaſſin;
C'eſt Cicéron qui parle, & l'on eſt incertain?

CÉSAR.

Il nous faut une preuve, on n'a que des allarmes:
Si l'on trouve en éfet ces parricides armes,
Et ſi de Nonnius le crime eſt avéré,
Catilina nous ſert, & doit être honoré.

(*à Catilina.*)

Tu me connais: en tout je te tiendrai parole.

CICÉRON.

O Rome! ô ma patrie, ô dieux du Capitole!
Ainſi d'un ſcélérat un héros eſt l'apui!
Agiſſez-vous pour vous, en nous parlant pour lui?
Céſar, vous m'entendez; & Rome trop à plaindre
N'aura donc déſormais que ſes enfans à craindre?

CLODIUS.

Rome eſt en ſureté, Céſar eſt citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le ſien?

CICÉRON.

Clodius, achevez: que votre main ſeconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en eſt trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardens & citoyens glacés.
Catilina l'emporte, & ſa tranquille rage
Sans crainte & ſans danger médite le carnage.

Au rang des sénateurs il est encor admis;
Il proscrit le sénat, & s'y fait des amis;
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes:
Il vous voit, vous menace, & marque ses victimes:
Et lorsque je m'opose à tant d'énormités;
César parle de droits & de formalités;
Clodius à mes yeux de son parti se range;
Aucun ne veut soufrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître est mort assassiné.
N'avons-nous pas sur lui le droit qu'il s'est donné?
Le devoir le plus saint, la loi la plus chérie,
Est d'oublier la loi pour sauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

SCENE V.

Le sénat, AURÉLIE.

AURÉLIE.

O Vous, sacrés vengeurs,
Demi-dieux sur la terre, & mes seuls protecteurs,
Consul, auguste apui, qu'implore l'innocence,
Mon père par ma voix vous demande vengeance.
J'ai retiré ce fer enfoncé dans son flanc.
(*en voulant se jetter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)
Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang.
Secourez-moi; vengez ce sang qui fume encore,
Sur l'infame assassin que ma douleur ignore.

CICÉRON (*en montrant Catilina.*)

Le voici.

AURÉLIE.

Dieux !

CICÉRON.

C'est lui, lui qui l'assassina,

Qui s'en ose vanter.

AURÉLIE.

O ciel! Catilina!

L'ai-je bien entendu? Quoi, monstre sanguinaire,

Quoi, c'est toi, c'est ta main qui massacra mon père!

(*Des licteurs la soutiennent.*)

CATILINA *se tournant vers Céthégus, & se jettant éperdu entre ses bras.*

Quel spectacle, grands dieux! Je suis trop bien puni.

CÉTHÉGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a saisi?

Aurélie à nos pieds vient demander vengeance:

Mais si tu servis Rome, atten ta récompense.

CATILINA *se tournant vers Aurélie.*

Aurélie, il est vrai.... qu'un horrible devoir....

M'a forcé...Respectez mon cœur, mon desespoir...

Songez qu'un nœud plus saint & plus inviolable...

SCENE VI.

LE SÉNAT, AURÉLIE, le chef des licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, on a ſaiſi ce dépôt formidable.

CICÉRON.

Chez Nonnius?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui ſont arrêtés
N'accuſent que lui ſeul de tant d'iniquités.

AURÉLIE.

O comble de la rage & de la calomnie!
On lui donne la mort: on veut flétrir ſa vie!
Le cruel dont la main porta ſur lui les coups

CICÉRON.

Achevez.

AURÉLIE.

Juſtes dieux, où me réduiſez-vous?

CICÉRON.

Parlez; la vérité dans ſon jour doit paraître.
Vous gardez le ſilence à l'aſpect de ce traître.
Vous baiſſez devant lui vos yeux intimidés.
Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURÉLIE.

Ah! je vous ai trahis; c'eſt moi qui ſuis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point...

AURÉLIE.

Va; monstre impitoyable;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux! j'ai trop tard connu ma déteſtable erreur.
Sénat, j'ai vû le crime, & j'ai tû les complices;
Je demandais vengeance, il me faut des ſuplices.
Ce jour menace Rome, & vous, & l'univers.
Ma faibleſſe a tout fait, & c'eſt moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abîmes,
Tu forças ma tendreſſe à ſervir tous tes crimes.
Périſſe, ainſi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour!
Ce jour où malgré moi ſecondant ta furie,
Fidèle à mes ſermens, perfide à ma patrie,
Conduiſant Nonnius à cet afreux trépas,
Et pour mieux l'égorger le preſſant dans mes bras,
J'ai préſenté ſa tête à ta main ſanguinaire!

(*Tandis qu'Aurélie parle au bout du théâtre, Cicéron eſt aſſis plongé dans la douleur.*)

Murs ſacrés, dieux vengeurs, ſénat, mânes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai ſuivi la loi;
Voilà votre ennemi... Perfide, imite-moi.

(*Elle ſe frape.*)

CATILINA.

Où ſuis-je? malheureux!

CATON.

O jour épouvantable!

CICÉRON *se levant.*

Jour trop digne en éfet d'un siécle si coupable!

AURÉLIE.

Je devais... un billet remis entre vos mains...
Consul... de tous côtés je vois vos assassins...
Je me meurs...

(*On emmène Aurélie.*)

CICÉRON.

S'il se peut, qu'on la secoure. Aufide,
Qu'on cherche cet écrit. En est-ce assez, perfide?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas
Pour venger tant de sang, & tant d'assassinats?
Il vous impose encor. Vous laissez impunie
La mort de Nonnius, & celle d'Aurélie?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait; c'est ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié;
Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuse à mes destins fatale,
M'entraina dans l'abîme où tu me vois plongé.
Tu causas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, & Rome qui l'adore;
J'ai voulu ta ruine, & je la veux encore.
Je vengerai sur toi tout ce que j'ai perdu:
Ton sang payera ce sang à tes yeux répandu:
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traitre,
D'un esclave échapé que fait punir son maître.
Que tes membres sanglans dans ta tribune épars,
Des inconstans Romains repaissent les regards.

Voilà ce qu'en partant ma douleur & ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laissent pour présage ;
C'est le sort qui t'attend, & qui va s'accomplir,
C'est l'espoir qui me reste, & je cours le remplir.

CICÉRON.

Qu'on saisisse ce traître.

CETHEGUS.

En as-tu la puissance ?

SURA.

Oses-tu prononcer, quand le sénat balance ?

CATILINA.

La guerre est déclarée ; amis, suivez mes pas.
C'en est fait ; le signal vous apelle aux combats.
Vous, sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choisissez à loisir le parti qu'il faut prendre.

(Il sort avec quelques sénateurs de son parti.)

CICÉRON.

Eh bien, choisissez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains, ô majesté flétrie !
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie !
Lucullus, Muréna, César même, écoutez ;
Rome demande un chef en ces calamités ;
Gardons l'égalité pour des tems plus tranquiles :
Les Gaulois sont dans Rome, il vous faut des Camilles :
Il faut un dictateur, un vengeur, un apui :
Qu'on nomme le plus digne, & je marche sous lui.

SCENE VII.

LE SÉNAT, le chef des licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEigneur, en secourant la mourante Aurélie,
Que nos soins vainement rapellaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par son père adressé.

CICÉRON *en lisant.*

Quoi, d'un danget plus grand l'état est menacé!
„ César qui nous trahit veut enlever Préneste.
Vous, César, vous trempiez dans ce complot funeste!
Lisez, mettez le comble à des malheurs si grands.
César, étiez-vous fait pour servir des tyrans?

CÉSAR.

J'ai lû, je suis Romain, notre perte s'annonce.
Le danger croît, j'y vole, & voilà ma réponse.

(*Il sort.*)

CATON.

Sa réponse est douteuse, il est trop leur apui.

CICÉRON.

Marchons, servons l'état, contre eux & contre lui.

(*à une partie des sénateurs.*)

Vous, si les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome sanglante,
Ont réveillé dans vous l'esprit de vos ayeux,
Courez au Capitole, & défendez vos dieux:

Du fier Catilina soutenez les aproches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,
D'avoir pû balancer entre ce monstre & moi.

(à d'autres sénateurs.)

Vous, sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maîtres;
Amis de la vertu, séparez-vous des traîtres.

(Les sénateurs se séparent de Céthégus & de Lentulus-Sura.)

Point d'esprit de parti, de sentimens jaloux:
C'est par là que jadis Sylla régna sur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'apellent,
Où de l'embrasement les flammes étincellent.
Dieux, animez ma voix, mon courage & mon bras,
Et sauvez les Romains, dussent-ils être ingrats.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CATON, & une partie des sénateurs *debout en habit de guerre.*

CLODIUS *à Caton.*

QUoi! lorsque défendant cette enceinte sacrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand partout le sénat s'exposant au danger,
Aux ordres d'un Samnite a daigné se ranger;
Cet altier plébéien nous outrage & nous brave:
Il sert un peuple libre, & le traite en esclave!
Un pouvoir passager est à peine en ses mains,
Il ose en abuser, & contre des Romains!
Contre ceux dont le sang a coulé dans la guerre!
Les cachots sont remplis des vainqueurs de la terre;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du sort,
Condamne insolemment ses maitres à la mort.
Catilina pour nous serait moins tyrannique;
On ne le verrait point flétrir la république.
Je partage avec vous les malheurs de l'état;
Mais je ne peux soufrir la honte du sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'est que dans vos murmures.
Allez de vos amis déplorer les injures;

Mais ſachez que le ſang de nos patriciens,
Ce ſang des Céthégus & des Cornéliens,
Ce ſang ſi précieux, quand il devient coupable,
Devient le plus abject & le plus condamnable.
Regrettez, reſpectez ceux qui nous ont trahis;
On les mène à la mort, & c'eſt par mon avis:
Celui qui vous ſauva les condamne au ſuplice.
De quoi vous plaignez-vous? eſt-ce de ſa juſtice?
Eſt-ce elle qui produit cet indigne couroux?
En craignez-vous la ſuite, & la méritez-vous?
Quand vous devez la vie aux ſoins de ce grand homme,
Vous oſez l'accuſer d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez; la mort eſt ſur vos pas.
Il n'eſt pas encor tems de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaiſſance;
Et c'eſt le tems du moins d'avoir de la prudence.
Catilina parait juſqu'aux pieds du rempart;
On ne ſait point encor quel parti prend Céſar,
S'il veut ou conſerver ou perdre la patrie.
Cicéron agit ſeul, & ſeul ſe ſacrifie;
Et vous conſidérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous ſert vous a trop bien ſervis.

CLODIUS.

Caton plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtimens plus qu'il ne hait le crime.
Reſpectez le ſénat, ne lui reprochez rien.
Vous parlez en cenſeur; il nous faut un ſoutien.
Quand la guerre s'allume, & quand Rome eſt en cendre,
Les édits d'un conſul pourront-ils nous défendre?

N'a-t-il contre une armée, & des conſpirateurs,
Que l'orgueil des faiſceaux, & les mains des licteurs?
Vous parlez de dangers! Penſez-vous nous inſtruire
Que ce peuple inſenſé s'obſtine à ſe détruire?
Vous redoutez Céſar! Eh qui n'eſt informé
Combien Catilina de Céſar fut aimé?
Dans le péril preſſant, qui croît & nous obſède,
Vous montrez tous nos maux: montrez-vous le remède.

CATON.

Oui, j'oſe conſeiller, eſprit fier & jaloux,
Que l'on veille à la fois ſur Céſar & ſur vous.
Je conſeillerais plus; mais voici votre père.

SCENE II.

CICÉRON, CATON, une partie des ſénateurs.

CATON (*à Cicéron.*)

VIen, tu vois des ingrats! Mais Rome te défère
Les noms, les ſacrés noms de père & de vengeur,
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICÉRON.

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire.
Des travaux des humains c'eſt le digne ſalaire.
Sénat, en vous ſervant il la faut acheter:
Qui n'oſe la vouloir, n'oſe la mériter.
Si j'aplique à vos maux une main ſalutaire,
Ce que j'ai fait eſt peu, voyons ce qu'il faut faire.

Le

Le ſang coulait dans Rome : ennemis, citoyens,
Gladiateurs, ſoldats, chevaliers, plébéiens,
Étalaient à mes yeux la déplorable image
Et d'une ville en cendre & d'un champ de carnage.
La flamme en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés.
Céthégus & Sura s'avançaient à leur tête.
Ma main les a ſaiſis, leur juſte mort eſt prête.
Mais quand j'étoufe l'hydre, il renait en cent lieux.
Il faut fendre partout les flots des factieux ;
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte ;
Et là, ſur des amas de mourans & de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables éforts,
Il ſe fraye un paſſage, il vole à ſon armée.
J'ai peine à raſſurer Rome entière allarmée.
Antoine qui s'opoſe au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris ſous Sylla,
Antoine que pourſuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit ſa force afaiblie ;
Et ſon corps accablé, déſormais ſans vigueur,
Sert mal en ces momens les ſoins de ſon grand cœur ;
Pétreius étonné vainement le ſeconde.
Ainſi de tous côtés la maîtreſſe du monde,
Aſſiégée au dehors, embraſée au dedans,
Eſt cent fois en un jour à ſes derniers momens.

CRASSUS.

Que fait Céſar ?

CICÉRON.

Il a, dans ce jour mémorable,

Déployé, je l'avoue, un courage indomptable;
Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le sien.
Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen.
Je l'ai vû dissiper les plus hardis rebelles:
Mais bientôt ménageant des Romains infidèles,
Il s'éforçait de plaire aux esprits égarés,
Aux peuples, aux soldats, & même aux conjurés.
Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laissait briller une secrette joie:
Sa voix d'un peuple entier sollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le servir un jour.
D'un trop coupable sang sa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encor, & veux le publier,
De César en tout tems il faut se défier.

SCENE DERNIERE.

LE SÉNAT, CÉSAR.

CÉSAR.

EH bien, dans ce sénat, trop prêt à se détruire,
La vertu de Caton cherche encor à me nuire:
De quoi m'accuse-t-il?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorsqu'on le soupçonna,

De ménager encor ceux qu'on pouvait abatre,
De leur avoir parlé quand il falait combatre.

CÉSAR.

Un tel ſang n'eſt pas fait pour teindre mes lauriers.
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que ſont-ils à vos yeux?

CÉSAR.

Des mortels mépriſables.
A ma voix, à mes coups ils n'ont pû réſiſter.
Qui ſe ſoumet à moi n'a rien à redouter.
C'eſt maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des ſoldats de Sylla l'élite redoutable
Eſt ſous un chef habile, & qui ſait ſe venger.
Voici le vrai moment où Rome eſt en danger.
Pétreius eſt bleſſé, Catilina s'avance.
Le ſoldat ſous les murs eſt à peine en défenſe.
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, conſul? & quels ſont vos deſſeins?

CICÉRON.

Les voici: que le ciel m'entende & les couronne!
Vous avez mérité que Rome vous ſoupçonne.
Je veux laver l'afront, dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'état votre honneur ſoit vengé.
Au ſalut des Romains je vous crois néceſſaire;
Je vous connais: je ſais ce que vous pouvez faire,
Je ſais quels intérêts vous peuvent éblouïr:
Céſar veut commander, mais il ne peut trahir.

Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous je vous dois mon eſtime.
Partez, juſtifiez l'honneur que je vous fais.
Le monde entier ſur vous a les yeux déſormais:
Secondez Pétreius, & délivrez l'empire.
Méritez que Caton vous aime & vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un général:
Vous l'êtes, c'eſt ſur vous que mon eſpoir ſe fonde.
Céſar, entre vos mains je mets le ſort du monde.

CÉSAR (*en l'embraſſant.*)

Cicéron à Céſar a dû ſe confier;
Je vai mourir, ſeigneur, ou vous juſtifier.

(*Il ſort.*)

CATON.

De ſon ambition vous allumez les flammes!

CICÉRON.

Va, c'eſt ainſi qu'on traite avec les grandes âmes.
Je l'enchaîne à l'état, en me fiant à lui.
Ma généroſité le rendra notre apui.
Aprens à diſtinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'eſt pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indompté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros, ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même à tant d'horreurs inſtruit,
Eût été Scipion, ſi je l'avais conduit.
Je réponds de Céſar, il eſt l'apui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.

(Se tournant vers le chef des licteurs, qui entre en armes.)

Eh bien, les conjurés ?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils font punis;
Mais leur fang a produit de nouveaux ennemis.
C'eft le feu de l'Etna qui couvait fous la cendre;
Un tremblement de plus va partout le répandre;
Et fi de Pétreius le fuccès eft douteux,
Ces murs font embrafés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous affiége & nous preffe:
D'autant plus redoutable en fa cruelle adreffe,
Que jufqu'au fein de Rome, & parmi fes enfans,
En creufant vos tombeaux il a des partifans.
On parle en fa faveur dans Rome qu'il ruine;
Il l'attaque au dehors, au dedans il domine;
Tout fon génie y régne, & cent coupables voix
S'élèvent contre vous, & condamnent vos loix.
Les plaintes des ingrats, & les clameurs des traîtres,
Reclament contre vous les droits de nos ancêtres,
Redemandent le fang répandu par vos mains:
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout, que vous deviez entendre,
Par vous feul condamnés, n'ayant pu fe défendre,
Semblent autorifer...

CICÉRON.

Clodius, arrêtez;
Renfermez votre envie & vos témérités;

Ma puiſſance abſolue eſt de peu de durée;
Mais tant qu'elle ſubſiſte, elle ſera ſacrée.
Vous aurez tout le tems de me perſécuter;
Mais quand le péril dure, il faut me reſpecter.
Je connais l'inconſtance aux humains ordinaire.
J'attens ſans m'ébranler les retours du vulgaire.
Scipion accuſé ſur des prétextes vains,
Remercia les dieux, & quita les Romains.
Je puis en quelque choſe imiter ce grand homme.
Je rendrai grace au ciel, & reſterai dans Rome.
A l'état malgré vous j'ai conſacré mes jours;
Et toujours envié je ſervirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me préſente,
Que j'aille intimider une foule inſolente,
Que je vole au rempart, que du moins mon aſpect
Contienne encor Céſar, qui m'eſt toujours ſuſpect.
Et ſi dans ce grand jour la fortune contraire...

CICÉRON.

Caton, votre préſence eſt ici néceſſaire.
Mes ordres ſont donnés, Céſar eſt au combat;
Caton de la vertu doit l'exemple au ſénat.
Il en doit ſoutenir la grandeur expirante.
Reſtez... Je vois Céſar, & Rome eſt triomphante.

(*Il court au devant de Céſar.*)

Ah! c'eſt donc par vos mains que l'état ſoutenu....

CÉSAR.

Je l'ai ſervi peut-être, & vous m'aviez connu.

Pétreius eſt couvert d'une immortelle gloire;
Le courage & l'adreſſe ont fixé la victoire;
Nous n'avons combatu ſous ce ſacré rempart,
Que pour ne rien laiſſer au pouvoir du hazard,
Que pour mieux enflammer des ames héroïques,
A l'aſpect impoſant de leurs dieux domeſtiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions,
Ont ſoutenu le poids de leurs auguſtes noms.
Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage,
Qui ſubjugua l'Aſie, & détruiſit Carthage:
Tous ſont de la patrie & l'honneur & l'apui.
Permettez que Céſar ne parle point de lui.
  Les ſoldats de Sylla renverſés ſur la terre,
Semblent braver la mort & défier la guerre.
De tant de nations ces triſtes conquérans
Menacent Rome encor de leurs yeux expirans.
Si de pareils guerriers la valeur nous ſeconde,
Nous mettrons ſous nos loix ce qui reſte du monde.
Mais il eſt, grace au ciel, encor de plus grands cœurs,
Des héros plus choiſis, & ce ſont leurs vainqueurs.
  Catilina terrible au milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à ſa rage,
Sanglant, couvert de traits, & combatant toujours,
Dans nos rangs éclaircis a terminé ſes jours.
Sur des morts entaſſés l'éfroi de Rome expire.
Romain je le condamne, & ſoldat je l'admire.
J'aimai Catilina; mais vous voyez mon cœur;
Jugez ſi l'amitié l'emporte ſur l'honneur.

CICÉRON.

Tu n'as point démenti mes vœux & mon eſtime.
Va, conſerve à jamais cet eſprit magnanime.
Que Rome admire en toi ſon éternel ſoutien.
Grands dieux ! que ce héros ſoit toujours citoyen.
Dieux ! ne corrompez pas cette ame généreuſe ;
Et que tant de vertu ne ſoit pas dangereuſe.

Fin du cinquiéme & dernier acte.



OCTAVE

ET

LE JEUNE POMPÉE,

OU

LE TRIUMVIRAT.

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

OCTAVE, surnommé depuis Auguste.

MARC-ANTOINE.

LE JEUNE POMPÉE.

JULIE, fille de Lucius César.

FULVIE, femme de Marc-Antoine.

ALBINE, suivante de Fulvie.

AUFIDE, tribun militaire.

Tribuns, centurions, licteurs, soldats.

LE TRIUMVIRAT.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente l'isle où les triumvirs firent les proſcriptions & le partage du monde. La ſcène eſt obſcurcie, on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La ſcène découvre des rochers, des précipices & des tentes dans l'éloignement.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

Quelle éfroyable nuit! Que le couroux céleſte
Éclate avec juſtice en cette iſle funeſte!

ALBINE.

Ces tremblemens ſoudains, ces rochers renverſés,
Ces volcans infernaux juſqu'au ciel élancés,
Ce fleuve ſoulevé roulant ſur nous ſon onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.

La foudre a dévoré ce déteſtable airain,
Ces tables de vengeance, où le fatal burin
Épouvantait nos yeux d'une liſte de crimes,
De l'ordre du carnage, & des noms des victimes.
Vous voyez en éfet que nos proſcriptions
Sont en horreur au ciel, ainſi qu'aux nations.

FULVIE.

Tombe ſur nos tyrans cette foudre égarée,
Qui frapant vainement une terre abhorrée,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les inſtrumens du crime & non les criminels!
Je voudrais avoir vu cette iſle anéantie
Avec l'indigne afront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce déſordre afreux?
Quelques remords au moins ont-ils aproché d'eux?

ALBINE.

Dans cette iſle tremblante aux éclats du tonnerre,
Tranquilles dans leur tente ils partageaient la terre;
Du ſénat & du peuple ils ont réglé le ſort,
Et dans Rome ſanglante ils envoyaient la mort.

FULVIE.

Antoine me la donne; ô jour d'ignominie!
Il me quite, il me chaſſe, il épouſe Octavie;
D'un divorce odieux j'attends l'infâme écrit,
Je ſuis répudiée; & c'eſt moi qu'on proſcrit.

ALBINE.

Il vous brave à ce point! il vous fait cette injure!

FULVIE.

L'aſſaſſin des Romains craint-il d'être parjure?

Je l'ai trop bien servi: tout barbare est ingrat;
Il prétexte envers moi l'intérêt de l'état;
Mais ce grand intérêt n'est que celui d'un traître,
Qui ménageant Octave en est trompé peut-être.

ALBINE.

Octave vous aima. Se peut-il qu'aujourd'hui
Vos malheurs, vos afronts ne viennent que de lui?

FULVIE.

Qui peut connaître Octave? & que son caractère
Est diférent en tout du grand cœur de son père!
Je l'ai vu dans l'erreur de ses égaremens,
Passer Antoine même en ses emportemens.
Je l'ai vu des plaisirs chercher la folle ivresse;
Je l'ai vu des Catons afecter la sagesse.
Après m'avoir ofert un criminel amour,
Ce Protée à ma chaîne échapa sans retour.
Tantôt il est afable, & tantôt sanguinaire.
Il adore Julie, il a proscrit son père;
Il hait, il craint Antoine, & lui donne sa sœur;
Antoine est forcené, mais Octave est trompeur.
Ce sont là les héros qui gouvernent la terre;
Ils font en se jouant & la paix & la guerre,
Du sein des voluptés ils nous donnent des fers.
A quels maîtres, grands dieux! livrez-vous l'univers!
Albine, les lions au sortir des carnages,
Suivent en rugissant leurs compagnes sauvages,
Les tigres font l'amour avec férocité;
Tels sont nos triumvirs. Antoine ensanglanté
Prépare de l'hymen la détestable fête.
Octave a de Julie entrepris la conquête,

Et dans ce jour de ſang, de triſteſſe & d'horreur,
L'amour de tous côtés ſe mêle à la fureur.
Julie abhorre Octave : elle n'eſt occupée
Que de livrer ſon cœur au fils du grand Pompée.
Si Pompée eſt écrit ſur le livre fatal,
Octave en l'immolant frape en lui ſon rival.
Voilà donc les reſſorts du deſtin de l'empire,
Ces grands ſecrets d'état que l'ignorance admire!
Ils étonnent de loin les vulgaires eſprits;
Ils inſpirent de près l'horreur & le mépris.

ALBINE.

Que de baſſeſſe, ô ciel! & que de tyrannie!
Quoi! les maîtres du monde en ſont l'ignominie!
Je vous plains: je penſais que Lépide aujourd'hui
Contre ces deux ingrats vous ſervirait d'apui.
Vous unites vous-même Antoine avec Lépide.

FULVIE.

A peine eſt-il compté dans leur troupe homicide.
Subalterne tyran, pontife mépriſé,
De ſon faible génie ils ont trop abuſé;
Inſtrument odieux de leurs ſanglants caprices,
C'eſt un vil ſcélerat ſoumis à ſes complices;
Il ſigne leurs décrets ſans être conſulté,
Et penſe agir encor avec autorité.
Mais ſi dans mes chagrins quelques douceurs me reſtent,
C'eſt que mes deux tyrans en ſecret ſe déteſtent.
Cet hymen d'Octavie & ſes faibles apas
Éloignent la rupture & ne l'empêchent pas.
Ils ſe connaiſſent trop; ils ſe rendent juſtice.
Un jour je les verrai préparant leur ſuplice,

Allumer la diſcorde avec plus de fureur,
Que leur fauſſe amitié n'étale ici d'horreur.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

Aufide, qu'a-t-on fait? Quelle eſt ma deſtinée?
A quel abaiſſement ſuis-je enfin condamnée?

AUFIDE.

Le divorce eſt ſigné de cette même main,
Que l'on voit à longs flots verſer le ſang romain;
Et bientôt vos tyrans viendront ſous cette tente
Partager des proſcrits la dépouille ſanglante.

FULVIE.

Puis-je compter ſur vous?

AUFIDE.

Né dans votre maiſon,
Si je ſers ſous Antoine & dans ſa légion,
Je ne ſuis qu'à vous ſeule. Autrefois mon épée
Aux champs theſſaliens ſervit le grand Pompée.
Je rougis d'être ici l'eſclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée & de vos opreſſeurs.
Mais que réſolvez-vous?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute

Vous le devez, Fulvie.

FULVIE.

Il n'eſt rien qui me coute,
Il n'eſt rien que je craigne. Et dans nos factions
On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.
Je n'ai qu'une reſſource, Aufide, en ma diſgrace;
Le parti de Pompée eſt celui que j'embraſſe;
Et Lucius Céſar a des amis ſecrets
Qui ſauront à ma cauſe unir ſes intérêts.
Il eſt, vous le ſavez, le père de Julie;
Il fut proſcrit; enfin tout me le concilie.
Julie eſt-elle à Rome?

AUFIDE.

On n'a pu l'y trouver.
Octave tout puiſſant l'aura fait enlever:
Le bruit en a couru.

FULVIE.

Le rapt & l'homicide,
Ce ſont là ſes exploits! voilà nos loix, Aufide.
Mais le fils de Pompée eſt-il en ſûreté?
Qu'en ayez-vous apris?

AUFIDE.

Son arrêt eſt porté;
Et l'infâme avarice au pouvoir aſſervie
Doit trancher à prix d'or une ſi belle vie.
Tels ſont les vils Romains.

FULVIE.

Quoi! tout eſpoir me fuit!
Non: je défie encor le ſort qui me pourſuit;

Les

Les tumultes des camps ont été mes asyles :
Mon génie était né pour les guerres civiles,
Pour ce siécle éfroyable où j'ai reçu le jour.
Je veux.... Mais j'aperçois dans ce sanglant séjour
Les licteurs des tyrans, leurs lâches satellites,
Qui de ce camp barbare occupent les limites.
Vous qu'un emploi funeste atache ici près d'eux,
Demeurez ; écoutez leurs complots ténébreux ;
Vous m'en avertirez ; & vous viendrez m'aprendre
Ce que je dois soufrir, ce qu'il faut entreprendre.

(*Elle sort avec Albine.*)

AUFIDE.

Moi le soldat d'Antoine ! A quoi suis-je réduit !
De trente ans de travaux quel exécrable fruit !

(*Tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave & Antoine vont se placer. Les licteurs l'entourent & forment un demi-cercle. Aufide se range à côté de la tente.*)

SCENE III.

OCTAVE, ANTOINE *debout dans la tente, une table derrière eux.*

ANTOINE.

Octave, c'en est fait, & je la répudie.
Je resserre nos nœuds par l'hymen d'Octavie.
Mais ce n'est pas assez pour éteindre ces feux
Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.

Deux chefs toujours unis font un exemple rare ;
Pour les concilier il faut qu'on les sépare.
Vingt fois votre Agrippa, vos confidens, les miens
Depuis que nous régnons ont rompu nos liens.
Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être ;
Sur le trône avec nous afectant de paraître,
Lépide, est un fantôme aisément écarté,
Qui rentre de lui-même en son obscurité.
Qu'il demeure pontife, & qu'il préside aux fêtes
Que Rome en gémissant consacre à nos conquêtes.
La terre n'est qu'à nous & qu'à nos légions.
Il est tems de fixer le sort des nations ;
Réglons sur tout le nôtre ; & quand tout nous seconde,
Cessons de diférer le partage du monde.

(*Ils s'asseient à la table où ils doivent signer.*)

OCTAVE.

Mes desseins dès long-tems ont prévenu vos vœux.
J'ai voulu que l'empire apartînt à tous deux,
Songez que je prétends la Gaule & l'Illirie,
Les Espagnes, l'Afrique, & surtout l'Italie,
L'Orient est à vous.

ANTOINE.

Telle est ma volonté ;
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.
Vous l'emportez sur moi dans ce nouveau partage ;
Je ne me cache point quel est votre avantage ;
Rome va vous servir : vous aurez sous vos loix
Les vainqueurs de la terre ; & je n'ai que des rois ;
Je veux bien vous céder. J'exige en récompense
Que votre autorité secondant ma puissance

Extermine à jamais les restes abatus
Du parti de Pompée & du traître Brutus.
Qu'aucun n'échape aux loix que nous avons portées.

OCTAVE.

D'assez de sang peut-être elles sont cimentées.

ANTOINE.

Comment! vous balancez! je ne vous connais plus.
Qui peut troubler ainsi vos vœux irrésolus ?

OCTAVE.

Le ciel même a détruit ces tables si cruelles.

ANTOINE.

Le ciel qui nous seconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure ?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'atentats ?
Nous voulons enchaîner la liberté romaine,
Nous voulons gouverner; n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la justice une inhumanité ?
Octave, un triumvir par César adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père!
Vous oubliez son sang pour flater le vulgaire!
A qui prétendez-vous accorder un pardon
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron ?

OCTAVE.

Rome pleure sa mort.

ANTOINE.

Elle pleure en silence.
Cassius & Brutus réduits à l'impuissance

Inſpireront peut-être aux autres nations
Une éternelle horreur de nos proſcriptions.
Laiſſons-les en tracer d'éfroyables images,
Et contre nos deux noms révolter tous les âges.
Aſſaſſins de leur maître & de leur bienfaiteur,
C'eſt leur indigne nom qui doit être en horreur :
Ce ſont les cœurs ingrats qu'il eſt tems qu'on puniſſe.
Seuls ils ſont criminels & nous faiſons juſtice.
Ceux qui les ont ſervis, qui les ont aprouvés,
Aux mêmes châtimens ſeront tous réſervés.
De vingt mille guerriers péris dans nos batailles,
D'un œil ſec & tranquile on voit les funérailles,
Sur leurs corps étendus victimes du trépas
Nous volons ſans pâlir à de nouveaux combats ;
Et de la trahiſon cent malheureux complices
Seraient au grand Céſar de trop chers ſacrifices !

OCTAVE.

Dans Rome en ce jour même on venge encor ſa mort.
Mais ſachez qu'à mon cœur il en coute un éfort.
Trop d'horreur à la fin peut ſouiller ſa vengeance ;
Je ſerais plus ſon fils ſi j'avais ſa clémence.

ANTOINE.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

OCTAVE.

L'excès des cruautés ſerait plus dangereux.

ANTOINE.

Redoutez-vous le peuple ?

OCTAVE.

Il faut qu'on le ménage.
Il faut lui faire aimer le frein de l'eſclavage.

D'un œil d'indiférence il voit la mort des grands;
Mais quand il craint pour lui, malheur à ſes tyrans!

ANTOINE.

J'entends; à mes périls vous cherchez à lui plaire,
Vous voulez devenir un tyran populaire.

OCTAVE.

Vous m'imputez toujours quelques ſecrets deſſeins.
Sacrifier Pompée eſt-ce plaire aux Romains?
Mes ordres aujourd'hui renverſent leur idole.
Tandis que je vous parle on le frape, on l'immole:
Que voulez-vous de plus?

ANTOINE.

Vous ne m'abuſez pas;
Il vous en couta peu d'ordonner ſon trépas:
A nos vrais intérêts ſa mort fut néceſſaire.
Mais d'un rival ſecret vous voulez vous défaire;
Il adorait Julie, & vous étiez jaloux:
Votre amour outragé conduiſait tous vos coups.
De nos engagemens rempliſſez l'étendue.
De Lucius Céſar la mort eſt ſuſpendue;
Oui, Lucius Céſar contre nous conjuré.....

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable eſt-il pour nous ſacré?
Je veux qu'il meure....

OCTAVE (*ſe levant.*)

Lui? le père de Julie!

ANTOINE.

Oui, lui-même.

OCTAVE.

Écoutez, notre intérêt nous lie,
L'hymen étreint ces nœuds. Mais si vous persistez
A demander le sang que vous persécutez,
Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

ANTOINE.

Octave, je sais trop que notre intelligence
Produira la discorde & trompera nos vœux.
Ne précipitons point des tems si dangereux.
Voulez-vous m'ofenser?

OCTAVE.

Non: mais je suis le maître
D'épargner un proscrit qui ne devait pas l'être.

ANTOINE.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné.
De tous nos ennemis c'est le plus obstiné.
Qu'importe si sa fille un moment vous fut chère?
A notre sûreté je dois le sang du père.
Les plaisirs inconstans d'un amour passager
A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.
Vous avez jusqu'ici peu connu la tendresse;
Et je n'atendais pas cet excès de faiblesse.

OCTAVE.

De faiblesse!... & c'est vous qui m'oseriez blâmer!
C'est Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer!

ANTOINE.

Nous avons tous les deux mêlé dans les allarmes
Les fêtes, les plaisirs à la fureur des armes;
César en fit autant; mais par la volupté
Le cours de ses exploits ne fut point arrêté.

Je le vis dans l'Egypte amoureux & févère,
Adorer Cléopatre en immolant fon frère.

OCTAVE.

Ce fut pour la fervir. Je peux vous voir un jour
Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.
Je vous connais affez: mais quoi qu'il en arrive,
J'ai rayé Lucius, & je prétends qu'il vive.

ANTOINE.

Je n'y confentirai qu'en vous voyant figner
L'arrêt de ces profcrits qu'on ne peut épargner.

OCTAVE.

Je vous l'ai déja dit, j'étais las du carnage
Où la mort de Céfar a forcé mon courage.
Mais puifqu'il faut enfin ne rien faire à demi,
Que le falut de Rome en doit être afermi,
Qu'il me faut confommer l'horreur qui nous raffemble;
Je céde, je me rends... J'y foufcris... Ma main tremble.

(*Il s'affied & figne.*)

Allez, tribuns, portez ces malheureux édits:

(*à Antoine qui s'áffied & figne.*)

Et nous, puiffions-nous être à jamais réunis!

ANTOINE.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie.
Sa retraite eft marquée aux champs de l'Appulie:
Que je n'entende plus fes cris féditieux.

OCTAVE.

Écoutons ce tribun qui revient en ces lieux.
Il arrive de Rome, & poura nous aprendre
Quel refpect à nos loix le fénat a dû rendre.

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, UN TRIBUN, LICTEURS.

ANTOINE (*au tribun.*)

A-T-on des triumvirs accompli les desseins?
Le sang assure-t-il le repos des humains?

LE TRIBUN.

Rome tremble & se tait au milieu des suplices.
Il nous reste à fraper quelques secrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine & des Césars,
Restes des conjurés de ces ides de Mars,
Qui dans les derniers rangs cachant leur haine obscure,
Vont du peuple en secret exciter le murmure.
Paulus, Albin, Cotta, les plus grands sont tombés;
A la proscription peu se sont dérobés.

OCTAVE.

A-t-on de l'univers afermi la conquête?
Et du fils de Pompée aportez-vous la tête?
Pour le bien de l'état j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.

Les dieux n'ont pas voulu, seigneur, vous l'accorder.
Trop chéri des Romains ce jeune téméraire
Se parait à leurs yeux des vertus de son père;
Et lorsque par mes soins des têtes des proscrits
Aux murs du Capitole on afichait le prix,

Pompée à leur falut mettait des récompenfes ;
Il a par des bienfaits combatu vos vengeances :
Mais quand vos légions ont marché fur nos pas,
Alors fuyant de Rome & cherchant les combats,
Il s'avance à Céfène, & vers les Pyrenées
Doit aux fils de Caton joindre fes deftinées ;
Tandis qu'en orient Caffius & Brutus,
Conjurés trop fameux par leurs fauffes vertus,
A leur faible parti rendant un peu d'audace
Ofent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée eft échapé !

OCTAVE.

Ne vous allarmez pas.
En quelques lieux qu'il foit la mort eft fur fes pas.
Si mon père a du fien triomphé dans Pharfale
J'atends contre le fils une fortune égale.
Et le nom de Céfar dont je fuis honoré,
De fa perte à mon bras fait un devoir facré.

ANTOINE.

Préparons donc foudain cette grande entreprife ;
Mais que notre intérêt jamais ne nous divife.
Le fang du grand Céfar eft déja joint au mien,
Votre fœur eft ma femme ; & ce double lien
Doit afermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.



SCENE V.

OCTAVE, LE TRIBUN *éloigné.*

OCTAVE.

QUe feront tous ces nœuds ! nous sommes deux tyrans !
Puissances de la terre avez-vous des parens !
Dans le sang des Césars Julie a pris naissance,
Et loin de rechercher mon utile alliance,
Elle n'a regardé cette triste union
Que comme un des arrêts de la proscription.

(*Au tribun.*)

Revenez.... Quoi ! Pompée échape à ma vengeance !
Quoi ! Julie avec lui ferait d'intelligence !
On ignore en quels lieux elle a porté ses pas ?

LE TRIBUN.

Son père en est instruit ; & l'on n'en doute pas.
Lui-même de sa fille a préparé la fuite.

OCTAVE.

De quoi s'informe ici ma raison trop séduite !
Quoi ! lorsqu'il faut régir l'univers consterné,
Entouré d'ennemis, du meurtre environné,
Teint du sang des proscrits que j'immole à mon père,
Détesté des Romains, peut-être d'un beau frère ;
Au milieu de la guerre, au sein des factions,
Mon cœur ferait ouvert à d'autres passions,
Quel mélange inoui ! Quelle étonnante ivresse,
D'amour, d'ambition, de crimes, de faiblesse !
Quels soucis dévorans viennent me consumer !
Destructeur des humains t'apartient-il d'aimer !

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, AUFIDE.

AUFIDE.

OUi, j'ai tout entendu ; le ſang & le carnage
Ne coutaient rien, madame, à votre époux volage.
Je ſuis toujours ſurpris que ce cœur éfréné,
Plongé dans la licence, au vice abandonné,
Dans les plaiſirs afreux qui partagent ſa vie,
Garde une cruauté tranquile & réfléchie.
Octave même, Octave, en parait indigné ;
Il regrettait le ſang où ſon bras s'eſt baigné ;
Il n'était plus lui-même : il ſemble qu'il rougiſſe
D'avoir eu ſi long-tems Antoine pour complice.
Peut-être aux yeux des ſiens il feint un repentir
Pour mieux tromper la terre & mieux l'aſſujettir.
Ou peut-être ſon ame en ſecret révoltée
De ſa propre furie était épouvantée.
J'ignore s'il eſt né pour éprouver un jour
Vers l'humaine équité quelque faible retour.
Mais il a diſputé ſur le choix des victimes ;
Et je l'ai vu trembler en ſignant tant de crimes.

FULVIE.

Qu'importe à mes afronts ce faible & vain remord !
Chacun d'eux tour à tour me donne ici la mort.

Octave que tu crois moins dur & moins féroce,
Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce;
Il agit en barbare, & parle avec douceur.
Je vois de son esprit la profonde noirceur,
Le sphinx est son emblême, & nous dit qu'il préfère
Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
A tromper l'univers il mettra tous ses soins.
De vertus incapable il les feindra du moins;
Et l'autre aura toujours dans sa vertu guerrière
Les vices forcenés de son ame grossière.
Ils osent me bannir; c'est-là ce que je veux.
Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux,
A respirer encor un air qu'ils empoisonnent.
Remplissons sans tarder les ordres qu'ils me donnent;
Partons. Dans quels pays, dans quels lieux ignorés
Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés!
Je trouverai partout l'aliment de ma haine.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

ALBINE.

MAdame, espérez tout; Pompée est à Césène,
Mille Romains en foule ont devancé ses pas;
Son nom & ses malheurs enfantent des soldats.
On dit qu'à la valeur joignant la diligence,
Dans cette isle barbare il porte la vengeance.

Que les trois assassins à leur tour sont proscrits,
Que de leur sang impur on a fixé le prix.
On dit que Brutus même avance vers le Tibre,
Que la terre est vengée, & qu'enfin Rome est libre.
Déja dans tout le camp ce bruit s'est répandu;
Et le soldat murmure, ou demeure éperdu.

FULVIE.

On en dit trop, Albine: un bien si désirable
Est trop promt & trop grand pour être vraisemblable;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me consoler,
Si mes persécuteurs aprennent à trembler.

AUFIDE.

Il est des fondemens à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a su tromper le fer des assassins,
C'est beaucoup; tout le reste est soumis aux destins.
Je sais qu'il a marché vers les murs de Césène,
De son départ au moins la nouvelle est certaine;
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains se sont tournés vers lui.
Mais son danger est grand; des légions entières
Marchent sur son passage & bordent les frontières.
Pompée est téméraire, & ses rivaux prudens.

FULVIE.

La prudence est surtout nécessaire aux méchans.
Mais souvent on la trompe: un heureux téméraire
Confond en agissant celui qui délibère.
Enfin Pompée aproche. Unis par la fureur
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.

Les révolutions fatales, ou prospères,
Du sort qui conduit tout sont les jeux ordinaires:
La fortune à nos yeux fit monter sur son char
Sylla, deux Marius, & Pompée & César;
Elle a précipité ces foudres de la guerre;
De leur sang tour à tour elle a rougi la terre.
Rome a changé de loix, de tyrans, & de fers:
Déja nos triumvirs éprouvent des revers;
Cassius & Brutus menacent l'Italie.
J'irais chercher Pompée aux sables de Lybie.
Après mes deux afronts indignement souferts,
Je me consolerais en troublant l'univers.
Rapellons & l'Espagne & la Gaule irritée
A cette liberté que j'ai persécutée.
Puissai-je dans le sang de ces monstres heureux,
Expier les forfaits que j'ai commis pour eux!
Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie,
Mes destins t'ont vengé, tes boureaux m'ont punie:
Mais je mourai contente en des malheurs si grands,
Si je meurs comme toi le fléau des tyrans!

(*A Aufide.*)

Avant que de partir tâchez de vous instruire
Si de quelque espérance un rayon peut nous luire.
Profitez des momens où les soldats troublés
Dans le camp des tyrans paraissent ébranlés.
Annoncez-leur Pompée; à ce grand nom peut-être
Ils se repentiront d'avoir un autre maître.
Allez.

(*Ici on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.*)

SCENE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

Que vois-je au loin dans ces rochers déserts,
Sur ces bords escarpés d'abîmes entr'ouverts?
Que présente à mes yeux la terre encor tremblante?

ALBINE.

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante.

FULVIE.

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux?
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux,
Et par un tel spectacle ils ont voulu m'aprendre
De leur triumvirat ce que je dois atendre.
Allez, j'entends d'ici ses sanglots & ses cris,
Dans son cœur opressé rapellez ses esprits.
Conduisez-la vers moi.

SCENE IV.

FULVIE, *sur le devant du théâtre*, JULIE, *au fond vers un des côtés soutenue par* ALBINE.

JULIE.

Dieux vengeurs que j'adore!
Écoutez-moi, voyez pour qui je vous implore!

Secourez un héros, ou faites moi mourir!

FULVIE.

De ses plaintifs accens je me sens attendrir.

JULIE.

Où suis-je! & dans quels lieux les flots m'ont-ils jettée?
Je promène en tremblant ma vue épouvantée.
Où marcher?... Quelle main m'ofre ici son secours,
Et qui vient ranimer mes misérables jours?

FULVIE.

Sa gémissante voix ne m'est point inconnue.
Avançons.... Ciel! que vois-je! en croirai-je ma vue?
Destins qui vous jouez des malheureux mortels,
Amenez-vous Julie en ces lieux criminels?
Ne me trompai-je point?... N'en doutons plus, c'est elle.

JULIE.

Quoi! d'Antoine, grand Dieu! c'est l'épouse cruelle!
Je suis perdue!

FULVIE.

Hélas! que craignez-vous de moi?
Est-ce aux infortunés d'inspirer quelque éfroi?
Voyez moi sans trembler; je suis loin d'être à craindre,
Vous êtes malheureuse, & je suis plus à plaindre.

JULIE.

Vous!

FULVIE.

Quel événement & quels dieux irrités
Ont amené Julie en ces lieux détestés?

JULIE.

Je ne sais où je suis: un déluge éfroyable
Qui semblait engloutir une terre coupable,

Des

Des tremblemens afreux, des foudres dévorans,
Dans les flots débordés ont plongé mes fuivans.
Avec un feul guerrier de la mort échapée,
J'ai marché quelque tems dans cette isle escarpée:
Mes yeux ont vu de loin des tentes, des soldats;
Ces rochers ont caché ma terreur & mes pas.
Celui qui me guidait a cessé de paraître.
A peine devant vous puis-je me reconnaître;
Je me meurs.

FULVIE.

Ah! Julie!

JULIE.

Eh quoi, vous soupirez!

FULVIE.

De vos maux & des miens mes sens sont déchirés.

JULIE.

Vous soufrez comme moi! quel malheur vous oprime!
Hélas! où sommes-nous?

FULVIE.

Dans le séjour du crime;
Dans cette isle exécrable où trois monstres unis
Ensanglantent le monde & restent impunis.

JULIE.

Quoi! c'est ici qu'Antoine & le barbare Octave
Ont condamné Pompée & font la terre esclave!

FULVIE.

C'est sous ces pavillons qu'ils règlent notre sort.
De Pompée ici même ils ont signé la mort.

JULIE.

Soutenez-moi, grands dieux!

FULVIE.

De cet afreux repaire
Ces tigres sont sortis. Leur troupe sanguinaire
Marche en ce même instant au rivage oposé.
L'endroit où je vous parle est le moins exposé;
Mes tentes sont ici; gardez qu'on ne vous voye.
Venez, calmez ce trouble où votre ame se noye.

JULIE.

Et la femme d'Antoine est ici mon apui!

FULVIE.

Graces à ses forfaits je ne suis plus à lui.
Je n'ai plus désormais de parti que le vôtre.
Le destin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'est devenu Pompée?

JULIE.

Ah! que m'avez-vous dit!
Pourquoi vous informer d'un malheureux proscrit?

FULVIE.

Est-il en sûreté? Parlez en assurance,
J'ateste ici les dieux, & Rome & ma vengeance,
Ma haine pour Octave, & mes transports jaloux,
Que mes soins répondront de Pompée & de vous;
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas! c'est donc à vous qu'il faut que je me fie!
Si vous avez aussi connu l'adversité,
Vous n'aurez pas sans doute assez de cruauté
Pour achever ma mort & trahir ma misère.
Vous voyez où des dieux me conduit la colère.

Vous avez dans vos mains par d'étranges hazards
Le destin de Pompée & du sang des Césars.
J'ai réuni ces noms. L'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome, Pompée & moi, tout est prêt à périr:
Aurez-vous la vertu d'oser les secourir?

FULVIE.

J'oserai plus encor: s'il est sur ce rivage,
Qu'il daigne seulement seconder mon courage.
Oui, je crois que le ciel si longtems inhumain
Pour nous venger tous trois l'a conduit par la main;
Oui, j'armerai son bras contre la tyrannie.
Parlez.

JULIE.

Que vous dirai-je? errante, poursuivie,
Je fuyais avec lui le fer des assassins
Qui de Rome sanglante inondaient les chemins;
Nous allions vers son camp: déja sa renommée
Vers Césène assemblait les débris d'une armée;
A travers les dangers près de nous renaissans
Il conduisait mes pas incertains & tremblans.
La mort était partout: les sanglans satellites
Des plaines de Césène occupaient les limites!
La nuit nous égarait vers ce funeste bord
Où règnent les tyrans, où préside la mort.
Notre fatale erreur n'était point reconnue,
Quand la foudre a frapé notre suite éperdue.
La terre en mugissant s'entr'ouvre sous nos pas:
Ce séjour en éfet est celui du trépas.

FULVIE.

Eh bien, eſt-il encor en cette iſle terrible?
S'il oſe ſe montrer, ſa perte eſt infaillible,
Il eſt mort.

JULIE.

Je le ſais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher?
Dans quel ſecret aſyle a-t-il pu ſe cacher?

JULIE.

Ah! madame....

FULVIE.

Achevez; c'eſt trop de défiance,
Je pardonne à l'amour un doute qui m'ofenſe.
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainſi?

FULVIE.

Je vous le jure encor.

JULIE.

Eh bien.... Il eſt ici.

FULVIE.

C'en eſt aſſez; allons.

JULIE.

Il cherchait un paſſage
Pour ſortir avec moi de cette iſle ſauvage,
Et ne le voyant plus dans ces rochers déſerts
Des ombres du trépas mes yeux ſe ſont couverts.

Je mourais, quand le ciel une fois favorable
M'a préfenté par vous une main fecourable.

SCENE V.

FULVIE, JULIE, ALBINE,
UN TRIBUN.

LE TRIBUN.

MAdame, une étrangère eft ici près de vous.
De leur autorité les triumvirs jaloux
De l'ifle à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah! j'atefte la foi que vous m'avez jurée!

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE (*à Julie.*)

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

JULIE.

Avilirais-je ainfi l'honneur de mes ancêtres?
Soldat des triumvirs, allez dire à vos maîtres,
Que Julie entraînée en ce féjour afreux
Atend pour en fortir des fecours généreux;
Que partout je fuis libre, & qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de refpect au fang qui m'a fait naître,
A mon rang, à mon fexe, à l'hofpitalité,
Aux droits des nations & de l'humanité.

Conduisez-moi chez vous, magnanime Fulvie.

FULVIE.

Votre noble fierté ne s'est point démentie;
Elle augmente la mienne; & ce n'est pas envain
Que le sort vous conduit sur ce bord inhumain.
Puissai-je en mes desseins ne m'être point trompée!

JULIE.

O dieux! prenez ma vie, & veillez sur Pompée!
Dieux! si vous me livrez à mes persécuteurs,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs!

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEXTUS POMPÉE, *seul.*

JE ne la trouve plus : quoi ! mon destin fatal
L'amène à mes tyrans, la livre à mon rival !
Les voilà, je les vois ces pavillons horribles
Où nos trois meurtriers retirés & paisibles
Ordonnent le carnage avec des yeux sereins,
Comme on donne une fête & des jeux aux Romains.
O Pompée ! ô mon père ! infortuné grand homme !
Quel est donc le destin des défenseurs de Rome !
O dieux, qui des méchans suivez les étendarts,
D'où vient que l'univers est fait pour les Césars ?
J'ai vu périr Caton leur juge & votre image.
Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage ;
Cicéron, tu n'es plus, & ta tête & tes mains
Ont servi de trophée aux derniers des humains.
Mon sort va me rejoindre à ces grandes victimes.
Le fer des Achillas & celui des Septimes,
D'un vil roi de l'Egypte instrumens criminels,
Ont fait couler le sang du plus grand des mortels.
Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble.
Des brigands réunis que la rapine assemble,
Un prétendu César, un fils de Cépias,
Qui commande le meurtre & qui fuit les combats,

Dans leur tranquile rage ordonnent de ma vie:
Octave est maître enfin du monde & de Julie.
De Julie! ah! tyran, ce dernier coup du sort
Aterre mon esprit lutant contre la mort.
Détestable rival, usurpateur infâme,
Tu ne m'assassinais que pour ravir ma femme.
Et c'est moi qui la livre à tes indignes feux!
Tu régnes, & je meurs, & je te laisse heureux!
Et tes flateurs, tremblans sur un tas de victimes,
Déja du nom d'Auguste ont décoré tes crimes!
Quel est cet assassin qui s'avance vers moi?

SCENE II.

POMPÉE, AUFIDE.

POMPÉE, (*l'épée à la main.*)

Aproche, & puisse Octave expirer avec toi!

AUFIDE.

Jugez mieux d'un soldat qui servit votre père.

POMPÉE.

Et tu sers un tyran.

AUFIDE.

Je l'abjure, & j'espère
N'être pas inutile en ce séjour afreux
Au fils, au digne fils d'un héros malheureux.
Seigneur, je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPÉE.

Est-ce un piége nouveau que tend la tyrannie?

A ſon barbare époux viens-tu pour me livrer ?

AUFIDE.

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

POMPÉE.

L'humanité, grands dieux ! eſt-elle ici connue !

AUFIDE.

Sur ce billet, au moins, daignez jetter la vue,

(*Il lui donne des tablettes.*)

POMPÉE.

Julie ! ô ciel Julie ! eſt-il bien vrai ?

AUFIDE.

Liſez.

POMPÉE.

O fortune ! ô mes yeux êtes-vous abuſés !
Retour inatendu de mes deſtins proſpéres !
Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.

(*Il lit.*)

„ Le ſort paraît changer, & Fulvie eſt pour nous,
„ Écoutez ce Romain, conſervez mon époux.
Qui que tu ſois, pardonne : à toi je me confie ;
Je te crois généreux ſur la foi de Julie.
Quoi ! Fulvie a pris ſoin de ſon ſort & du mien !
Qui l'y peut engager ? Quel intérêt ?

AUFIDE.

Le ſien.

D'Antoine abandonnée avec ignominie,
Elle eſt des trois tyrans la plus grande ennemie.
Elle ne borne pas ſa haine & ſes deſſeins
A dérober vos jours au fer des aſſaſſins ;
Il n'eſt point de péril que ſon couroux ne brave ;
Elle veut vous venger.

POMPÉE.

Oui, vengeons-nous d'Octave.
Elevé dans l'Asie au milieu des combats,
Je n'ai connu de lui que ses assassinats;
Et dans les champs d'honneur qu'il redoute peut-être,
Ses yeux qu'il eut baissés, ne m'ont point vu paraître.
Antoine d'un soldat a du moins la vertu.
Il est vrai que mon bras ne l'a point combattu;
Et depuis que mon père expira sous un traître
Nous fumes ennemis sans jamais nous connaître.
Commençons par Octave; allons, & que ma main
Au bord de mon tombeau se plonge dans son sein.

AUFIDE.

Venez donc chez Fulvie, & sachez qu'elle est prête
D'Octave, s'il le faut, à vous livrer la tête.
De quelques vétérans je tenterai la foi;
Sous votre illustre père ils servaient comme moi.
On change de parti dans les guerres civiles.
Aux desseins de Fulvie ils peuvent être utiles.
L'intérêt qui fait tout les pourait engager
A vous donner retraite, & même à vous venger.

POMPÉE.

Je pourais aracher Julie à ce perfide!
Je pourais des Romains immoler l'homicide!
Octave périrait!

AUFIDE.

Seigneur, n'en doutez pas.

POMPÉE.

Mar[illegible]

SCÈNE III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

Que faites-vous! Où portez-vous vos pas?
On vous cherche, on pourſuit tous ceux que cet orage
Put jetter comme moi ſur cet affreux rivage.
Votre père, en Egypte aux aſſaſſins livré,
D'ennemis plus ſanglans n'était pas entouré.
L'amitié de Fulvie eſt funeſte & cruelle;
C'eſt un danger de plus qu'elle traîne après elle.
On l'obſerve, on l'épie, & tout me fait trembler;
Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.
Regagnons ces rochers & ces cavernes ſombres
Où la nuit va porter ſes favorables ombres.
Demain les trois tyrans aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal ſéjour.
Ils vont loin de vos yeux enſanglanter le Tibre.
Ne précipitez rien; demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble & tendre moitié d'un guerrier malheureux,
O vous! ainſi que Rome objet de tous mes vœux!
Laiſſez-moi m'opoſer au deſtin qui m'outrage.
Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,
Si je pouvais guider nos braves légions,
Dans les camps de Brutus ou dans ceux des Catons,

Vous ne me verriez pas atendre de Fulvie
Un ſecours incertain contre la tyrannie.
Les dieux nous ont conduits dans ces ſanglans déſerts;
Marchons aux ſeuls ſentiers que ces dieux m'ont ouverts.

JULIE.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie;
Si vous êtes connu c'eſt fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert;
Aux tribuns, aux ſoldats ce paſſage eſt ouvert,
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire?

JULIE.

Pompée, au nom des dieux! au nom de votre père!
Dont le malheur vous ſuit, & qui ne s'eſt perdu
Que par ſa confiance & ſon trop de vertu,
Ayez quelque pitié d'une épouſe allarmée!
Avons-nous un parti, des amis, une armée?
Trois monſtres tout-puiſſans ont détruit les Romains;
Vous êtes ſeul ici contre mille aſſaſſins....
Ils viennent, c'en eſt fait, & je les vois paraître.

AUFIDE.

Ah! laiſſez-vous conduire; on peut vous reconnaître.
Le tems preſſe, venez, vous vous perdez ſans fruit.

JULIE.

Je ne vous quite pas.

POMPÉE.

A quoi ſuis-je réduit!

SCENE IV.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE, *sur le devant.*
OCTAVE, LICTEURS, *au fond.*

OCTAVE.

JE prétends vous parler; ne fuyez point, Julie.

JULIE.

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie.

OCTAVE (*à Aufide.*)

Demeurez. Je le veux.... Vous, quel est ce Romain?
Est-il de votre suite?

JULIE.

Ah! je succombe enfin!

AUFIDE.

C'est un de mes soldats dont l'utile courage
S'est distingué dans Rome en ces jours de carnage:
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE, (*à Pompée.*)

Parle, que fait Pompée? Où Pompée a-t-il fui?

POMPÉE.

Il ne fuit point, Octave; il vous cherche, & peut-être
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu sais en quel état il faut le présenter.
C'est sa tête, en un mot, qu'il me faut aporter.
Et tu dois être instruit quelle est la récompense.

POMPÉE.

Elle est publique assez.

JULIE.

O terreur!

POMPÉE.

O vengeance!

SCENE V.

Les personnages précédens, UN TRIBUN *militaire*.

LE TRIBUN.

Vous êtes obéi; grace à votre heureux sort,
Pompée en ce moment est ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu?

LE TRIBUN.

Ses suivans s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Pisaure aux remparts de Césène;
Les rebelles bientôt entourés & surpris
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.

Ah! ciel!

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître,
On croit qu'ils combataient sous les yeux de leur maître.

POMPÉE, (*à part.*)

Je perds tous mes amis!

LE TRIBUN.

S'il est parmi les morts,
Vos soldats à vos pieds vont aporter son corps.

S'il eſt vivant, s'il fuit, il va tomber ſans doute
Aux piéges que nos mains ont tendus ſur ſa route.
Il ne peut échaper au trépas qui l'atend.

OCTAVE.

Allez, continuez ce ſervice important.
Vous, Aufide, en tout tems j'éprouvai votre zéle.
Je ſais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidéle.
Allez: ſi ce ſoldat peut ſervir aujourd'hui,
Souvenez-vous ſurtout de répondre de lui.
Vous, licteurs, arrêtez le premier téméraire
Qui viendrait ſans mon ordre en ce lieu ſolitaire.

POMPÉE, (*à Aufide.*)

Vien guider mes fureurs.

JULIE.

O dieux qui m'écoutez,
Dans quel péril nouveau vous nous précipitez!

SCENE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE, (*arrêtant Julie.*)

JE vous ai déja dit que vous deviez m'entendre.
Votre abord en cette iſle a droit de me ſurprendre;
Mais ceſſez de me craindre & calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur, je ne crains rien; mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaiſſant Octave.

JULIE.

J'ai le sort des Romains, il me traite en esclave.
Vous pouviez respecter mon nom & mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je suis le protecteur.
Les respects des humains & Rome vous atendent.
Ce nom que vous portez & leurs voeux vous demandent;
Je dois vous y conduire, & le sang des Césars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ses remparts.
Pourquoi les quitez-vous? ne pourai-je connaître
Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles tems,
Pourquoi dans Rome encor il est des habitans.
La ruine, la mort de tous côtés s'annonce;
Mon père était proscrit; & voilà ma réponse.

OCTAVE.

Mes soins veillent sur lui; ses jours sont assurés;
Je les ai défendus, vous les rendez sacrés.

JULIE.

Ainsi je dois bénir vos loix & votre empire
Lorsque vous permettez que mon père respire.

OCTAVE.

Il s'arma contre moi; mais tout est oublié.
Ne lui ressemblez point par son inimitié.
Mais enfin, près de moi qui vous a pu conduire?

JULIE.

La colère des dieux obstinés à me nuire.

OCTAVE.

OCTAVE.

Ces dieux ſe calmeront. Ma ſévère équité
A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'apartient qu'à moi d'honorer dans Julie
Le ſang, l'auguſte ſang dont vous êtes ſortie.
Je dois compte de vous à Rome, aux demi-dieux
Que le monde à genoux révère en vos ayeux.

JULIE.

Vous !

OCTAVE.

Un fils de Céſar ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on oſe vous remettre.

JULIE.

Vous ſon fils !... ô héros ! ô généreux vainqueur !
Quel fils as-tu choiſi, quel eſt ton ſucceſſeur !
Céſar vous a laiſſé ſon pouvoir en partage ;
Sa magnanimité n'eſt pas votre héritage.
S'il verſa quelquefois le ſang du citoyen
Ce fut dans les combats en répandant le ſien.
C'eſt par d'autres exploits que vous briguez l'empire.
Il ſavait pardonner & vous ſavez proſcrire.
Prodigue de bienfaits, & vous d'aſſaſſinats,
Vous n'êtes point ſon fils : je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi : Julie, il vous pardonne
Les noms injurieux que vôtre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arache à ma juſtice un devoir malheureux.
La paix va ſuccéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi ! vous me donneriez un rayon d'espérance !

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui ! moi ?

OCTAVE.

Vous devez présumer
Quel est le seul moyen qui peut me désarmer,
Et qui de ma clémence est la cause & le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage !
Hélas ! si tant de sang, de suplices, de morts
Ont pu laisser dans vous quelque accès aux remords,
Si vous craignez du moins cette haine publique,
Cette horreur atachée au pouvoir tyrannique :
Ou si quelques vertus germent dans votre cœur,
En les mettant à prix n'en souillez point l'honneur ;
N'en avilissez pas le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste ?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez, je vous entends,
Et j'avais bien prévu vos refus insultans.
Un rival criminel, une race ennemie....

JULIE.

Qui ?

OCTAVE.

Vous le demandez ! vous savez trop, Julie,

Quel eſt depuis longtems l'objet de mon couroux,
Et Pompée....

JULIE.

Ah! cruel, quel nom prononcez vous!
Pompée eſt loin de moi: qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Qui me le dit? vos pleurs; qui me le dit? vous-même!
Pompée eſt loin de vous, & vous le regrettez!
Vous penſez m'adoucir lorſque vous m'inſultez!
Lorſque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du ſein de vos parens vous entraîne à ſa ſuite.

JULIE.

Ainſi vous ajoutez l'oprobre à vos fureurs.
Ah! ce n'eſt pas à vous à m'enſeigner les mœurs.
Je ne ſuis point réduite à tant d'ignominie;
Et ce n'eſt pas pour vous que je me juſtifie.
J'ai quité mon pays que vous enſanglantez,
Mes parens & mes dieux que vous perſécutez.
J'ai dû ſortir de Rome où vous alliez paraître,
Mon père l'ordonnait; vous le ſavez peut-être,
C'eſt vous que je fuyais; mes funeſtes deſtins
Quand je vous évitais m'ont remiſe en vos mains.
Commandez, s'il le faut, à la terre aſſervie;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout ſur Rome, & rien ſur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits ainſi que mon pouvoir.
Vous vous trompez, Julie, & vous pourez aprendre
Que Lucius ſans moi ne peut choiſir un gendre;

Que c'eſt à moi ſurtout que l'on doit obéir.
Déjà Rome m'atend; ſoyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur, ce héros magnanime
Qui du monde calmé veut mériter l'eſtime!
Voilà ce règne heureux de paix & de douceur!
Il fut un meurtrier, il devient raviſſeur!

OCTAVE.

Il eſt juſte envers vous: mais, quoiqu'il en puiſſe être,
Sachez que le mépris n'eſt pas fait pour un maître.
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival
Encouragé par vous cherche l'honneur fatal
D'oſer un ſeul moment diſputer ma conquête,
On ſait ſi je me venge; il y va de ſa tête,
C'eſt un nouveau proſcrit que je dois condamner;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi, j'ateſte ici Rome & ſon divin génie,
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur ſang des Céſars, & dont vous n'êtes pas,
Qu'à vos proſcriptions vous joindrez mon trépas,
Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main ſanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs
De celui que j'atends ſont les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie;
Son ſang eut des vengeurs; il fut une patrie;
Rome ſubſiſte encor. Les femmes en tout tems
Ont ſervi dans nos murs à punir les tyrans.

Les rois, vous le ſavez, furent chaſſés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez !

(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

OCTAVE *ſeul.*

QUe d'injures nouvelles !
Quel reproche acablant pour mon cœur opreſſé !
Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.
Le cruel eſt haï; j'en fais l'expérience.
Je ſuis puni déja de ma toute-puiſſance.
A peine je gouverne, à peine j'ai goûté
Ce pouvoir qu'on m'envie & qui m'a tant coûté.
Tu veux régner, Octave, & tu chéris la gloire;
Tu voudrais que ton nom vécut dans la mémoire,
Il portera ta honte à la poſtérité.
Etre à jamais haï! quelle immortalité!
Mais l'être de Julie, & l'être avec juſtice!
Entendre cet arrêt qui fait ſeul ton ſuplice !
Le peux-tu ſuporter ce tourment douloureux
D'un eſprit emporté par de contraires vœux !
Qui fait le mal qu'il hait, & fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à ſe tromper & qui ſe hait lui-même !
Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs !
Ah! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
L'indignes voluptés corompaient mon jeune âge.
L'ambition ſuccède avec toute ſa rage.

Par quel nouveau torrent je me laiſſe emporter ?
Que d'ennemis à vaincre, & comment les dompter ?
Mânes du grand Céſar ! ô mon maître ! ô mon père !
Que Brutus immola, mais que Brutus révère ;
Héros terrible & doux à tous tes ennemis ;
Tu m'as laiſſé l'empire à ta valeur ſoumis,
La moitié de ce faix accable ma jeuneſſe ;
Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faibleſſe.
Et je ſens dans mon cœur de remords combatu
Que je n'oſe avec toi diſputer de vertu.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

QUand fous vos pavillons de fa crainte occupée,
Invoquant en fecret l'ombre du grand Pompée,
Les fanglots à la bouche & la mort dans les yeux
Julie apelle envain les enfers & les dieux,
Vous la laiffez, Fulvie, à fa douleur mortelle.

FULVIE.

Qu'elle fe plaigne aux dieux; je vais agir pour elle.
J'atends ici Pompée.

ALBINE.

Eh! ne pouviez-vous pas
De cette ifle avec eux précipiter vos pas?

FULVIE.

Non; de nos ennemis la fureur atentive
Couvre de meurtriers & l'une & l'autre rive;
Rien ne peut nous tirer de ce goufre d'horreur.
J'y refte encor un jour; & c'eft pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'efpérez-vous d'un jour?

FULVIE.

La mort; mais la vengeance.

ALBINE.

Eh peut-on ſe venger de la toute-puiſſance?

FULVIE.

Oui, quand on ne craint rien.

ALBINE.

Dans nos vaines douleurs
D'un ſexe infortuné les armes ſont les pleurs.
Le puiſſant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit en l'écraſant de ſa débile audace.

FULVIE.

Déſormais à Fulvie ils n'inſulteront plus.
Ils ne ſe joueront pas de mes pleurs ſuperflus.
Je ſais que ces brigands afamés de rapine
En comblant mon oprobre ont juré ma ruine.
Prodigues raviſſeurs & bas intéreſſés
Ils m'enlèvent les biens que mon père a laiſſés.
On les donne pour dot à ma fière rivale.
Mais, Albine, crois-moi, la pompe nuptiale
Peut ſe changer encor en un trop juſte deuil;
Et tout uſurpateur eſt près de ſon cercueil.
J'ai pris le ſeul parti qui reſte à ma fortune.
De Pompée & de moi la querelle eſt commune.
Je l'atends; il ſufit.

ALBINE.

Il eſt ſeul, ſans ſecours.

FULVIE.

Il en aura dans moi.

ALBINE.

Vous hazardez ſes jours.

FULVIE.

Je prodigue les miens. Va, retourne à Julie,
Soutiens ſon deſeſpoir & ſa force afaiblie;
Porte lui tes conſeils, ſon âge en a beſoin;
Et de mon ſort afreux laiſſe-moi tout le ſoin.

ALBINE.

L'état où je vous vois m'épouvante & m'aflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton éfroi; va, laiſſe-moi, te dis-je.
Pompée arive enfin; je le vois. Dieux vengeurs,
Ainſi que nos afronts uniſſez nos fureurs!

SCENE II.

POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

ETes-vous afermi?

POMPÉE.

J'ai conſulté ma gloire;
J'ai craint qu'elle ne vît une action trop noire
Dans le meurtre inoui qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome, elle vous dit: frapez.
Ils partent dès demain ces deſtructeurs du monde;
Ils partent triomphans, & cette nuit profonde
Eſt le tems, le ſeul tems, où nous pouvons tous deux
Sans autre apui que nous venger Rome ſur eux.
Seriez-vous en ſuſpens?

POMPÉE.

Non : mes mains seront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abatre les trois têtes :
Je ne peux immoler qu'un de mes ennemis ;
Octave est le plus grand ; c'est lui que je choisis.

FULVIE.

Vous courez à la mort.

POMPÉE.

Elle annoblit ma cause.
De son indigne sang c'est peu que je dispose ;
C'est peu de me venger ; je n'aurais qu'à rougir
De fraper sans péril, & sans savoir mourir.

FULVIE.

Vous faites encor plus, vous vengez la patrie
Et le sang innocent qui s'élève & qui crie ;
Vous servez l'univers.

POMPÉE.

J'y suis déterminé.
L'assassin des Romains doit être assassiné.
Ainsi mourut César : il fut clément & brave,
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave !
Ce que Brutus a pu, je ne le pourais pas !
Et j'irais pour ma cause emprunter d'autres bras !
Le sort en est jetté. Faites venir Aufide.

FULVIE.

Il veille près de nous dans ce camp homicide,
Qu'on l'apelle... Déja (*) les feux sont presque éteints
Et le silence régne en ces lieux inhumains.

(*) On voit dans l'éloignement des restes de feux faiblement allumés autour des tentes, & le théâtre représente une nuit.

SCENE III.

POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE (*à Aufide.*)

APprochez, que fait-on dans ces tentes coupables?

AUFIDE.

Le sommeil y répand ses pavots favorables,
Lorsque les murs de Rome au carnage livrés
Retentissent au loin des cris désespérés
Que jettent vers les cieux les filles & les mères
Sur les corps étendus des enfans & des pères.
Le sang ruisselle à Rome; Octave dort en paix.

POMPÉE.

Vengeance, éveille-toi! Mort, punis ses forfaits!
Dites-moi dans quels lieux ses tentes sont dressées?

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entassées
Qui laissent un passage à ces vallons secrets
Arrosés d'un ruisseau que bordent des cyprès.
Le pavillon d'Antoine est auprès du rivage;
Passez, & dédaignez de venger mon outrage.
Vous trouverez plus loin l'enceinte & les pâlis
Où du clément César est le barbare fils.
Avancez, vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe sanglante,
Dans la nuit, à toute heure, environne sa tente.

Des plaisirs de leurs chefs afreux imitateurs,
Ils dorment auprès d'eux dans le sein des horreurs.

POMPÉE.

Vous avez préparé votre fidèle esclave ?

FULVIE.

Il vous atend; marchez jusques au lit d'Octave.

POMPÉE (*à Fulvie.*)

Je laisse entre vos mains dans ce cruel séjour
L'objet, le seul objet pour qui j'aimais le jour;
Le seul qui pût unir deux familles fatales,
Deux races de héros en infortune égales,
Le sang des vrais Césars. Ayez soin de son sort,
Enseignez à son cœur à suporter ma mort.
Qu'elle envisage moins ma perte que ma gloire,
Que mort pour la venger, je vive en sa mémoire.
C'est tout ce que je veux. Mais en portant mes coups
Je vous laisse exposée, & je frémis pour vous;
Antoine est en ces lieux maître de votre vie,
Il peut venger sur vous le frère d'Octavie.

FULVIE.

Qui? lui! qui? ce mortel sans pudeur & sans foi?
Cet opresseur de Rome & du monde & de moi?
Lui qui m'ose exiler? Quoi! dans mon entreprise
Vous pensez qu'un tyran, qu'une mort me sufise?
Aviez-vous soupçonné que je ne saurais pas
Porter, ainsi que vous, & soufrir le trépas?
Que je dévorerais mes douleurs impuissantes?
Voyez de ces tyrans les demeures sanglantes:
C'est l'école du meurtre & j'ai dû m'y former.
De leur esprit de rage ils ont su m'animer.

Leur loi devient la mienne ; il faut que je la fuive.
Il faut qu'Antoine meure ; & non pas que je vive.
Il périra, vous dis-je.

POMPÉE.

Et par qui ?

FULVIE.

Par ma main.

POMPÉE.

Ofez-vous bien remplir un fi hardi deffein ?

FULVIE.

Ofez-vous en douter ? le deftin nous raffemble
Pour délivrer la terre & pour mourir enfemble.
Que le triumvirat par nous deux aboli
Dans la tombe avec nous demeure enféveli.
J'ai trop vécu comme eux : le terme de ma vie
Eft conforme aux horreurs dont les dieux l'ont remplie,
Et Pompée aux enfers defcendant fans éfroi
Y va traîner Octave avec Antoine & moi.

AUFIDE.

Non, efpérez encor ; les foldats de ces traîtres
Ont changé quelquefois de drapeaux & de maîtres.
Ils ont trahi Lépide, ils pouront aujourd'hui
Vendre au fils de Pompée un mercénaire apui.
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or, & du courage.
On a vu Marius entraîner fur fes pas,
Les mêmes affaffins payés pour fon trépas.
Nous féduirons les uns, nous combatrons le refte.
Ce coup défefpéré peut vous être funefte,

Mais il peut réussir. Brutus & Cassius
N'avaient pas après tout des projets mieux conçus.
Téméraires vengeurs de la cause commune
Ils ont frapé César & tenté la fortune.
Ils devaient mille fois périr dans le sénat:
Ils vivent cependant, ils partagent l'état;
Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
Mes guerriers sur vos pas à l'instant vont paraître.
Nous vous suivrons de près; il en est tems, marchons.

POMPÉE.

Je t'invoque, Brutus! je t'imite; frapons!
(*Il sort avec Aufide.*)

SCENE IV.

FULVIE, JULIE, ALBINE.

JULIE.

IL m'échape, il me fuit, ô ciel! m'a-t-il trompée!
Autel! fatal autel! mânes du grand Pompée!
Votre fils devant vous m'a-t-il fait prosterner
Pour trahir mes douleurs & pour m'abandonner!

FULVIE.

S'il arrive un malheur, armez-vous de courage:
Il faut s'atendre à tout.

JULIE.

Quel horrible langage!
S'il arrive un malheur! Est-il donc arrivé?

FULVIE.

Non, mais ayez un cœur plus grand, plus élevé.

JULIE.

Il l'eſt; mais il gémit: vous haïſſez, & j'aime.
Je crains tout pour Pompée, & non pas pour moi-même.
Que fait-il?

FULVIE.

Il vous ſert.... Les flambeaux dans ces lieux
De leur faible clarté ne frapent plus mes yeux (*).
Sommeil! ſommeil de mort! favoriſe ma rage!

JULIE.

Où courez-vous?

FULVIE.

Reſtez; j'ai pitié de votre âge,
De vos triſtes amours, & de tant de douleurs.
Gémiſſez, s'il le faut; laiſſez-moi mes fureurs.

SCENE V.

JULIE, ALBINE.

JULIE.

Que veut-elle me dire, & qu'eſt-ce qu'on prépare?
Séjour de meurtriers, iſle affreuſe & barbare,
Je l'avais bien prévu, tu ſeras mon tombeau.
Albine, inſtruiſez-moi de mon malheur nouveau:
Pompée eſt-il connu? voit-il ſa dernière heure?
N'eſt-il plus d'eſpérance? eſt-il tems que je meure?

(*) Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent.

Je suis prête, parlez.

ALBINE.

Dans cette horrible nuit
J'ignore ainsi que vous s'il succombe ou s'il fuit,
Si Fulvie au trépas aura pu le soustraire !
Elle suit les conseils d'une aveugle colère
Qu'en ses transports soudains rien ne peut captiver.
Elle expose Pompée au lieu de le sauver.

JULIE.

Je m'y suis atendue ; & quand ma destinée
Dans cet orage afreux m'a près d'elle amenée,
Je ne me flatais pas d'y rencontrer un port.
Je sais que c'est ici le séjour de la mort ;
Je suis perdue, Albine, & ne suis point trompée :
La fille d'un César, la veuve d'un Pompée
Sera digne du moins, dans ces extrêmités,
Du sang qu'elle a reçu, des noms qu'elle a portés.
On ne me verra point deshonorer sa cendre
Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre,
Rougir de lui survivre, & tromper mes douleurs
Par l'espoir incertain de trouver des vengeurs.
Pour afronter la mort, il échape à ma vue,
Il a craint ma faiblesse ; il m'a trop mal connue ;
S'il prétend que je vive, il m'outrage en éfet.
Allons.



SCENE

SCENE VI.

JULIE, ALBINE, POMPÉE.

JULIE.

O Dieux! Pompée!

POMPÉE.

Il est mort, c'en est fait.

JULIE.

Qui!

POMPÉE.

L'univers est libre.

JULIE.

O Rome, ô ma patrie!

Octave est mort par vous!

POMPÉE.

Oui, je vous ai servie.

De la terre & de vous j'ai puni l'opresseur.

JULIE.

O succès inoui! trop heureuse fureur!

POMPÉE.

Ses gardes assoupis dans leur infâme ivresse,
Laissaient un accès libre à ma main vengeresse.
Un de ses favoris, un de ses assassins,
Un ministre odieux de ses afreux desseins,
Seul auprès du tyran reposait dans sa tente;
J'entre; un dieu me conduit; une idée éfrayante
De la mort que j'aporte, un songe avant-coureur
Dans son profond sommeil excitant sa terreur,

De ſes proſcriptions lui préſentait l'image.
Quelques ſons mal formés de ſang & de carnage
S'échapaient de ſa bouche, & ſon perfide cœur
Juſques dans le repos déployait ſa fureur.
De funèbres accens ont prononcé *Pompée*,
Dans ſon cœur à ce nom j'ai plongé cette épée :
Mon rival a paſſé du ſommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'aſſaſſinats.
Il aurait dû périr par un ſuplice inſigne.
Je ſais que de Pompée il eut été plus digne
D'ataquer un Céſar au milieu des combats ;
Mais un Céſar tyran ne le méritait pas.
Le ſilence & la mort ont ſervi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémiſſant une joye inquiète.
L'éfroi qui me ſaiſit corompant mon eſpoir,
Empoiſonne en ſecret le bonheur de vous voir.
Pourez-vous fuir du moins de cette iſle exécrable.

POMPÉE.

Moi fuir !

JULIE.

Il reſte encor un tyran redoutable.

POMPÉE.

Si le ciel nous ſeconde, il n'en reſtera plus.

JULIE.

Et comment raſſurer mes eſprits éperdus ?
Antoine va venger la mort de ſon complice.

POMPÉE.

D'Antoine en ce moment les dieux vous font juſtice.
Et je mourai du moins heureux dans mes malheurs
Sur les corps tout ſanglants de nos deux opreſſeurs.

Venez, il n'eſt plus tems d'écouter vos allarmes.

JULIE.

Ciel! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes?

POMPÉE.

Je ne vois plus l'eſclave à qui j'étais remis,
Et qui me conduiſant parmi mes ennemis,
Juſques au lit d'Octave a guidé ma furie.

SCENE VII.

POMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

Tout ferait-il perdu? L'eſclave de Fulvie
Saiſi par les ſoldats eſt déjà dans les fers.
De Céſar dans le camp le nom remplit les airs.
On marche, on eſt armé. Le reſte je l'ignore.
J'ai des ſoldats. Allons.

JULIE (*à Aufide.*)

Ah! c'eſt toi que j'implore;
C'eſt toi qui de Pompée es devenu l'apui.

AUFIDE.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

Mettez votre courage à ſuporter ma perte.
La tente de Fulvie à vos pas eſt ouverte;
Rentrez, atendez-y les derniers coups du ſort;
Confondez vos tyrans encor après ma mort.

Conservez pour eux tous une haine éternelle;
C'est ainsi qu'à Pompée il faut être fidèle.
Pour moi, digne de vivre & mourir votre époux
Je leur vendrai bien cher des jours qui sont à vous.
Le lâche fuit envain; la mort vole à sa suite;
C'est en la défiant que le brave l'évite.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE, FULVIE, *gardes dans le fond.*

JULIE.

VOus me l'aviez bien dit qu'il me falait tout craindre.
Voilà donc nos succès!

FULVIE.

Vous êtes seule à plaindre,
Vous aviez devant vous un avenir heureux;
Vous perdez de beaux jours, & moi des jours afreux.
Vivez, si vous l'osez: je déteste la vie;
Ma main n'a pu suffire à mon ame hardie.
Ces monstres que le ciel veut encor protéger
Sont plus heureux que nous dans l'art de se venger.
Pompée en s'aprochant de ce perfide Octave,
En croyant le punir n'a frapé qu'un esclave,
Qu'un des vils instrumens de ses sanglans complots,
Indigne de mourir sous la main d'un héros.

D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde ;
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde,
Mon bras était levé, lorfque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frapé mes regards.
Octave tout fanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe infolente
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.
Fléchiffez vos tyrans ; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laiffe le jour, ou bien qu'on me puniffe,
Ma vengeance eft perdue & voilà mon fuplice.
Ciel ! fi tu veux encor prolonger mes deftins,
Que ce foit feulement pour mieux armer mes mains,
Pour mieux fervir ma haine & ma fureur trompée.

JULIE.

Hélas ! avez-vous fu ce que devient Pompée ?
Eft-il vivant ou mort en ces déferts fanglants ?
Aufide aura-t-il pu dérober aux tyrans
Ce héros tant profcrit que la terre abandonne ?

FULVIE.

Je n'ofe m'en flater : mais aucun ne foupçonne
Que Pompée en éfet foit errant fur ces bords.
Vers Céfène aujourd'hui tous fes amis font morts,
Le bruit de fon trépas commence à fe répandre,
Les tyrans font trompés ; & vous pouvez comprendre
Que ce bruit peut fervir encor à le fauver.
C'eft un foin que mes mains n'ont pu fe réferver.
Vous êtes libre au moins ; fon falut vous regarde,
Vous me voyez captive, on m'arête, on me garde.
Je ne puis rien pour vous, ni pour lui, ni pour moi.
J'atends la mort.

SCENE II.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE, TRIBUNS, LICTEURS.

ANTOINE.

TRibuns, exécutez ma loi;
Gardez cette coupable, & répondez-moi d'elle.
Suivez de ses complots la trame criminelle;
Qu'on l'observe: & surtout que nous soyons instruits
Des complices secrets par son ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice; & ces noms méprisables
Sont faits pour vos suivans, sont faits pour vos semblables,
Pour ces Romains nouveaux, qui formés pour servir
Se sont deshonorés jusqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace,
La voici, vous deviez connaître mon audace.
L'art des proscriptions que j'aprenais sous vous
M'enseignait à vous perdre & dirigeait mes coups.
Je n'ai pu sur vous deux assouvir ma vengeance.
Je l'atends de vous seuls & de votre alliance;
Je l'atends des forfaits qui vous ont fait amis;
Ils vont vous diviser comme ils vous ont unis:
Il n'est point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,

Vous déteſtant tous deux, du monde déteſtés,
Traînant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écraſés, & boureaux & victimes,
Puiſſent vos maux ſans nombre être égaux à vos crimes!
Citoyens révoltés, prétendus ſouverains,
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui paſſant du carnage aux bras de la moleſſe,
Du meurtre & du plaiſir goûtez en paix l'yvreſſe,
Mon nom deviendra cher aux ſiécles à venir
Pour avoir ſeulement tenté de vous punir.

ANTOINE.

Qu'on la remène, allez.

SCENE III.

JULIE, OCTAVE, ANTOINE, GARDES.

JULIE (*à Octave.*)

AH! ſoufrez que Julie
Loin de ſes opreſſeurs accompagne Fulvie.
Mon bras n'eſt point armé, je n'ai contre vous trois
Que mon cœur, ma miſère, & nos dieux & nos loix:
Vous les mépriſez tous; mais ſi Céſar encore,
Ce nom ſacré pour vous, ce nom que Rome honore,
Sur vos cœurs endurcis a quelque autorité,
Oſez-vous à ſon ſang ravir la liberté?

Penſait-il qu'en ces lieux ſa niéce fugitive,
Du fils qu'il adopta deviendrait la captive!

OCTAVE.

Penſait-il que Julie avec tant de fureur
Du ſang qui la forma pourait trahir l'honeur?
Je ne crois point votre ame encor aſſez hardie
Pour oſer partager les crimes de Fulvie.
Mais ſans vous imputer ſes forfaits inſenſés
L'amante de Pompée eſt criminelle aſſez.

JULIE.

Oui, je l'aime, Céſar; & vous l'avez dû croire.
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée errant, abandonné,
A Céſar tout-puiſſant, à Céſar couronné.
Caton contre les dieux prit le parti du père;
Je mourai pour le fils: cette mort m'eſt plus chère,
Que ne l'eſt à vos yeux tout le ſang des proſcrits;
Sa main les rachetait, mon cœur en fut le prix.
Ne lui diſputez pas ſa noble récompenſe;
Céſar, contentez-vous de la toute-puiſſance.
S'il honora dans Rome, & ſurtout aux combats,
Un nom dont il eſt digne, & qu'il n'uſurpe pas,
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égaler, plutôt qu'à le pourſuivre.

OCTAVE.

Oui; Céſar eſt jaloux comme il eſt irrité;
Je crois valoir Pompée, & j'en ſuis peu flaté.
Et vous.... Mais nous allons aprofondir le crime.

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, UN TRIBUN, GARDES.

ANTOINE.

EH bien, qu'avez-vous fait?

LE TRIBUN.

On conduit la victime.

JULIE.

Quelle victime, ô ciel!

OCTAVE.

Quel est ce malheureux?
Où l'a-t-on retrouvé?

LE TRIBUN.

Vers ces antres afreux
Au milieu des rochers qu'a frapés le tonnerre;
Du ſang de nos ſoldats il a rougi la terre.
Aufide, de Fulvie un ſecret confident
A côté de ce traître eſt mort en combatant.
Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ſes bleſſures.
Nos ſoins multipliés dans ces roches obſcures
Ont du ſang qu'il perdait arêté les torrens,
Et rapellé la vie en ſes membres ſanglans.
On a beſoin qu'il vive, & que dans les ſuplices
Il vous inſtruiſe au moins du nom de ſes complices.

ANTOINE.

C'eſt quelqu'un des proſcrits qui frapant au hazard
Nous raportait la mort aux lieux dont elle part.

On l'aura pu choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la première blessure.
Je reconnais Fulvie & ses vaines fureurs
Qui toujours contre nous armeront des vengeurs,
Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

Il n'en est pas besoin; sa fureur intrépide
De ce grand atentat se fait encor honeur;
Il n'en cachera pas le motif & l'auteur.

OCTAVE.

Vous pâlissez, Julie.

LE TRIBUN.

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable,
Vous nous abandonnez!

SCENE V.

Les acteurs précédens, POMPÉE *blessé & soutenu*, GARDES.

OCTAVE.

Quel es-tu? misérable!
A ce meurtre inoui, qui pouvait t'engager?

POMPÉE.

Est-ce Octave qui parle, & m'ose interroger?

LE TRIBUN.

Répons au triumvir.

POMPÉE.

Eh bien, ce nom funeste,
Eh bien, ce titre afreux que la terre déteste,
Devaient t'aprendre assez mon devoir, mes desseins.

JULIE.

Je me meurs!

OCTAVE.

Qui sont-ils?

POMPÉE.

Ceux de tous les Romains.

ANTOINE.

Dans un simple soldat quelle étrange arogance!

OCTAVE.

Sa fermeté m'étonne ainsi que sa vaillance.
Qu'es-tu donc?

POMPÉE.

Un Romain digne d'un meilleur sort.

OCTAVE.

Qui t'amenait ici?

POMPÉE.

Ton châtiment, ta mort;
Tu sais qu'elle était juste.

JULIE.

Enfin! la nôtre est sûre!

POMPÉE.

Du monde entier sur toi j'ai dû venger l'injure.
Aprenez, triumvirs, opresseurs des humains,
Qu'il est des Scévola comme il est des Tarquins.

Même erreur m'a trompé... Licteurs, qu'on me présente
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente.
Elle est prête à tomber dans le brasier vengeur,
Ainsi qu'elle fut prête à te percer le cœur.

OCTAVE.

Lui! le soldat d'Aufide! à ce nouvel outrage,
A ces discours hardis, & surtout au courage
Que ce Romain déploye à mes yeux confondus,
A ces traits de grandeur sur son front répandus,
Si je n'étais instruit que Pompée en sa fuite
Au pied de l'Apennin brave encor ma poursuite,
Je croirais.... Mais déja vous me tirez d'erreur,
Vous pleurez, vous tremblez; c'est Pompée.

JULIE.

Ah, seigneur!

POMPÉE.

Tu ne t'es pas trompé: le Romain qui te brave,
Qui vengeait sa patrie & d'Antoine & d'Octave,
Possède un nom trop beau, trop cher à l'univers,
Pour ne s'en pas vanter dans l'oprobre des fers.
De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête:
Frapez, maîtres du monde, elle est votre conquête.

JULIE.

Malheureuse!

OCTAVE.

O destins!

JULIE.

O pur sang des héros!

POMPÉE.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux,

Je cède à des tyrans ainſi que ce grand homme ;
Et je meurs comme lui le défenſeur de Rome.

JULIE.

Octave, es-tu content ? tu tiens entre tes mains,
Et Julie, & Pompée, & le ſort des humains.
Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuiſent ?
Le faible les répand, les tyrans les mépriſent.
Je me reprocherais juſqu'au moindre ſoupir
Qui ſerait inutile & le ferait rougir.
Je ne te parle plus du vainqueur de Pharſale.
Si ton père a du ſien pleuré la mort fatale
Celui qui des Romains n'eſt plus que le boureau
N'eſt pas digne de ſuivre un exemple ſi beau.
Tes édits l'ont proſcrit, arache-lui la vie ;
Mais commence par moi, commence par Julie,
Tandis que je vivrai tes jours ſont en danger.
Va, ne me laiſſe point un héros à venger.
Toi qui m'oſas aimer aprends à me connaître ;
Tyran, tu vois ſa femme ; elle eſt digne de l'être.

OCTAVE.

Par un crime de plus fléchit-on mon couroux ?
Il n'eſt que plus coupable en étant votre époux.
Antoine, vous voyez ce que nos loix demandent.

ANTOINE.

Son ſuplice : il le faut ; nos légions l'atendent.
Je ne balance point ; Céſar a pardonné,
Mais Céſar bienfaiſant eſt mort aſſaſſiné.
Les intérêts, les tems, les hommes, tout difère ;
Je combatis long-tems, & j'honorai ſon père :

Il s'arma noblement pour le sénat romain.
Je ne connais son fils que pour un assassin.

POMPÉE.

Lâches! par d'autres mains vous frapez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes.
Je n'ai pu vous fraper au milieu des combats.
Vous aviez vos boureaux, je n'avais que mon bras.
J'ai sauvé cent proscrits; & je l'étais moi-même:
Vous l'êtes par les loix. Votre grandeur suprême
Fut votre premier crime & méritait la mort.
Par le droit des brigands arbitres de mon sort,
Vous croyez m'abaisser! vous! dans votre insolence
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puissance.
Le ciel même, le ciel, qui me laisse périr,
Peut accabler Pompée, & non pas l'avilir.

ANTOINE.

Vous voyez sa fureur, elle nous justifie;
Assurez notre empire, assurez votre vie.

JULIE.

Barbares!

OCTAVE.

Je connais son courage éfréné;
Et Julie en l'aimant l'a déja condamné.

ANTOINE.

Sa mort depuis long-tems fut par nous préparée,
Elle est trop légitime, elle est trop diférée.
C'est vous qu'il ataquait, c'est vous seul qui devez
Annoncer le destin que vous lui réservez.

OCTAVE.

Vous aprouvez ainsi l'arêt que je vais rendre?

ANTOINE.

Prononcez, j'y souscris.

POMPÉE.

Je suis prêt à l'entendre,
A le subir.

OCTAVE (*après un long silence.*)

Je suis le maître de son sort;
Si je n'étais que juge il irait à la mort.
Je suis fils de César, j'ai son exemple à suivre.
C'est à moi d'en donner... Je pardonne, il doit vivre.
Antoine, imitez-moi: j'annonce aux nations
Que je finis le meurtre & les proscriptions;
Elles ont trop duré; je veux que Rome aprenne.....

ANTOINE.

Que vous voulez sur moi laisser tomber la haine,
Ramener les esprits pour m'en mieux éloigner,
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non, je veux vous aprendre à vaincre la vengeance;
L'amour est plus terrible, a plus de violence.
A mon âge, peut-être, il devait m'emporter;
Il me combat encor; & je veux le dompter.
Commençons l'un & l'autre un empire plus juste.
Que l'on oublie Octave, & qu'on chérisse Auguste.
Soyez jaloux de moi: mais pour mieux éfacer
Jusqu'aux traces du sang qu'il nous falut verser,
Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux restes
Des proscrits échapés à nos ordres funestes;
Par les cris des humains laissons-nous désarmer;
Et puisse Rome un jour aprendre à nous aimer.

(*à Julie.*)

Je vous rends à Pompée en lui rendant la vie.
Il n'aurait rien reçu s'il vivait ſans Julie.

(*à Pompée.*)

Sois pour ou contre nous, brave ou ſubi nos loix,
Sans te craindre ou t'aimer je t'en laiſſe le choix.
Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères,
Ou généreux amis, ou nobles adverſaires.
Si du peuple romain tu te crois le vengeur,
Ne ſois mon ennemi que dans les champs d'honneur.
Loin du triumvirat va chercher un réfuge.
Je prends entre nous deux la victoire pour juge.
Ne verſons plus de ſang qu'au milieu des hazards;
Je m'en remets aux dieux, ils ſont pour les Céſars.

JULIE.

Octave, eſt-ce bien vous? eſt-il vrai?

POMPÉE.

Tu m'étonnes!
En vain tu deviens grand, en vain tu me pardonnes,
Rome, l'état, mon nom nous rendent ennemis;
La haine qu'entre nous nos pères ont tranſmis
Eſt par eux commandée, & comme eux immortelle.
Rome par toi ſoumiſe à ſon ſecours m'apelle.
J'emploirai tes bienfaits, mais pour la délivrer:
Va, je la dois ſervir: mais je dois t'admirer.

FIN.





